

Mansfield Scott

**RIDEAUX
ROUGES**

traduction-adaptation : Michel Epy

1933

bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com

Table des matières

I	3
II	20
III	40
IV	57
V	72
VI	93
VII	109
VIII	132
IX	150
X	170
XI	192
Ce livre numérique	211

I

— En résumé, mes chers amis, toute notre discussion se ramène à cette question : Un homme peut-il commettre un meurtre sans le savoir ?

... C'est ainsi que M. Henry Copeland, notre hôte, essaya de préciser le sujet de la conversation.

— Il ne me semble pas, objecta son fils Arthur, que la question posée sous cette forme renferme bien tous les éléments du problème... Je dirais plutôt : Un homme en état d'hypnose, peut-il être dominé par une volonté étrangère au point de tuer quelqu'un, tout en se rendant compte de la gravité de son acte ?

— Je répondrais nettement par la négative, déclara Fred Aldridge. Si le sujet a la moindre conscience de ce qu'il fait, il échappe à l'influence de son hypnotiseur.

— C'est aussi mon avis, dit alors M. Endicott. Dès l'instant qu'un esprit normal comprendrait ce qu'on exige de lui, il retrouverait assez de force pour ne pas l'accomplir.

L'avocat Endicott prononça ces derniers mots avec conviction et regarda successivement toutes les personnes présentes comme pour les défier de s'inscrire en faux contre son assertion.

M. Copeland et son fils, assis côte à côte près de la cheminée, demeurèrent silencieux. Le premier ne semblait pas avoir d'opinion bien arrêtée sur la question débattue, mais témoignait d'un grand intérêt pour les étonnantes expé-

riences d'hypnotisme que Norton Osgood venait de faire devant nous. Arthur Copeland, par contre, dans son enthousiasme juvénile, ne voyait pas de limite au mystérieux pouvoir que cet étranger avait paru capable d'exercer sur les autres invités. Grand, fort et robuste comme son père, le jeune Arthur était plus impressionnable ; il se laissait emporter par son imagination sans tenir assez compte des faits et de la logique.

Voyant que ni le banquier ni son fils ne se disposaient à le contredire, David Endicott se retourna du côté du groupe où je me trouvais, à l'autre bout du salon. La physionomie de cet homme, âgé de plus de cinquante ans déjà, était alerte, souriante et pleine d'indulgence. Il regarda Norton Osgood d'un air un peu sceptique.

— M. Osgood, lui dit-il, c'est à vous que nous devons cette intéressante discussion. Vous êtes ici la personne la mieux qualifiée pour répondre. Voyons, dites-nous sincèrement jusqu'où s'étend votre pouvoir sur un sujet hypnotisé.

— La réponse à cette question, répondit lentement Norton Osgood, dépend entièrement des circonstances, variables et multiples. Cependant, ce que je puis affirmer nettement, c'est que lorsque celles-ci sont les plus favorables, mon pouvoir n'a pas de limites.

Il prononça ces derniers mots du ton tranquille et net d'un homme sûr de son fait. De nouveau tous les regards se portèrent vers lui. Il avait le don, dès qu'il parlait, d'attirer l'attention, soit qu'il émit des réflexions graves, soit qu'il se bornât à discourir de la pluie ou du beau temps. Il n'y avait que deux jours que j'avais fait sa connaissance, mais j'étais déjà sous le charme de cette captivante personnalité. Il y

avait je ne sais quelle séduction impérieuse et dominatrice dans ses yeux sombres et dans la rigidité même de ses traits.

À vrai dire, je n'avais pas été médiocrement étonné de le rencontrer parmi les invités au prochain mariage de Miss Copeland. Je ne crois pas être exagérément superstitieux, mais j'avoue que s'il se fût agi de ma sœur, par exemple, je n'aurais pas envisagé sans une certaine appréhension le séjour de cet homme sous mon toit, huit jours avant la cérémonie. J'aurais vécu dans la crainte constante que sa présence ne jetât quelque sort sur le jeune couple.

Cependant, les remarquables facultés que possédaient Norton Osgood n'avaient pas paru alarmer Henry Copeland. Il semblait enchanté de la présence de ce personnage énigmatique au mariage de sa fille Grâce avec Fred Aldridge. D'ailleurs c'était ce dernier qui l'avait amené et présenté comme son ami et futur garçon d'honneur. Osgood était arrivé de Détroit avec le fiancé et ses deux sœurs, Ellen et Lucy Aldridge. Moi-même, j'avais cédé aux instances de mon ami Robert Manning qui était fiancé à Ellen Aldridge. Ce n'est pas sans une certaine gêne que j'avais accepté de passer huit jours chez des gens que je connaissais fort peu, mais je n'avais rien à refuser à Manning – je dirai tout à l'heure pourquoi.

Ce fut mon ami lui-même qui releva l'extraordinaire affirmation d'Osgood.

— Permettez, M. Osgood, dit-il. Il y a des limites ! Tous les savants sont unanimes là-dessus. Sans doute, jusqu'à un certain point, un hypnotiseur habile peut annihiler la volonté et la conscience d'un sujet, mais dans chaque cas particulier il se heurte – et se heurtera toujours – plus ou moins tôt à des limites au-delà desquelles son pouvoir cesse absolument.

Un léger sourire erra sur les lèvres d'Osgood. Il secoua la tête, mais ne répondit pas.

— Je suis entièrement d'accord avec vous, Robert, dit Fred Aldridge. Nous avons tous été témoins des choses surprenantes que M. Osgood peut faire exécuter à autrui ; personnellement je l'ai vu en provoquer de plus extraordinaires encore, mais je crois comme vous qu'il serait impuissant dès qu'il s'agirait d'obtenir de son sujet, même le plus malléable, certains actes d'une gravité exceptionnelle.

— Je l'espère bien ! s'écria Arthur Copeland. Mais tout de même, Fred, vous avez été témoin, comme nous tous, de ce que M. Osgood nous a fait faire, à moi, à M. Endicott... C'est prodigieux !

— Oh... prodigieux... Après tout, il ne s'agit peut-être que d'une habile mise en scène, observa Harrison Kirke, resté jusqu'alors silencieux dans un coin.

Norton Osgood se tourna vivement vers l'interrupteur, et d'une voix où vibrat une indignation contenue :

— Expliquez-vous mieux, M. Kirke !

— Volontiers, répondit le gros garçon en se redressant. Je suppose que tous ces tours de magnétisme ou d'hypnotisme sont combinés à l'avance... avec un bon compère, cela doit s'expliquer...

Mais Arthur Copeland protesta vivement.

— M. Kirke, s'écria-t-il, je vous en prie ! Ne croyez pas un seul instant que j'aie pu être de connivence avec M. Osgood dans l'expérience qu'il a faite sur moi. Non, non, je vous affirme sur l'honneur qu'il n'y avait rien de préparé et que j'étais entièrement sous sa domination. Lorsque je suis

rentré dans ce salon, je n'avais pas la moindre idée de ce qu'on attendait de moi. Néanmoins, poussé par une force intérieure inconnue, je suis allé droit à ce tapis, l'ai soulevé et ai pris les ciseaux que l'on avait cachés dessous.

— Certes, affirma M. Endicott à son tour, il n'y a là aucun truquage. Pour ma part, vous avez vu que j'ai été prendre dans la bibliothèque un livre que vous veniez de désigner librement pendant mon absence. J'ignorais même la présence de ce volume ici...

— Vous vous trompez, Kirke, dit encore Henry Copeland... Rien de tout cela n'était combiné à l'avance.

— Je vous remercie, déclara alors gravement Norton Osgood, et j'ajoute qu'il me serait désagréable d'être pris pour un charlatan...

Vaincu, mais non peut-être bien convaincu, Kirke se renfonça dans son fauteuil en baissant la tête.

— Je suis bien certain pour ma part que M. Osgood possède en effet un don merveilleux, reprit Endicott pour calmer l'irritation visible de l'hypnotiseur ; mais je ne puis m'empêcher de croire qu'il n'est pas absolument tout puissant... Par exemple, pour en revenir à la question que nous débattions tout à l'heure, je ne puis admettre qu'il parvienne à dominer son sujet au point de lui faire commettre un assassinat.

— Cela serait énorme, évidemment, objecta Arthur Copeland, mais en somme, du moment que M. Osgood peut choisir ce qu'il fait faire aux gens qu'il hypnotise, je ne vois pas pourquoi il ne pourrait, par exemple, suggérer de viser un homme avec une arme à feu, au lieu d'une planche ou d'un arbre... Voyons, conclut-il en se tournant vivement vers

moi, vous êtes un savant, me dit votre ami Manning, qu'en pensez-vous ?

— Je ne suis qu'un chimiste, répondis-je, et je n'entends rien à la psychologie – même expérimentale – mais j'incline à penser comme vous. La capacité d'obéissance d'un sujet hypnotisé me paraît n'avoir pas de limite et peut s'étendre à tout...

— À tout ce que vous voudrez, mais pas jusqu'au crime ! s'écria Endicott.

Mon ami Manning intervint alors pour moi.

— La raison pour laquelle Clayton est si affirmatif est bien simple, expliqua-t-il. Il a été témoin dans sa propre famille d'une expérience étonnante... Racontez-nous donc la chose, Georges !

— Oui, oui, appuya Osgood.

— Eh bien, dis-je, il s'agit de mon frère. Il était fort curieux de ces questions de magnétisme et d'hypnotisme et me pria de l'accompagner chez un spécialiste dont il avait entendu vanter l'habileté. Le savant me prit à part et me demanda ce que je désirais qu'il suggérât à mon frère. Par plaisanterie, je lui proposai d'obliger Will à sortir de table le lendemain au moment du dîner, à monter dans sa chambre, de se raser d'un côté seulement et à venir reprendre sa place parmi nous. Cela dit, je surveillai très attentivement l'opération des passes, et je suis absolument sûr qu'ils n'échangèrent pas un seul mot.

— Qu'arriva-t-il ? demanda Arthur Copeland.

— Cela réussit de point en point, répondis-je. Au milieu du repas, mon frère se leva, et sans donner aucun prétexte,

monta jusqu'à sa chambre, se rasa une joue et la moitié du menton puis revint tranquillement s'asseoir à table.

— Se rendait-il compte auparavant de ce qu'il allait faire ? demanda Endicott.

— Pas le moins du monde ! affirmai-je.

— Si j'en juge d'après cette expérience, observa Norton Osgood, les membres de votre famille sont particulièrement sensibles aux suggestions hypnotiques. A-t-on essayé sur vous-même, M. Clayton ?

— Oh, non ! répondis-je vivement. Je redoute ces choses... oui,... j'ai toujours eu une aversion instinctive pour ces influences occultes...

Osgood eut un léger rire.

— Je vous assure, dit-il, qu'il n'y a rien là qui puisse légitimer une pareille crainte. Pas avec moi, en tous cas. Ne consentiriez-vous pas à me permettre un essai sur vous ?

J'hésitai. Tout mon être se révoltait à la seule idée d'une expérience de ce genre. Mais je vis que tout le monde me regardait avec des yeux brillants d'attente et de curiosité.

— Je comprends très bien votre appréhension, dit Endicott.

— Mais non ! s'écria étourdiment Fred Aldridge. Avec M. Osgood nous savons bien qu'il n'y a aucun danger !

— Peut-être, alors, le D^r Manning voudra-t-il se prêter à une nouvelle expérience ? demanda Osgood en voyant que j'hésitais encore.

— En aucun cas ! déclara mon ami. Je sais bien que tout cela est parfaitement innocent. Mais je ne saurais accorder à personne le droit de disposer de mes actions, ne fût-ce qu'une minute... Non... vraiment... Car enfin ce qui est effrayant, ainsi que le pensent Arthur et Georges, c'est précisément de ne pas savoir jusqu'où peut aller le pouvoir d'un bon hypnotiseur.

La physionomie intelligente et belle de Manning reflétait le même genre de crainte que celle qui m'avait assiégé durant l'après-midi. En finissant sa phrase, il jeta un regard sur Harrison Kirke qui souriait d'un air dédaigneux. Mais je ne sus à ce moment si ce dédain s'adressait à Osgood ou à Manning.

— Voyons, Bob, il n'y a absolument rien à redouter dans ce cas particulier... avec M. Osgood... Sans doute, certains hypnotiseurs pourraient faire un usage de leur pouvoir...

— Mais non, pas même ! interrompit M. Endicott. Je vous répète que ce pouvoir a des limites au-delà desquelles il est impossible d'aller... et qu'il n'a, du reste, jamais franchies.....

— J'en suis également convaincu, déclara Fred Aldridge.

— C'est un fait archi-connu et bien prouvé, poursuivit Endicott. À un homme en état d'hypnose vous pouvez suggérer tout ce que vous voudrez, excepté un acte délictueux... attentat, vol ou crime. Vous connaissez l'expérience célèbre : un sujet hypnotisé devait tirer les six coups d'un revolver chargé à blanc contre telle personne désignée. On remplaça les cartouches à blanc ordinaires par d'autres ayant toute l'apparence de cartouches à balle, mais en réalité inoffen-

sives aussi. Or le sujet s'en aperçut et se libéra de l'influence hypnotique, refusant énergiquement de tirer.

— Extraordinaire ! s'écria Henry Copeland.

— D'autres faits sont également concluants, poursuivit Endicott. Un autre sujet devait à un moment donné verser dans le café d'un ami l'eau d'une fiole désignée. À l'heure dite, il alla prendre la fiole en question qui contenait cette fois du poison, mais alors une inexplicable et mystérieuse force surgit en lui, paralysa son geste. Il laissa tomber la fiole et se réveilla...

— Tout cela est encore inaccessible à l'entendement humain, observa Manning.

— Mais il est bien démontré, conclut Endicott, qu'il existe une borne, infranchissable, à laquelle s'achoppe et se brise toute influence hypnotique... Et cette borne est à la limite précise du bien et du mal...

... Il y eut un long silence. Nous nous sentions tous plus ou moins soulagés, j'aime à le croire, à l'ouïe de ces affirmations si péremptoires. Mais que de mystères tout de même, que des questions insolubles, se présentaient encore !

— Naturellement, reprit Endicott, j'admets la réalité des cas où un crime semble avoir été commis par un sujet en proie à l'influence d'une impulsion étrangère qui annihilait sa conscience et sa volonté. Mais ce qu'il faut proclamer bien haut, c'est que cette force dominatrice était toujours étrangère à tout hypnotisme ou somnambulisme provoqué. Il est plus probable que ces cas-là relèvent de l'hérédité ou de tout autre facteur psychologique encore inconnu.

Un léger mouvement de Fred Aldridge – comme un geste de protestation à peine esquissé – attira alors mon attention. Une bizarre expression d’anxiété paraissait sur ses traits réguliers. Mais cela disparut presque aussitôt. Bob Manning s’en était également aperçu, car il avait immédiatement posé une main rassurante sur le bras du jeune homme.

Me retournant alors, je vis que M. Norton Osgood me cherchait du regard.

— Eh bien, vous décidez-vous à faire l’expérience, M. Clayton ? me dit-il.

J’hésitai encore.

— Je suis très impressionné par tout ce qu’on vient de dire, répondis-je, et je vous vois si sûr de votre pouvoir ! Êtes-vous certain de l’exercer à volonté sur moi ?

— Oui, dit-il en souriant. Je sens que vous seriez un sujet idéal, obéissant sans restriction à tout ce que je lui suggérerais durant son sommeil hypnotique...

— Permettez, dit Endicott gravement. Je relève votre expression « sans restriction ». Vous voulez dire sans restriction dans le domaine du possible...

Osgood ne répondit pas immédiatement. Et quand enfin il reprit la parole, ce fut d’un ton grave et solennel qui nous frappa tous.

— À mon tour de vous arrêter, M. Endicott, dit-il lentement. Je tiens à spécifier que dans les conditions les plus favorables, mon pouvoir sur le sujet endormi est réellement sans limites.

Fred Aldridge sursauta.

— Mais M. Osgood, protestai-je, réfléchissez un peu à ce que vous venez d'affirmer implique ! Cela revient à dire que vous pourriez commander à quelqu'un de commettre un crime... et être obéi !

De nouveau, en silence, l'hypnotiseur darda sur moi ses regards sombres. En cette seconde, la mystérieuse crainte que m'inspirait cet homme s'accrut. Qui était-il donc pour se proclamer ainsi notre maître à tous ?

— Bien que ce soit assez choquant pour nos esprits épris de justice et de clarté, reprit Osgood, je dois avouer, M. Clayton, que vos paroles expriment l'exacte vérité...

Il me regarda encore fixement, puis acheva :

... l'exacte vérité... en principe. Mais est-il besoin de vous assurer que l'expérience que je tenterai sur vous – si vous y consentez – sera des plus simples et des plus innocentes. Et j'espère vivement que vous voudrez bien vous y prêter.

— Oui, oui, Clayton, consentez-y ! s'écria Arthur Copeland.

Les autres assistants me pressèrent aussi, et finalement j'acceptai.

— Alors, fit gaiement Arthur en se levant, allons rejoindre ces dames en attendant les résultats de l'expérience !

— Et laissons tomber cette discussion sur l'hypnotisme criminel, ajouta son père ; ce n'est pas un sujet de conversation bien indiqué pour l'avant-veille d'un mariage.

Il passa dans le hall, suivi des autres. En quittant mon fauteuil, je me sentis tout à coup envahi de nouvelles craintes. Pourquoi avais-je cédé ? C'était enfantin peut-être, mais j'éprouvais d'avance une horreur instinctive et irraisonnée pour cette expérience. J'allais franchir le seuil lorsque je m'entendis rappeler. Je tressaillis car je croyais être le dernier à quitter la pièce. C'était Harrison Kirke resté dans un coin du fumoir.

— Il me semble, dit-il en se levant, que nous nous sommes rencontrés deux ou trois fois à New-York. Je ne connais presque personne ici, et peut-être pourrez-vous me donner quelques renseignements me permettant de ne pas faire d'impairs.

— À votre service, répondis-je après un instant d'hésitation. Que voulez-vous savoir ?

Je revins sur mes pas et me rapprochai de la cheminée qui occupait le fond de la pièce. Si grand était mon désir de retarder la séance avec Osgood que j'accueillis avec empressement cette occasion de gagner du temps, même au prix d'une conversation avec Harrison Kirke.

Il m'inspirait en effet une antipathie instinctive. Je remarquai qu'il ne m'indiquait aucune des circonstances de nos rencontres. Mais moi je me souvenais fort bien de l'impression qu'il m'avait laissée en ces occasions-là. Cet homme était un paresseux, un joueur, un ivrogne, et je ne parvenais pas à comprendre comment il se trouvait parmi les hôtes d'Henry Copeland.

— Je vais vous dire ce qui m'embarrasse, répondit-il en se rapprochant de moi. Je remarquai avec dégoût qu'il empestait le whisky.

— Quel est donc ce type... Osgood, veux-je dire ? interrogea-t-il.

— Pourquoi me demandez-vous cela ? ripostai-je.

— Oh, sans raison spéciale ! seulement parce qu'il ne me revient pas, comme on dit. Il m'a lancé des regards terribles à plusieurs reprises ! Qu'est-ce qu'il me veut ?

« Pas étonnant », pensai-je. Et tout haut :

— M. Aldridge me l'a présenté comme un de ses bons amis ; c'est tout ce que j'en sais.

— Hem !

Le renseignement ne le satisfaisait évidemment pas.

— Aldridge ! Ah, oui... mais, dites-donc, ne trouvez-vous pas qu'Aldridge ne manque pas de culot pour épouser la fille de Copeland ?

— Que voulez-vous dire ?

— Ah... vous ne savez donc pas ? Je croyais qu'étant si lié avec Manning, celui-ci vous aurait renseigné... Je suis convaincu que Copeland est au courant, et cependant il a consenti...

— Écoutez, Kirke, interrompis-je ; il est préférable que vous n'insiniez rien contre Aldridge ici où M. Copeland pourrait vous entendre. Et pour ce qui est de Fred Aldridge, c'est le plus honnête et le meilleur des garçons.

— Oh, certes, oui, le meilleur des garçons ! répéta Kirke avec un rire sardonique. Mais tout de même, une Copeland épouser un Aldridge !

Jusqu'alors j'avais écouté Kirke avec assez de calme, mais ces insinuations contre la famille Aldridge m'indignèrent. Car, prises dans leur ensemble, elles pouvaient également viser Ellen Aldridge, la sœur de Fred, jeune fille pour laquelle j'éprouvais la plus vive admiration.

— Kirke, dis-je alors vivement. En voilà assez... à moins que vous n'apportiez des faits précis et des preuves ! Si M. Copeland vous entendait vous ne tarderiez pas à vous attirer la querelle que vous paraissez rechercher... et vous en ressentiriez bien vite les effets, je vous en répons... Enfin, si j'ai un bon conseil à vous donner, apprenez que Bob Manning a l'oreille fine... et la main lourde !

La figure de Kirke s'assombrit.

— Ne mêlons pas Manning à cette affaire, dit-il. Mais Copeland, celui-là, qu'est-ce qu'il va faire, à votre avis ?

— Si j'étais lui, je sais bien ce que je ferais, ripostai-je, je vous flanquerais immédiatement à la porte !

— Allons, allons, ne le prenez pas comme cela ! fit Kirke, puis il ajouta avec un sourire méchant : Je crois bien qu'il aimerait me jeter à la porte, mais voilà, le malheur est qu'il n'ose pas !

Un bruit de pas sur le seuil attira notre attention. C'était Manning.

— On vous attend impatiemment, Georges, me dit-il.

Rencontrant alors les regards de mon ami, je ne pus m'empêcher de le comparer à Kirke. Quel contraste entre ces

deux hommes ! Autant ce dernier avait l'attitude sournoise, les yeux fuyants, l'air débauché, autant Manning paraissait énergique, franc, loyal et fort. Il avait les cheveux noirs, les yeux brillants d'un méridional. Je le connaissais depuis cinq ans, et savais quel cœur d'or, quelle force de caractère il possédait, et quel sang-froid il savait témoigner dans le danger. Non, certes, on n'eût pas cru qu'il fût de la race vive et impressionnable des états du Sud, quand on l'avait vu calme et sûr de lui dans des circonstances singulièrement tragiques, comme celle où il m'avait sauvé la vie.

C'était trois ans auparavant, Manning et moi nous faisons un voyage en Afrique. Ce fut, hélas, ma dernière expédition. L'humeur aventureuse de Manning nous avait entraînés bien au-delà des régions que les chasseurs peuvent fréquenter en toute sécurité¹. Un jour – je m'en souviens comme si c'était d'hier – des noirs hostiles nous attaquèrent inopinément. Je revois leurs faces hideuses et grimaçantes. Je ressens encore cette horrible impression de paralysie dans les jambes exténuées et qui refusent tout service. J'allais tomber... Je voyais Manning courir devant moi avec une agilité telle qu'il devait à coup sûr échapper... Mais moi, plus faible, d'un souffle plus court, je trébuchai... Les sauvages m'empoignèrent et se mirent en devoir de me transporter dans une hutte voisine... Mais alors, Manning qui aurait pu aisément s'échapper, revint sur ses pas et, bien qu'il eût perdu ses armes, se jeta sur le premier nègre qui m'avait saisi,

¹ Pour suivre le texte original anglais : "Manning's spirit of daring had led us far beyond the regions which hunters can frequent with safety." (*BNR.*)

lui arracha sa lance et l'en transperça. Au prix d'une lutte héroïque, et blessé à plusieurs reprises, il parvint à mettre bon nombre d'assaillants hors combat. Les autres prirent peur en le voyant si fort et si résolu, et nous fûmes finalement débarrassés de ces bandits.

On peut se rendre compte de la force des liens qui nous unissaient.

S'apercevant de mon trouble à la suite de cette conversation avec Kirke, Manning s'écria :

— Qu'avez-vous donc, Georges ?

— Moi ? Mais rien, Bob...

— Vous paraissez ennuyé. Redoutez-vous donc tant cette expérience d'Osgood ?

— Mais non ! répondis-je en m'efforçant de rire. Pas du tout ! Il me mit la main sur l'épaule.

— Alors, dit-il, venez donc. M. Copeland se demande ce que vous êtes devenu.

Il ne prêta aucune attention à Kirke et nous passâmes tous deux dans le bail.

— Georges, dit-il encore, je crois bien que toutes ces histoires d'hypnotisme vous tracassent.

Je protestai du contraire, alors qu'au fond de moi-même je savais qu'il avait raison. Je ne sais si que j'aurais donné pour esquiver cette expérience dont j'allais être le sujet. Et c'était plus qu'un ennui léger et passager. C'était de la

crainte, une vraie terreur ! Cependant, je n'aurais pu en donner la moindre raison légitime. Ce devait être pure imagination... ou peut-être avais-je pris au tragique l'étrange accent avec lequel Norton Osgood m'avait dit :

— Je pourrais, si je le voulais, vous faire commettre un meurtre.

II

Sauf Henry Copeland et son ami Endicott, tout le monde se trouvait réuni alors au salon.

Madame Copeland nous attendait impatiemment. Âgée d'une quarantaine d'années, toujours souriante et attentive au bien-être de ses invités, elle avait l'art de donner à chacun l'impression d'être aussi à l'aise que chez soi.

Grâce Copeland était assise aux côtés de Fred Aldridge, près de la cheminée. Ils formaient un couple charmant. Elle était jolie, élancée, souple, et son teint de brune contrastait agréablement avec les yeux bleus et les cheveux châains de son fiancé.

Du côté féminin, il y avait encore les deux sœurs de Fred, Ellen, d'un an plus âgée que son frère, et Lucy, la cadette. Deux jours auparavant, Manning m'avait présenté à Ellen Aldridge, sa fiancée. Elle n'était pas d'une beauté éblouissante, mais sa physionomie était singulièrement intelligente et expressive. Il y avait en outre quelque chose en elle qui m'avait frappé. J'avais eu maintes fois l'impression que cette jeune fille gardait un secret... Elle était souriante et enjouée en compagnie, mais dès qu'elle ne se croyait plus observée, un sillon barrait son front, ses lèvres prenaient un pli amer et une tristesse indicible se peignait sur ses traits.

Manning ne m'avait pas donné grands détails sur elle et sa famille. Il m'avait seulement appris qu'elle avait longtemps vécu à New-York, puis était allée habiter Détroit avec son frère et sa sœur. Il avait beaucoup insisté pour me faire

faire sa connaissance lors d'une de leurs rencontres à Boston. Il tenait fort, assurait-il, à mon jugement, et je savais qu'en effet il eût été bien désappointé si je ne lui avais pas fait compliment de son choix. Mes félicitations avaient d'ailleurs été absolument sincères, mais par la suite, je n'avais jamais osé lui parler de cette expression de tristesse latente et secrète que j'avais surprise maintes fois sur le visage de sa fiancée.

Quant à Lucy Aldridge, elle était fort jolie. Plus frêle et plus timide que sa sœur, et j'en éprouvais quelque tristesse, car hors de la présence rassurante d'Ellen, elle paraissait exagérément craintive et timorée.

Dès que j'entrai au salon avec Manning, Osgood se leva vivement.

— M. Clayton, dit-il, je commençais à craindre que vous n'ayez changé d'avis.

— J'avoue, répondis-je, que j'éprouve en effet quelque appréhension, mais je ne reculerai plus maintenant que je vous ai promis.

— Très bien ! Notre ami Arthur Copeland a déjà décidé ce que je devrais vous ordonner de faire quand vous serez endormi.

— Les autres le savent-ils aussi ?

— Assurément. Tout le monde le sait. Il ne me reste qu'à provoquer l'hypnose pendant laquelle je vous suggérerai l'acte que vous devez accomplir... Voulez-vous vous asseoir ici, bien en face de moi.

Il avait disposé deux chaises se faisant vis-à-vis. J'eus un frisson involontaire.

— M. Clayton redoute cette expérience, dit alors Ellen Aldridge à Bob Manning. Il ne fallait pas lui demander de s’y prêter.

— Mais ce n’est pas moi qui l’en ai prié, répondit son fiancé. C’est M. Osgood, et Georges a accepté.

— Alors M. Osgood, insista la jeune fille, ne persistez pas ! On ne doit pas hypnotiser des gens qui redoutent trop la chose. Souvenez-vous de mon amie qui avait si peur de vous à Détroit et qui a été malade pendant plus d’un mois après la séance. Cela peut devenir très pernicieux quand le sujet n’est pas bien disposé.

Elle paraissait redouter réellement qu’Osgood me fit du mal. Mais il insista de nouveau, ne voulant sans doute pas perdre cette occasion de montrer encore son habileté, et je m’assis en face de lui sans protester.

Les regards de ses grands yeux noirs se fixèrent intensément sur les miens. Il réclama mon attention entière et je la lui donnai. Cela dura une demi-minute à peine me semblait-il. Je l’entendais me parler comme à voix basse ; je sentais plutôt que je ne voyais ses mains se mouvoir lentement. Puis, tout à coup, quelque chose de mystérieux survint.

La voix d’Osgood me parut très lointaine ; je me sentais comme perdu et flottant dans une immensité sans limites.

Je me levai... je ne sais si ce fut volontairement ou non, en tout cas sans aucun effort musculaire dont je puisse me souvenir. Je me trouvai debout.

Je marchai lentement, n’ayant pas la moindre idée de la direction à prendre. Je ne voyais plus Osgood, mais je savais

que, de toute nécessité, j'avais à accomplir certain acte... un acte dont je n'avais pas la moindre idée.

« Il faut le faire..... Il faut le faire ! »

Ce n'était pas une voix humaine qui me répétait ces mots, mais ils résonnaient sans répit sous mon crâne.

Alors une petite table parut surgir du néant... Je la reconnus : elle faisait partie de l'ameublement du salon. Sur cette table se trouvaient deux livres, l'un relié en rouge, l'autre en bleu... Mais je n'avais encore aucune conscience de ce que j'allais avoir à faire... Seule, la mystérieuse voix me répétait : Il faut, il faut...

... J'ouvris le livre bleu... Sous la couverture se trouvait une bague que je saisis et fis scintiller au bout de mes doigts.

J'entendis un concert d'exclamations, et, au même instant, la bizarre torpeur qui m'étreignait s'évanouit. Je revis le salon, les assistants, Osgood tout souriant.

— Très réussi ! disait-il. Êtes-vous content ?

Je tenais toujours la bague... et je devais avoir l'air parfaitement stupide en regardant tout autour de moi.

— Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il ? balbutiai-je.

— C'est ma bague ! s'écria M^{me} Copeland en riant. Je l'ai déposée dans ce livre, et nous avons prié M. Osgood de vous la faire découvrir.

J'étais vraiment confondu. Quelle extraordinaire puissance un homme peut acquérir sur un autre !

— Vous êtes un excellent sujet, déclara Osgood. Si vous le permettez, nous allons recommencer.

— Attendez ! dit Arthur Copeland. M. Endicott doit passer tout d'abord.

— Oui, approuva Fred Aldridge. Laissons M. Clayton se reposer un moment, et allons chercher M. Endicott !

Il sortit avec Arthur, mais ne trouvèrent nulle part l'avocat. M. Copeland et Grâce allèrent voir au premier étage. Endicott et M. Copeland restaient introuvables.

Le premier moment de stupéfaction passé, je dis à Bob Manning :

— Tout cela est vraiment extraordinaire !

— Merveilleux ! s'écria Ellen Aldridge en souriant. Mais je crois que cela vous a été désagréable.

— Oh ! en somme, ce ne fut pas si terrible ! répondis-je. Pourquoi ne pas essayer, vous aussi, Bob ?

— Non, non, merci bien !

— Je ne sais vraiment où mon père a passé ! fit Arthur Copeland en rentrant à ce moment-là au salon.

Je me rappelai alors que nous avions laissé Harrison Kirke au fumoir, et je pensai que peut-être Henry Copeland et Endicott l'y avaient rejoint. Je résolus d'aller voir. Et j'avais deviné juste. Le banquier et son ami l'avocat se trouvaient en effet au fumoir, en conversation animée avec Harrison Kirke. En entrant, j'entendis l'avocat prononcer le nom de « Wolcott ». J'hésitai sur le seuil.

— Ah, c'est vous, Clayton ! fit M. Copeland. Je suppose qu'on se demande où je suis.

— En effet, on vous cherche partout, répondis-je.

— Nous serons au salon dans une minute, dit-il. Voulez-vous avoir la bonté de le leur dire ?

À mon retour au salon, je trouvai la pièce presque déserte. Tout le monde s'était évidemment mis à la recherche du maître de la maison et de son ami.

— Quel chassé-croisé ! s'écria M. Copeland en arrivant enfin, suivi de l'avocat. Est-ce à mon tour maintenant de battre le rappel ?

Je ressortis dans le hall. C'est alors que j'entendis des éclats de voix venant d'une petite pièce qui s'ouvrait à droite du hall. Je reconnus immédiatement les voix de Miss Ellen Aldridge et de Harrison Kirke. Je réprimai un mouvement d'indignation en entendant le ton sur lequel ce dernier parlait à la jeune fille ; je m'arrêtai une seconde et jetai un coup d'œil à l'intérieur. Il me répugnait de jouer le rôle d'écouteur aux portes, mais la façon insultante dont Kirke semblait traiter Miss Ellen, me donnait le droit, semblait-il, de me rendre compte de ce qui se passait, sinon d'intervenir.

De lourds rideaux rouges faisaient portière à ce petit salon, et placé à leur ombre et presque dans leurs plis, je pouvais impunément assister à la scène qui se déroulait là. Les deux personnages se tenaient debout l'un devant l'autre, dans une attitude hostile et résolue qui dénotait l'extrême tension de leurs sentiments.

— Vous avez assez longtemps prétendu que vous ne vous souveniez de rien ! disait Kirke. J'en ai assez de ces dérobades !

— Pardon, répliqua la jeune fille, je vous ai seulement dit que je préférais oublier, et ne jamais vous revoir.

— Oh, vraiment ! Et si je vous répliquais que vous serez obligée de vous souvenir de moi ?

Elle fit un mouvement pour se retirer, mais il la retint rudement par le bras.

— M. Kirke, laissez-moi m'en aller.

— Non, Miss ; je regrette, mais je vous tiens ! Ainsi, vous avez tout à fait oublié ce qui s'est passé à New York ?

— Pas vous, en tout cas ! Et ce qui me reste de bien net dans la mémoire, c'est que vous avez fait lâchement chanter mon pauvre père, vous avez abusé de lui, vous l'avez forcé à des actes... Ah, je souhaite de tout cœur que vous ayez un jour à expier tout cela !

— Oui... un jour... fit Kirke ironiquement. En attendant, aujourd'hui, c'est vous qui avez à payer...

— Je vous ai déjà dit que je ne vous donnerai pas un centime ! répondit Miss Ellen d'une voix résolue, mais tremblante.

C'est votre dernier mot ?

— Oui !

— Fort bien ! Alors, demain, dès l'arrivée des autres invités, j'aurai le regret de les informer tous qu'ils sont venus assister au mariage de Grâce Copeland avec le fils de... Willard Aldridge !

Ellen eut un long frisson et pâlit. Et moi, caché à dix pas d'elle, derrière les rideaux rouges, j'eus aussi un sursaut d'étonnement et d'effroi.

Willard Aldridge ! Non ! Impossible, me disais-je. Cet homme a menti. Il ne peut faire allusion à ce Willard Aldridge qui, cinq ans auparavant avait longuement défrayé la chronique judiciaire à la suite de ses crimes ! Sous le masque d'un spécialiste des maladies du cœur, il avait successivement assassiné cinq personnes. Son habileté diabolique avait longtemps déjoué tous les efforts de la police, mais enfin l'inspecteur Malcome Steele, de la Sûreté de New York, avait pénétré ses sinistres secrets et l'avait envoyé à la chaise électrique.

Mais... mais, qu'Ellen fût la propre fille de ce criminel... voilà qui mettait toutes mes pensées en déroute ! C'était donc cela, le secret qui lui pesait si lourd et qu'elle laissait transparaître dès qu'elle ne se voyait plus observée ! C'était là ce fardeau qu'elle aidait bravement sa sœur Lucy à porter ! Une folle envie me vint de me précipiter dans le petit salon, de sauter sur le misérable et de lui rompre le cou !

J'hésitai cependant, réfléchissant que probablement Miss Ellen ne me saurait aucun gré d'avouer ainsi que j'avais écouté sa conversation avec Kirke. Je me rappelai les paroles énigmatiques de ce dernier : Il était évident que M. Copeland était au courant, mais il avait passé par-dessus tout préjugé et n'entendait pas faire supporter à Fred les fautes de son père. L'intervention d'un étranger ne pourrait paraître que brutale et déplacée.

Mais il me fallait bien toute ma force de volonté pour ne pas tomber à poings fermés sur ce misérable qui menaçait avec tant d'insolence une jeune femme de révéler son triste secret à tout venant. Je frissonnai à la pensée du scandale que cela causerait parmi les invités des Copeland. Ils ne comprendraient pas. N'ayant pu apprécier Fred Aldridge et

sa sœur à leur juste valeur, ils se trouveraient uniquement en présence du fait brutal, de la sinistre réalité : leur père avait été condamné à mort pour meurtre !

Je jetai encore un coup d'œil aux deux antagonistes. Ellen Aldridge, tête haute, affrontait dignement les regards menaçants de Kirke. Son calme et son mépris paraissaient malgré tout en imposer au maître-chanteur. Je le vis même baisser les yeux.

— Je vous répète, Monsieur, reprit-elle, que je ne vous donnerai pas un sou. Vous pouvez dire et faire ce qu'il vous plaira.

Sa voix frémit un peu sur ces derniers mots, mais on sentait qu'elle était parfaitement résolue.

À ce moment, il me sembla voir osciller légèrement les tentures rouges à l'autre extrémité de la chambre. Était-il possible que je me sois trompé, ou quelqu'un était-il réellement caché derrière la portière écoutant comme moi la conversation ? Je m'approchai de la porte et observai soigneusement les plis des rideaux sans parvenir à déceler un mouvement quelconque.

Kirke bouillait de rage.

— Prenez garde ! Je le dirai ! Ah, vous vous êtes crus bien malins vous trois, en filant à Détroit pour me dépister ! Je vous avais dit que je vous aurais à ma merci un jour ou l'autre. Je l'ai dit aussi à votre frère. Et je vous tiens maintenant !

— Et mon frère vous a répondu que si jamais vous remettiez les pieds dans notre maison il vous tuerait ! Vous

êtes trop lâche pour lui parler comme vous le faites en ce moment.

Elle essaya de nouveau de passer, mais il lui saisit rudement le bras.

— Ah, non ! vous n'allez pas vous échapper comme cela, ma colombe ! Vous vous figurez que vous allez vous en tirer si facilement, petit démon ! Ses doigts se crispèrent sur le bras de la jeune fille qui ne put s'empêcher de pousser une plainte.

Je serrai les poings involontairement. À ce moment un bruit soudain attira mon attention. On aurait dit quelqu'un retenant subitement sa respiration. Or j'étais certain que ni Kirke ni la jeune fille ne l'avaient fait. M'étais-je de nouveau trompé, ou bien le son venait-il de derrière les rideaux : J'observai à nouveau leurs plis sans y remarquer aucun mouvement. J'en vins à croire que c'était moi-même qui avait provoqué ce bruit insolite.

Ellen Aldridge, vibrante d'indignation, s'efforçait de libérer son bras de l'étau douloureux. Haletante, elle y parvint et souffleta Kirke. Un instant son regard résolu rencontra celui de son antagoniste, et j'eus l'impression que si elle eût été armée elle l'aurait tué. Alors je me précipitai dans le petit salon.

— Kirke, lâche que vous êtes ! Laissez Miss Aldridge !

Il se retourna, grognant et jurant entre ses dents.

— Cela ne vous regarde pas, Clayton.

— J'en fais mon affaire, répondis-je.

Un instant nous nous dévisageâmes avec des regards chargés de haine.

— Eh bien, que voulez-vous ?

— Je vais vous le faire voir, répondis-je en m'élançant sur lui.

Mais comme je m'avançais les poings levés, Ellen Aldridge me saisit le bras et me retint.

— Oh, non ! M. Clayton, ne faites pas cela ! Une pareille scène est inadmissible dans la maison de M. Copeland !

— Je ne peux supporter que ce lâche individu vous insulte ! protestai-je.

— Je vous en prie, laissez-le ! Elle hésita, et ses yeux bleus rencontrèrent mes regards en une muette prière. Il vous ferait du mal, reprit-elle, il peut être armé... et...

Elle s'arrêta brusquement, fixant la porte du hall. Je me retournai et aperçus Henry Copeland et son ami Endicott arrêtés sur le seuil. Miss Aldridge, lâchant mon bras, s'échappa, passant à côté des deux survenants, sans dire un mot.

— Je vous ai entendu, M. Clayton, dit Henry Copeland calmement. Je vous sais gré d'avoir pris la défense de Miss Aldridge, mais il est inutile que vous vous mêliez de cette affaire. Je vais remettre Kirke à sa place.

— Je vais vous expliquer, M. Copeland, répondis-je vivement. Je n'avais aucun motif personnel d'intervenir et de provoquer une scène. Mais je me trouvais dans le hall et j'ai entendu M. Kirke insulter Miss Aldridge. Je suis alors entré...

— Je comprends parfaitement vos motifs, m'assura Copeland. Je vous remercie de votre intervention, cependant... je suis très fâché qu'une chose pareille soit arrivée, et j'espère que... vous l'oublierez.

— Certainement, répliquai-je comme je sortais de la pièce.

Mais j'avais la vague impression que mon hôte n'était pas entièrement satisfait de mes explications. Il avait pu voir le regard de haine que j'avais lancé à Kirke, et peut-être croyait-il que j'avais un motif personnel de querelle avec cet individu.

Comme j'approchais de la porte du salon, je m'y arrêtai un instant. La pièce était presque vide. M^{me} Copeland était sans doute encore à la recherche de ses hôtes. Seuls, Ellen Aldridge et Norton Osgood se trouvaient là. Alors, une seconde fois la chance me permit d'être le confident involontaire d'une conversation trop importante pour rester ignorée.

— Oh, promettez-moi que vous le ferez ! disait Miss Aldridge.

— Mais... vraiment... protestait Osgood, c'est impossible !

— Impossible?... répéta-t-elle ; vous disiez pourtant qu'il est un des meilleurs sujets que vous ayez jamais rencontrés et que vous pourriez lui suggérer quoi que ce soit.

— Oh ! je ne parle pas de cela, s'exclama-t-il. Bien sûr, j'ai le pouvoir de le faire. Mais ne comprenez-vous donc pas que je ne puis me prêter à pareille chose ? Obliger M. Clayton à..., vraiment ce n'est pas convenable.

— Oh ! je le sais, répliqua Miss Aldridge. Mais... ne voulez-vous pas le faire quand même ?

— Réfléchissez ! Songez à ce que cela entraînerait ! Non, non ! étant données les circonstances, je ne puis faire chose semblable, endosser pareille responsabilité. Ce serait par trop déloyal !

— Oh, je vous en prie ! supplia-t-elle.

— Vous n'avez certainement pas envisagé toutes les conséquences de votre caprice... si je consentais à m'y prêter. Je suis sûr que vous n'y tenez pas réellement.

— Mais si, je le veux, répondit-elle à voix basse.

— Dans ce cas... c'est entendu, dit-il lentement. Il en sera ce que vous voulez. Mais je crains bien que vous ne le regrettiez plus tard.

— Promettez-moi de ne jamais le dire ! demanda-t-elle. Jurez-le moi ! Jamais un mot de cela à quiconque !

Osgood parut hésiter un instant, et finalement fit un signe d'assentiment.

À ce moment, M^{me} Copeland entra, suivie de Grâce et d'Arthur. Lucy Aldridge et Fred ne tardèrent pas à les rejoindre. Mais je restai encore un instant dans le hall, complètement abasourdi ; il me fallait réfléchir.

Que pouvait bien exiger Miss Aldridge avec tant d'insistance ? Je songai au regard de haine qu'elle avait eu pour Kirke lorsqu'il l'avait brutalisée. En un éclair, et malgré ma répugnance à envisager semblable chose, un doute horrible me vint à l'esprit. En même temps je me souvins des paroles prononcées par l'avocat au sujet de l'hérité crimi-

nelle. J'essayai de chasser ces pensées. Jamais, non jamais, je ne pourrais, même l'espace d'une seconde, la croire capable de semblable chose ! C'était absurde !

Mais en dépit de tout, l'idée prit racine dans mon cerveau.

J'étais encore debout près de la porte lorsque Henry Copeland et l'avocat sortirent du petit salon, suivis par Harrison Kirke. Rien ne décelait sur leurs visages ce qui s'était passé entre eux.

Je les observai, inaperçu, tandis qu'ils passaient près de moi, et je les suivis dans le grand salon.

Norton Osgood attendait l'avocat. Je le vis décocher un regard lourd de haine à Kirke comme celui-ci prenait possession d'un siège près de la porte.

Arthur Copeland nous dit en riant qu'il avait imaginé quelque chose d'absurde et d'amusant, un chef-d'œuvre d'extravagance, qu'Osgood allait obliger M. Endicott de réaliser. Personne n'avait été mis au courant.

— Est-il entendu que je dois exécuter votre volonté à un moment bien déterminé ? demanda l'avocat avant de prendre place sur la chaise.

— Absolument, répliqua Osgood en souriant légèrement, tandis qu'Arthur s'esclaffait. Je suis certain que vous reconnaîtrez tous que cette épreuve apporte la preuve absolue que le pouvoir hypnotique existe réellement et qu'il peut être exercé à volonté.

— Et rappelez-vous que personne à part nous ne sait de quoi il s'agit, ni à quel moment vous devrez l'exécuter, ajouta Arthur Copeland.

Endicott s'assit alors et la séance commença. Osgood procéda de la même façon qu'auparavant. Quand l'expression du visage de l'avocat fit voir qu'il avait perdu conscience de ce qui l'entourait, Osgood se leva lentement, les yeux encore fixés sur ceux de son sujet. Les mouvements de ses mains cessèrent, et sa voix impérieuse et basse rompit le silence.

— Vous ferez ce que je vous ordonne ! Il faut le faire. Répétez avec moi maintenant : Il faut le faire !

Comme en un rêve, l'avocat répéta : Il faut le faire ! Puis il se réveilla soudain et se mit à rire.

— Sans doute pensez-vous que mon pouvoir sur votre volonté cesse à cet instant, lui dit Osgood. Détrompez-vous. Quand viendra le moment d'exécuter ce que je vous ai ordonné, où que vous soyez, quelle que soit votre occupation momentanée, vous ferez ce qu'Arthur Copeland a décidé.

— Au tour de M. Clayton maintenant, dit impatiemment le jeune Copeland.

Je frissonnai. Il me sembla que Norton Osgood ressentait la même répugnance à se prêter à cette nouvelle expérience. Mais il se tourna finalement vers moi, apparemment résolu.

— Vous n'avez pas encore décidé ce que M. Clayton doit faire, remarqua le fils du banquier.

Osgood paraissait hésitant.

— Quelle que soit la chose que vous déciderez qu'il exécute, dit à ce moment Fred Aldridge, elle doit rester secrète pour nous autres. C'est la seule manière concluante de démontrer qu'aucune tricherie n'est intervenue.

— En effet, déclare Henry Copeland. Lequel de nous doit donc choisir le sujet de l'épreuve ?

— Je... je crois que l'affaire a déjà été décidée, expliqua Osgood d'un ton embarrassé, par l'un de nous qui m'a demandé d'user de mon pouvoir sur M. Clayton... en vue de... pour un but déterminé.

— Zut ! s'exclama Arthur. Quel dommage ! J'avais déjà combiné une farce épatante... Mais qui est-ce ?

L'embarras d'Osgood fut encore plus visible qu'auparavant.

— C'est moi ! avoua Ellen Aldridge.

Tous la regardèrent avec surprise. Elle était assise près de la cheminée aux côtés de Bob Manning. Une légère rougeur se répandit sur ses traits, et s'en rendant compte, elle essaya de le masquer en riant. Son fiancé se tourna vers elle, très étonné.

— Vous lui avez donc demandé d'obliger George à faire quelque chose de spécial ?

Elle me lança un regard rapide et craintif, me sembla-t-il, comme si elle voulait deviner ma pensée. Je résolus à cet instant de ne rien laisser paraître de ce que leur conversation surprise m'avait appris.

— Que pouvez-vous bien désirer que je fasse ? demandai-je d'un air apparemment étonné.

— Oh, c'est... ce n'est qu'une plaisanterie vraiment stupide, expliqua Miss Aldridge en riant. Mais je suis curieuse d'en voir le résultat. C'est une chose sans aucune importance, M. Clayton, et vous ne vous rendrez même pas

compte, probablement, que vous la réalisez. De nouveau elle se mit à rire pour masquer son embarras. J'étais maintenant certain qu'il s'agissait de quelque chose de bien autrement important qu'une simple plaisanterie.

— Ma foi, ce sera intéressant ! remarqua Henry Copeland. Allez-y donc avec votre séance.

Plus moyen de me dérober. Je m'assis sur la chaise placée devant Norton Osgood. Nerveusement, je croisai mes mains pour dissimuler leur tremblement.

Osgood paraissait tout autant énervé que moi. Il semblait indécis, hésitant, et regarda furtivement Ellen Aldridge à deux reprises comme pour lui demander conseil. Alors, soupirant profondément, il s'assit et fixa son regard ardent dans mes yeux.

Un instant, ses mains firent les gestes habituels, puis il commença à me parler à voix basse. Comme précédemment, j'expérimentai la sensation impérieuse et bizarre qui m'avait obligé d'obéir à sa volonté. Soudain, ses mains s'agitèrent convulsivement et il s'affaissa sur son siège avec un soupir d'agonie.

Arthur Copeland s'élança pour le soutenir.

— Qu'avez-vous donc, M. Osgood, s'écria-t-il. Êtes-vous malade ?

Osgood se raidit immédiatement.

— Sa volonté m'échappe, répondit-il la voix tremblante. Ne faites pas attention. Je souffre parfois de cette réaction lorsqu'il m'arrive de perdre le contrôle sur la volonté du sujet.

— Je n'ai jamais vu pareille chose vous arriver jusqu'ici, déclara Fred Aldridge.

— Naturellement, expliqua-t-il, cette perte de contrôle n'est que temporaire. De nouveau il regarda Ellen Aldridge.

— Désirez-vous que j'essaie de nouveau ? lui demanda-t-il.

Je la regardai aussi attentivement. Son visage était tout rougissant, mais je ne pouvais deviner les pensées qui s'agitaient dans son esprit.

— Faites-le, je vous en prie ! répondit-elle.

— Fort bien, dit Norton Osgood, en frissonnant visiblement.

Son regard me fixa de nouveau intensément, les gestes de ses mains recommencèrent ; sa voix me parvint comme assourdie. La sensation que j'avais déjà ressentie prit de nouveau naissance. Graduellement la chambre et les personnes qui l'occupaient semblèrent reculer et s'effacer dans le lointain. Je tendis mes mains en avant comme pour les retenir, mais tout s'évanouit. Osgood lui-même avait disparu, mais j'entendais encore sa voix comme amortie par la distance. Je me trouvais de nouveau, corps et âme, en son pouvoir.

« Il faut le faire » ! « Il faut ! » ainsi qu'une empreinte au fer rouge la phrase obsédante et fatidique se gravait dans mon cerveau.

— Répétez avec moi : Il faut le faire !

Je sentais mes lèvres se mouvoir. Alors, comme venant de très loin, ma propre voix me répondit : Je le ferai !

J'entendis alors un soupir, comme un râle étouffé, et en un éclair chaque chose ambiante me réapparut. Osgood, pâle comme un mort, se trouvait devant moi. Les autres riaient.

— Et vous êtes certain, demanda l'avocat, que M. Clayton et moi nous allons réaliser vos suggestions en un moment déterminé d'avance ?

— Certainement ! répondit Osgood d'une voix rauque.

Les conversations recommencèrent enjouées et animées, mais je n'y pris pas part. Mon esprit était encore absent, sous l'emprise du pouvoir d'Osgood. J'entendais bien tout ce qui se disait autour de moi, mais la phrase obsédante empreinte en mon cerveau dominait tout encore :

« Il faut le faire ! Il faut ! »

Que fallait-il que je fasse ?

Je me posais cette question sans répit. Qu'est-ce qu'Ellen Aldridge pouvait bien désirer que je réalise ? Quelle était donc cette mystérieuse suggestion qui avait exigé de la part d'Osgood ce terrible effort de volonté qui paraissait l'avoir épuisé ? Pourquoi était-il si pâle, si visiblement énervé, après m'avoir imposé l'irrésistible impulsion d'exécuter cette chose mystérieuse ?

Je pensai à la façon insultante dont Kirke avait traité Ellen Aldridge. Je me souvins de la brutalité dont il avait fait preuve. J'entendais de nouveau ses menaces dévoiler le triste secret de la jeune fille aux invités du lendemain. Je me rappelai les regards chargés de haine qu'Osgood avait lancé à Kirke.

Mais bien plus alarmante encore, cette pensée de la sauvage exécration que je vouais au méprisable maître-chanteur

– cet irrésistible désir que j’avais ressenti déjà, lorsqu’il insultait Miss Aldridge, de lui sauter à la gorge et de ne le lâcher que lorsque toute étincelle de vie se serait échappée de son corps, cette soif de le tuer !

Alors ? Qu’apporterait la nuit ?

Je frissonnai d’appréhension.

III

— George, cessez donc de vous tourmenter pareillement ! Tâchez de bien dormir et d'oublier de semblables idées.

Bob Manning essayait de me rassurer comme nous nous séparions dans le hall au moment de monter dans nos chambres pour la nuit. Il avait bien vite remarqué l'état d'énervement dans lequel m'avait plongé la seconde des expériences hypnotiques que Norton Osgood avait tentées sur moi. Bien que Manning ne put avoir deviné les véritables pensées qui me torturaient, il s'était aperçu qu'une lourde appréhension pesait sur mon esprit si calme d'habitude. Cette séance d'hypnotisme l'avait aussi troublé apparemment, mais il s'inquiétait plus de la tranquillité d'esprit de ses amis que de la sienne propre.

Ces paroles d'intérêt ne purent cependant chasser de ma pensée les craintes morbides qui l'avaient obsédée toute la soirée. La chambre de Manning était située à l'une des extrémités du vestibule, tandis que la mienne se trouvait à l'autre bout, près de l'escalier. Entre les deux s'ouvraient les chambres occupées par M. Endicott, Arthur Copeland, Fred Aldridge et Harrison Kirke. Je fus très ennuyé de constater que cette dernière était contiguë à la mienne, et qu'une porte de communication se trouvait entre les deux pièces.

Entre les chambres de Kirke et de Fred Aldridge, un corridor conduisait à d'autres appartements.

Une fois entré dans ma chambre, et la porte donnant sur le vestibule fermée, j'en examinai les aîtres. L'ambiance n'en était pas très réconfortante. La lumière que donnait la lampe de travail posée sur la petite table était très faible, et des ombres inquiétantes se mouvaient dans les recoins. La pluie fouettait les vitres, secouées par la tempête de ce mois de février. Je frissonnai et allumai la lampe de plafond.

La pièce était confortable cependant, grande et bien meublée. Elle contenait deux petites tables, un profond fauteuil Morris et plusieurs chaises. Une imposante cheminée à l'ancienne mode se trouvait en face de la porte. Les cendres du foyer rougeoyaient encore. Au premier moment j'en fus surpris car j'étais tout à fait sûr de ne point avoir allumé de feu durant la journée. L'esprit encore confus, ce n'est qu'après un instant de réflexion que je me souvins d'avoir vu Arthur Copeland faire une flambée au cours de l'après-midi en vue d'atténuer la crudité de la chambre. J'aurais dû facilement m'en souvenir car c'est à ce moment que le jeune homme m'avait fait voir l'étrange cachette qui se trouvait disposée entre les briques du côté droit de lâtre, et dans laquelle il avait souvent dissimulé ses trésors de gamin.

Un bruit venant de la gauche attira alors mon attention. Me retournant, je vis Harrison Kirke debout sur le seuil de la porte faisant communiquer les deux chambres. Il me regarda d'un air défiant mais sans m'adresser la parole. Puis il se retira, fermant soigneusement la porte.

Le sentiment que cet odieux individu se trouvait si près de moi, sans autre séparation que cette porte fragile, me remplissait l'âme d'une appréhension renouvelée. Toutes les terreurs qui m'avaient obsédé durant la soirée, toute cette

angoisse inexplicable que je ressentais, prirent corps sous une forme d'anxiété bien définie.

— Ça ne peut pas aller ainsi, dis-je tout haut.

J'allai rapidement vers la porte dans l'intention de la fermer. Mais la clef manquait. Me baissant sans bruit, je regardai dans le trou de la serrure si nulle clef ne s'y trouvait de l'autre-côté, mais l'étroite ouverture se trouvait vide.

Il n'y avait rien d'autre à faire que de laisser la porte telle quelle. Très vexé, je me préparai à me mettre au lit.

Je n'ai qu'un souvenir extrêmement vague et brumeux de toute cette partie de la soirée. Deux faits seuls surgissent nettement dans ma mémoire. J'avalai une des pilules calmantes que depuis quelque temps j'avais l'habitude de prendre, et je me vois encore distinctement replaçant l'étui qui les contenait – une sorte de tube cylindrique en bois d'environ 12 centimètres de long – sur la table de nuit. Je me souviens aussi d'avoir jeté mes pantoufles sur la chaise voisine de cette table juste avant de me glisser entre les draps. Et c'est la dernière image que mes yeux enregistrèrent au moment où j'éteignis la lumière.

De longtemps je ne pus m'endormir. Tout était tranquille dans la maison. Pas le plus léger bruit ne me parvenait, soit de la chambre de Kirke, soit de celles des autres invités. Mais dans ma condition de tension nerveuse, ce silence même me paraissait menaçant.

Je revivais tous les incidents de la soirée. Mon cerveau me rapportait fidèlement la conversation que nous avions eue au fumoir et dans laquelle Norton Osgood avait déclaré de façon si péremptoire que rien au monde ne pouvait restreindre le pouvoir que lui conférait la suggestion hypnotique

sur ceux qui se plaçaient sous son influence, et que cet envoûtement pouvait aller jusqu'à leur faire commettre un crime. Et parallèlement, je sentais mon sang bouillir d'indignation en songeant aux lâches menaces proférées par Kirke lorsqu'il se trouvait avec Ellen Aldridge dans le petit salon aux rideaux rouges.

Alors, pensées et souvenirs s'entremêlèrent. Je me souvins des remarques de Kirke lorsque je l'avais affronté dans le bureau. En même temps, je pouvais encore sentir sur mon bras la main de Miss Ellen lorsqu'elle s'était interposée au moment où j'allais châtier cet insolent. Je voyais aussi le regard anxieux de ses beaux yeux d'azur lorsqu'elle m'avait supplié de ne pas avoir recours à la violence.

Pourquoi ? Désirait-elle seulement ne pas provoquer le scandale d'une altercation dans la maison ? Ou bien... était-il possible que... vraiment elle eut craint pour... ? Non, non ! Je m'abusais... et je me raillais moi-même de croire qu'une chose semblable fut possible. C'était tout à fait absurde !

Mais en dépit de tous mes efforts, cette question ne cessait de se poser à mon esprit. Pourquoi s'était-elle interposée avec une telle anxiété ? Ne m'avait-elle pas dit juste avant que M. Copeland et son ami intervinssent, qu'elle craignait que Kirke fût armé. Avait-elle réellement voulu dire qu'elle en redoutait le résultat pour moi ?

— Mais, c'est idiot ! ne pus-je m'empêcher de dire à haute voix.

Je m'efforçai de chasser cette idée. De toutes les pensées extravagantes que j'avais jamais conçues, celle-ci était bien la plus insensée et la moins fondée. Le souvenir de tout ce que je devais à Bob Manning, lui qui de grand cœur aurait

donné sa vie pour épargner la mienne, me dictait le devoir de ne pas me complaire en de pareilles folies.

Mais l'idée qu'Ellen Aldridge pouvait ressentir un sentiment affectueux pour moi m'était très douce et contribua à me calmer les nerfs. Mes terreurs malades s'apaisèrent, et je finis par m'endormir.

... Je n'ai jamais pu déterminer le moment exact où la Chose prit possession de mon esprit. J'eus seulement conscience qu'elle était là. Des rêves sans aucun rapport avec les événements du jour précédent avaient troublé mon sommeil. Puis subitement la scène de mes songes changea. Je m'imaginai dans la chambre où je dormais en réalité.

Graduellement, imperceptiblement, les sensations que j'avais déjà ressenties lors de ma première expérience hypnotique avec Norton Osgood, s'emparèrent de mon esprit. Ce désir profond et persistant d'exécuter une chose encore indéfinie. Cet envahissement de mon cerveau par une influence toute puissante, impérieuse et obsédante.

Alors, comme émergeant de l'atmosphère autour de moi, une voix se mit à me parler, sans aucun répit, d'un ton bas et persuasif. Petit à petit la signification de ces paroles prit corps en ma conscience. Toujours les mêmes, et paraissant venir de nulle part et de partout, elles me répétaient sans cesse :

« Il faut le faire ! Il faut le faire ! Il faut... »

Cette obsession dura jusqu'à ce que commençât le plus horrible cauchemar que j'aie jamais eu.

Tout d'abord je m'imaginai être encore couché dans mon lit. J'en avais la certitude car je sentais encore le con-

tact frais de l'oreiller sur ma joue. Le mystérieux pouvoir qui s'était emparé de ma conscience m'ordonna de me lever. Je voulus résister mais ce fut en vain. Ensuite je me vois en rêve – sans m'être rendu compte du changement – debout près de mon lit.

Les chaises, les tables, la cheminée, tous les détails de la chambre m'apparaissaient clairement. Il me sembla que je tâtonnais pour chercher mes pantoufles. Et tout d'un coup je réalisai que je les avais chaussées.

L'espace d'un instant rien d'autre ne sembla survenir. Je me tenais debout au pied du lit dans l'attente.

Alors la voix mystérieuse m'ordonna d'un ton impérieux :

« Il faut le faire ! Il faut le faire ! Il faut ! »

Tout à coup j'eus le sentiment que j'avais vers je ne sais quel but. Je sentais mes pieds se mouvoir, me porter lentement mais sûrement... De nouveau je fis un effort pour secouer cette emprise sur ma volonté, pour revenir en arrière, mais ce fut en vain... J'allais... où... ?

Un frisson tel qu'une secousse électrique me fit brusquement m'arrêter. La respiration parut me manquer. Ma main gauche en tâtonnant, toucha quelque chose de dur et de froid. Je regardai. Ce que ma main avait saisi... c'était la poignée de la porte conduisant à la chambre où Harrison Kirke dormait... à ma merci !

C'était donc cela ! Voilà où m'avait amené le terrible pouvoir que Norton Osgood exerçait sur mon cerveau ! Ainsi se réalisaient les terreurs sans nom de la soirée ! De toutes les forces de ma volonté j'essayai de m'éloigner de cette

porte maudite – d'appeler au secours – de m'affranchir de cette domination étrangère. Mais cette autre volonté, plus forte que la mienne, me retint là sans défense, horrifié !

Quelle était donc cette chose que j'avais tant craint d'exécuter malgré moi ? Quel était donc mon but maintenant que je me trouvais devant la porte de l'homme que je haïssais ? Que m'ordonnait de faire la voix mystérieuse ? La réponse à toutes ces questions, je la lisais en mon esprit, glaçant d'horreur le sang qui coulait dans mes veines. Je voulais tuer Harrison Kirke !

« Il faut le faire ! Il faut le faire. Il faut ! »

Encore une fois j'essayai d'appeler à l'aide, mais ma voix s'éteignait dans ma gorge. Alors – je saisis la poignée, pesai sur elle, et voulus pousser la porte.

Mais elle résista.

Je n'oublierai jamais la sensation d'immense soulagement qui m'envahit à ce moment-là. Un obstacle invincible, surgi du monde matériel, me venait en aide et s'opposait à la réalisation de l'horrible impulsion qu'une volonté étrangère avait imposée à mon cerveau.

Mais le pouvoir maudit eut le dessus. Je sentis ma main gauche saisir de nouveau la poignée. Pour une raison que je ne pouvais pas encore comprendre, c'était toujours ma main gauche qui s'efforçait d'ouvrir la porte. Il me semblait que ma main droite était tenue en réserve pour je ne savais quelle tâche.

Cette fois, j'appuyai de tout mon poids contre le vantail mais la porte résistait toujours.

Cet obstacle imprévu ne pouvait cependant contrecarrer la volonté d'Osgood. Tous mes efforts désespérés de m'y soustraire furent vains. Une force inexorable, impitoyable, me poussait en avant.

Pour la troisième fois, j'appuyai contre la porte. Et maintenant, sans aucun bruit, sans même un craquement, elle s'ouvrit sur la chambre où reposait l'homme que j'étais destiné à tuer. Mes pieds me portèrent en avant et je me trouvai dans la pièce.

Je pouvais voir le lit, près de la porte. Kirke dormait sur le côté, me tournant le dos.

J'entendis de nouveau les paroles fatidiques : « Il faut le faire ! »

Mais comment ? je n'avais aucune arme – aucun moyen à ma portée d'infliger la mort.

Brusquement je frissonnai d'horreur. Je venais de réaliser que je tenais quelque chose dans ma main droite... quelque chose de dur... comme un manche de bois. Je n'avais pas conscience du moment où cette chose innombrable s'était trouvée dans ma main, ni d'où je la possédais. Je savais seulement qu'elle était là.

J'élevais lentement la chose au-devant de mes yeux, et reculai d'horreur. J'étreignais le manche d'un couteau... !

C'était un long poignard. La lame en mesurait bien 25 centimètres et j'en voyais clairement l'éclat menaçant sous les rayons de la lune venant de la fenêtre.

Et avant même que je pusse m'en rendre compte... l'horrible était accompli !

Je me souviens du violent ressentiment qui surpassa toutes mes autres sensations lorsque je vis la face de Kirke sur l'oreiller. Ses lèvres semblaient sourire haineusement comme s'il se réjouissait à l'avance de la torture morale qu'il voulait infliger à Ellen Aldridge et son frère. Et ma propre haine s'ajoutait à l'impulsion du pouvoir étrange qui me poussait en avant.

Je sentis la force du coup comme je frappai sauvagement ; je vis la lame étincelante s'enfoncer profondément dans la poitrine du dormeur ; j'entendis son soupir d'agonie ; je vis son sourire diabolique se transformer en un horrible spasme... Et je me retrouvai sur le seuil de la porte, la main crispée sur le manche du poignard dont la lame dégouttait de sang.

La voix impérieuse était à la fin satisfaite. J'avais exécuté son ordre !

Même en ce moment d'horreur, mon subconscient ne perdit pas le sens des réalités. J'étais maintenant capable de penser clairement et rapidement. L'influence hypnotique avait cessé de paralyser mes facultés raisonnantes et me laissait libre de concevoir les moyens de dissimuler les traces de mon crime.

Une chose urgente était nécessaire, me débarrasser de l'arme tachée du sang révélateur.

Même en ces instants de cauchemar, je pouvais agir d'une façon claire et définie. Je songeai immédiatement à la cachette aménagée dans un interstice des briques de l'âtre.

Je n'ai pas le moindre souvenir d'avoir fermé la porte de communication entre les deux chambres. Je m'avançais à tâtons vers la cheminée, tenant encore l'arme meurtrière dans

ma main droite. Ce ne fut, me sembla-t-il, que l'affaire d'un instant. De ma main gauche je cherchai précautionneusement au long des briques jusqu'à ce que j'aie trouvé l'ouverture conduisant à la cachette. Alors, y insérant mon autre main, je laissai glisser le poignard et j'entendis le son clair de sa chute au fond du trou.

Un instant plus tard je me retrouvais au lit. Je me souviens vaguement d'avoir repoussé mes pantoufles avant de me glisser entre les draps. Alors je sentis de nouveau la fraîcheur de l'oreiller contre ma joue.

La réaction ne tarda pas. Je commençai à envisager dans toute son horreur ce que je venais de faire. Cinq minutes auparavant j'étais couché exactement comme maintenant – un homme sans reproches. Et maintenant ! Quelle était donc cette chose odieuse que je venais d'accomplir en ce court espace de minutes tandis que j'avais été hors du lit ? Qu'étais-je devenu ?

Un meurtrier ! Un homme qui venait de supprimer brutalement la vie d'un de ses semblables !

Un homme qui serait dorénavant méprisé de ses amis tout autant que de ses ennemis. Une créature destinée à vivre dans le remords et l'horreur d'elle-même aussi longtemps qu'elle aurait un souffle de vie. Ou jusqu'au jour où son forfait serait découvert et jugé par un tribunal. Et après ? Quelle horrible vision ! La sentence, prononcée par le juge coiffé du bonnet noir de sinistre augure – de ce bonnet qu'il ne met que dans ces occasions-là ! Le silence lugubre accueillant son verdict. Et encore une chose – la plus terrible, silencieuse en sa menaçante attente – la chaise électrique ! Il me semblait déjà sentir le contact des électrodes sur ma chair crispée d'angoisse !

Laissant échapper un soupir d'agonie je me couvris les yeux de mes mains comme pour leur masquer la terrible vision et dérober mes traits coupables au monde. Mais j'eus un recul d'horreur. Mes mains ! Ces mains hideuses, ces mains de meurtrier ! Elles étaient rouges et brûlantes du sang versé – du sang de Harrison Kirke !

D'un suprême effort je me dressai sur mon lit, éloignant de ma vue ces doigts tachés du sang de ma victime. Et du plus profond de mon âme surgit un cri terrible, démoniaque... « Assassin ! », mais ma gorge contractée ne put articuler aucun son intelligible. Je ne fis que pousser un hurlement d'angoisse et d'horreur, une longue clameur propre à figer le sang dans les veines.

Je ne cessai qu'à bout de souffle. C'est alors que le tintement de quelque objet tombant sur des dalles me parvint soudainement au travers des brumes de la conscience, et je me réveillai.

Je dis bien : me réveillai, pour me retrouver dans l'apaisante obscurité de ma chambre. À l'extérieur, le vent soufflait encore par rafales intermittentes. J'étais assis dans mon lit. Tous les objets familiers qui m'entouraient se trouvaient là, silencieux et familiers.

Alors ? Qu'en était-il de cette terrible intrusion dans la chambre voisine ? Qu'était devenu le poignard étincelant ? Et qu'en était-il de ce crime odieux dont mon âme s'enténébrait ?

Un rêve ! Un cauchemar absurde ! Oui, mais combien hideux et terrifiant !

Avec un long soupir de soulagement, je retombai sur mon oreiller, et remontant mes couvertures je m'endormis.

Quand je me réveillai il faisait déjà jour. Mais la pluie continuait à battre les vitres.

Je fus plusieurs minutes avant de me souvenir du rêve effroyable que j'avais eu cette nuit. Mais comme la porte de communication avec la chambre de Kirke tombait dans mon champ de vision tout me revint à la mémoire. Je frissonnai au souvenir de ces cinq minutes d'agonie.

La lumière matinale m'avait rasséréiné, et je résolus de ne plus jamais laisser ce cauchemar obséder mon esprit. Des rumeurs de conversation me parvenaient du rez-de-chaussée. Il était évident que l'heure du déjeuner avait déjà sonné. Je me levai et cherchai mes pantoufles sur la chaise où je les avais déposées le soir précédent.

Elles ne s'y trouvaient plus...

Tout étonné, je les découvris sous le lit.

Au premier moment je ne fus qu'intrigué. Je me souvenais parfaitement de les avoir placées sur la chaise juste avant de me glisser au lit et d'éteindre la lumière. Quelqu'un se serait-il introduit dans la chambre durant la nuit ?

Alors, soudainement, mon incertitude se changea en une crainte indescriptible. Je m'approchai rapidement de la porte de communication. Apparemment personne n'y avait touché depuis que Kirke l'avait refermée le soir précédent. Retenant mon souffle, je me mis à écouter. Aucun son n'était discernable. Évidemment, mon voisin se trouvait déjà à la salle à manger ou bien dormait encore.

J'étais préoccupé. Je m'habillai hâtivement afin d'aller m'assurer au plus vite que Kirke était bien descendu. J'étais

si nerveux que mes mains tremblaient en lançant mes souliers.

Avec un sursaut d'appréhension je m'aperçus alors que les doigts de ma main gauche étaient tachés de noir. Cela ne pouvait provenir de mes chaussures qui n'avaient pas été cirées depuis deux jours. Ce noir provenait alors d'où ?

De la cheminée ?

Je retins mon souffle.

Le tremblement de mes mains s'accrut alors. Je m'acheminai vers la porte, mais hésitai encore. Une pilule pourrait sans doute me raffermir les nerfs.

Une troisième surprise m'attendait. L'étui avait disparu. Je le cherchai sous le lit, la table et les chaises, partout. Mais il restait introuvable.

J'en éprouvais une sensation de soulagement, car ceci me prouvait qu'indéniablement une autre personne était entrée dans ma chambre au cours de la nuit. Ce qu'elle avait voulu faire de mes pilules m'intriguait au plus haut point, mais le fait était là, quelqu'un les avait prises. Le déplacement de mes pantoufles devait également être le fait de cette personne inconnue – et non le mien !

Mais restaient mes doigts tachés de noir.

J'avais une envie folle d'ouvrir la porte conduisant à la chambre de Kirke et de m'assurer s'il était bien levé. Je désirais constater que la cachette du foyer était bien vide – qu'elle ne renfermait pas ce que je redoutais qui s'y trouvât. Mais je n'osais pas, je n'avais pas le courage de confirmer mes craintes.

Je me lavai les mains en hâte et descendis.

Les Copeland nous attendaient pour le déjeuner. Tout semblait parfaitement tranquille et riant. Rien d'imprévu ne devait être survenu.

Nous nous mîmes immédiatement à table. Obsédé d'une vague crainte, je jetai un coup d'œil vers la place d'Harrison Kirke, près de l'extrémité de la table. Elle se trouvait vide.

— Arthur, avez-vous bien appelé M. Kirke ? demanda Henry Copeland.

— Mais oui, répondit son fils. J'ai frappé très fort à sa porte et l'ai appelé deux fois.

— C'est curieux ! remarqua M^{me} Copeland. Ne serait-il pas plus poli d'attendre encore un peu ?

M. Copeland hésita un instant, puis fit un signe de dénégation.

— Nous pouvons commencer. Il ne tardera pas à descendre.

Mais il ne vint pas. Cinq minutes passèrent, puis dix. Nous avions presque terminé de déjeuner. Mon appréhension croissait de minute en minute. Je craignais que l'on s'aperçût du tremblement de mes mains. Mon visage devait être horriblement pâle.

— Arthur ! s'exclama M. Copeland subitement, au bout d'un quart d'heure. Kirke doit être resté endormi !

— Peut-être bien, répondit Arthur. Mais s'il n'a pas entendu mes coups, c'est une fameuse marmotte !

— Je n'y comprends rien, déclara M^{me} Copeland.

— Ni moi non plus, ajouta M. Endicott.

En dépit de moi-même je ne pus m'empêcher de sourire tragiquement. Il n'était pas probable qu'aucun d'eux puisse comprendre – sinon moi. J'observai les autres.

Grâce Copeland paraissait étonnée, mais elle était sans doute contente que Kirke ne fût pas là. Fred Aldridge témoignait d'une complète indifférence. Ellen Aldridge semblait un peu préoccupée, mais sa sœur Lucy babillait insouciamment avec Bob Manning. Seul, Norton Osgood paraissait troublé.

À chaque mention de Kirke, je voyais une expression indéfinissable passer sur les traits de son visage. On aurait dit qu'il s'attendait à quelque chose.

Assis à la tête de la table, M^{me} Copeland et l'avocat était franchement étonnés. M. Copeland partageait maintenant leur anxiété.

— Arthur, dit-il rapidement, allez voir ce qui en est, et pourquoi il ne vient pas déjeuner.

— J'y vais, papa.

Le jeune Copeland se leva et monta les escaliers en courant.

Je n'oublierai jamais la demi-minute de silence qui suivit, personne n'ouvrit la bouche. Tous nous étions dans l'attente... Nous entendîmes les pas d'Arthur dans le vestibule au-dessus. Puis ses violents coups sur la porte. Ensuite nous parvint le léger craquement de celle-ci comme elle s'ouvrait, puis les pas d'Arthur s'avançant dans la chambre.

Le long silence qui s'ensuivit me paraissait terrifiant, menaçant. Alors –

— Grand Dieu ! hurla la voix du jeune homme dans la chambre au-dessus.

Il dégringola l'escalier. Comme un seul homme tous nous le regardâmes comme il entra. Son visage était d'une pâleur mortelle.

— Arthur ! s'écria son père, Arthur ! Qu'est-ce que cela signifie ?

— Harrison Kirke est mort ! répondit le jeune homme. Il a été assassiné avec un poignard !

Ainsi c'était donc vrai ? Dans mon horreur, je me levai à demi pâle et tremblant. Mon horrible cauchemar s'était donc réalisé ! Voilà pourquoi mes pantoufles avaient changé de place, pourquoi mes doigts étaient tachés de suie ! C'était moi l'assassin. J'étais entré dans la chambre de Kirke et c'est moi qui l'avais tué !

Je me souvins des arguments de l'avocat. Je venais de prouver combien ils étaient faux. Que devenait son affirmation que la suggestion hypnotique était impuissante à faire commettre un crime ? Qu'en était-il de la « limite hypnotique » ? Je l'avais franchie !

Et Norton Osgood ? Je me retournai pour le regarder. Les autres étaient effrayés, tremblants, horrifiés. Lui seul paraissait calme et comme résigné.

Avec la désespérance d'un homme qui se noie, je m'accrochais à cette dernière bribe d'espoir qui me restait — l'ultime raison qui pouvait encore s'interposer entre mon sort et celui d'un meurtrier. Le poignard !

D'où aurais-je pu l'avoir ? Je ne possédais aucune arme, il n'y en avait pas dans la chambre au moment où je m'étais

couché. Si mon rêve était réel, alors je devais avoir procédé exactement comme dans le cauchemar. Toutes les lois de l'hypnotisme s'accordaient là-dessus. Or je n'avais certainement pas rêvé d'être sorti de ma chambre à la recherche d'une arme quelconque.

En un éclair je pressentis que le nœud de mon cas était là. D'où avais-je ce poignard ? Comment m'était-il parvenu ?

Je sentis soudain une main se poser sur mon bras. C'était Bob Manning.

— Pour Dieu, asseyez-vous donc, George ! me dit-il à voix basse. Vous êtes pâle comme un linge et l'on commence à s'en apercevoir.

Je retombai sur ma chaise à côté de mon ami. Ainsi qu'en un rêve j'entendis les exclamations de stupéfaction des autres. Je vis M. Copeland et l'avocat se précipiter vers l'escalier conduisant à l'étage.

Mais toutes ces choses me paraissaient d'un autre monde. J'entendais et voyais tout sans que mon cerveau terrifié parvint à en saisir la signification. Je vis qu'Ellen Aldridge me regardait, aussi je m'efforçai de retrouver mon air naturel.

Mais j'avais l'esprit trop plein d'une terreur irrépressible.

Toutes mes incertitudes, toutes mes horribles appréhensions avaient maintenant fait place à une horreur bien définie qui me rendait inconscient de ce qui se passait autour de moi. Et, traversant ma pensée, une question obsédante se posait :

Étais-je un assassin ?

IV

Les minutes qui suivirent la découverte du meurtre d'Harrison Kirke furent pleines de consternation et d'excitation. Copeland et Endicott étaient montés précipitamment, suivis bientôt par M^{me} Copeland et sa fille. Arthur, dans le but de les empêcher de voir ce lugubre spectacle, voulut les rejoindre avant qu'elles n'entrent dans la chambre de Kirke. Cinq minutes plus tard, toute la maisonnée était en tumulte. La confusion générale se répandit parmi les domestiques que l'on pouvait entendre discuter longuement de l'affaire.

Je ne pris que peu garde à toute cette excitation. Mon cerveau était trop occupé de ses propres pensées. Je venais soudain de décider que si j'avais poignardé Harrison Kirke je n'étais pas moralement coupable de ce forfait. Puisque c'était le pouvoir démoniaque que Norton Osgood avait exercé sur moi qui m'avait forcé à quitter mon lit et à commettre ce crime horrible, alors c'était lui qui devait supporter la responsabilité de cet acte.

Mais je me rendais bien compte qu'il ne serait pas facile de prouver la culpabilité d'Osgood. Un jury juge sur des faits tangibles et non sur les incroyables théories de suggestion que je pouvais invoquer. Si je voulais me disculper entièrement, je devais préalablement découvrir une preuve palpable contre le véritable meurtrier.

Tout le cours subséquent de mes actions devait dépendre du fait que je ne me considérais pas coupable de meurtre de Kirke, même si c'était bien moi qui l'avais réel-

lement poignardé. En conséquence je ne pouvais pas être tenu responsable, je n'étais nullement obligé, moralement, d'informer Henry Copeland ou la police de mes soupçons concernant la part mystérieuse que j'avais prise dans cette tragédie. S'ils désiraient connaître la vérité au sujet de la mission meurtrière qu'Osgood avait imposée à mon cerveau et des horribles sensations que j'en avais éprouvé, ils devaient le découvrir par eux-mêmes. Je résolus de garder le silence le plus absolu sur le rôle que j'avais joué dans cette affaire. C'était là ma seule ancre de salut. Si je n'avais laissé aucun indice accusateur durant la nuit, je pouvais encore échapper à toute suspicion.

Henry Copeland et l'avocat restèrent quelques minutes dans la chambre du drame. Nous entendîmes alors le banquier du haut de l'escalier.

— Arthur, demanda-t-il, téléphonez immédiatement au bureau de police !

Mais le jeune homme n'était plus là. Un moment nous nous regardâmes en silence. Alors Fred Aldridge se leva.

— Je vais téléphoner, dit-il.

Mais il était si bouleversé qu'il ne parvenait pas à trouver le numéro d'appel. Ses mains tremblaient comme il apportait l'annuaire. Il tournait les pages sans bien savoir ce qu'il faisait. Tous nous paraissions être dans le même désarroi. À la fin il renonça à chercher plus longtemps.

— Je ne sais même pas où l'on peut trouver ce numéro, dit-il, avec un geste d'accablement.

Ellen Aldridge se leva afin de lui venir en aide. Mais Bob Manning la devança.

— Je vais le chercher, dit-il à Fred Aldridge. Allez donc vous asseoir.

Manning trouva rapidement le numéro désiré. En quelques phrases claires et concises il informa le sergent de planton que Kirke avait été assassiné durant la nuit dans la maison d'Henry Copeland le banquier, et que l'identité du meurtrier restait inconnue.

— Il va dépêcher quelques hommes avec un détective, nous dit-il tandis qu'il raccrochait le récepteur.

Au bout d'une demi-heure les policiers arrivèrent. Copeland et l'avocat avaient tout laissé en état dans la chambre du meurtre, et la police prit soin que personne ne touchât rien avant l'arrivée du coroner.

Une heure s'était à peine écoulée que le coroner Andrews apparut à son tour. Il était accompagné du détective Harry Gray qui s'était fait une renommée enviable par la sagacité déployée dans certains cas de meurtre. C'était un petit homme, sec et nerveux, aux manières vives et énergiques.

Il alarma tout d'abord Henry Copeland en donnant l'ordre que personne ne soit toléré au second étage, dans quelque chambre que ce soit, avant que lui et ses hommes aient terminé leurs investigations.

— Il en sera comme vous le désirez, M. Gray, répondit le banquier, une fois sa première surprise passée. Vous pouvez vous considérer comme le maître dans la maison jusqu'à ce que cette horrible affaire soit éclaircie.

Le détective le remercia et se rendit au premier étage. Il était près de midi quand il en redescendit. Les heures nous

parurent bien longues tandis que nous attendions en bas dans une anxiété fiévreuse.

Qu'avais-je bien pu faire dans mon cauchemar qui puisse me dénoncer ? Je me le demandais sans cesse. Quelle bévue avais-je bien pu commettre qui révélerait de suite mon secret aux yeux investigateurs de la police ?

Entrant dans le salon, Harry Gray nous informa que ses recherches préliminaires étaient terminées.

— Voulez-vous dire que nous pouvons de nouveau avoir l'usage du premier étage ? demanda M^{me} Copeland.

— Oui, Madame, répondit Gray, à l'exception de la chambre de M. Kirke et de celle immédiatement voisine.

Copeland se montra surpris.

— Vous voulez dire la chambre de M. Clayton ? questionna-t-il.

— J'ignore qui occupe cette chambre, répliqua le détective, mais il me serait agréable de l'utiliser temporairement comme une sorte de bureau. D'être adjacente à celle du mort la rend particulièrement convenable à l'usage que j'en veux faire.

Il se tut un instant, puis reprit :

— Ce que je vais vous dire, M. Copeland, va vous surprendre désagréablement. Ainsi que vous le savez, M. Kirke a été poignardé du côté gauche avec un couteau, la nuit dernière. La porte qui s'ouvre sur le vestibule n'était pas fermée, et toutes les fenêtres se trouvaient soigneusement closes ce matin. Nous nous sommes assurés qu'il n'existe aucun autre moyen de pénétrer dans la maison de l'extérieur.

Il s'arrêta de nouveau, afin de mieux nous faire saisir toute la signification de ses paroles.

— Il s'ensuit, continua-t-il lentement, que la personne qui a tué Harrison Kirke est un des hôtes de cette maison !

Nous ne fûmes pas très étonnés. Tous nous avions prévu cette déclaration. J'entrevis les regards apeurés de plusieurs d'entre nous qui s'observaient mutuellement.

— Naturellement, ce que je viens de dire n'implique pas que je veuille accuser l'un de vous. N'y a-t-il pas les domestiques ?

— Les domestiques, répondit Henry Copeland lentement, je n'en puis soupçonner aucun. Tous sont dans la maison depuis bien des années. De plus, aucun d'eux ne pouvait avoir le plus léger motif de commettre ce meurtre.

— Alors, nous pouvons pratiquement éliminer les domestiques, continua Harry Gray. Vous vous rendez sûrement compte de ce que cela signifie. Cela veut dire, sans qu'il soit possible d'en douter, que le meurtrier de M. Kirke est l'un des hôtes de cette maison.

Nous restâmes tous silencieux. La vérité était horri-
fiante.

— J'espère, M. Copeland, dit lentement le détective, que ce fait regrettable ne vous préviendra pas de me prêter toute l'assistance qui sera en votre pouvoir.

— Non, certainement ! répondit Henry Copeland sans hésiter. Je – je ferai de mon mieux pour vous aider en tout temps.

Il se retourna vers les occupants du salon.

— Je suis certain que nous pensons tous de même, dit-il. J'admets qu'il nous sera certainement pénible d'envisager la chose de cette façon, car je crois que tous nous savons à quel point Harrison Kirke méritait le sort qui vient d'être le sien.

Nos expressions décelèrent notre approbation unanime.

— Mais ce n'est ni le lieu ni le moment de juger du caractère de M. Kirke, continua M. Copeland. Qu'il ait bien mérité son destin ne doit pas nous faire oublier qu'il vient d'être assassiné, dans cette maison, par l'un de nous ! Nous ne devons pas admettre que le coupable ait pu s'ériger juge et partie. Personne n'a le droit de se faire justice lui-même. Nous avons le devoir de démasquer la personne qui a commis ce crime !

— Ce que vous venez de dire est parfaitement juste, commenta le détective. Maintenant, les paroles que je vais prononcer s'adressent à celui d'entre vous, quel qu'il soit, coupable du meurtre qui s'est commis dans cette maison. Ne serait-il pas bien plus simple que vous avouiez maintenant votre culpabilité – il en résulterait certainement une pénalité beaucoup plus légère lorsque vous serez arrêté, ce qui ne peut manquer d'arriver, soyez-en certain.

Un long silence s'ensuivit. Comment pouvait-on s'attendre, pensais-je, à ce que le meurtrier se confessât du moment qu'il n'était pas sûr lui-même qu'il fût réellement un meurtrier ? Cette situation était certainement bien étrange. Je regardai Osgood. Il restait silencieux et son visage demeurait impassible.

— Puisqu'il en est ainsi, déclara le détective au bout d'un long moment, il ne nous reste qu'à poursuivre le cours de nos investigations en vue de démasquer le coupable.

Il réfléchit un instant parcourant du regard le groupe des assistants.

— M. Copeland, suggéra-t-il, vous plairait-il de me présenter chacune des personnes présentes ? J'aimerais les connaître par leur nom.

— Certainement, répliqua le banquier. Il se tourna vers ses plus proches voisins. M. Gray, voici M^{me} Copeland. Et ce jeune homme est mon fils.

— Et – vous m'avez dit que ces hôtes ont été invités pour le mariage de votre fille, questionna le détective.

— Oui. Voici Miss Copeland, à côté de sa mère.

— Quel est donc le jeune homme qu'elle doit épouser, demanda M. Gray.

— C'est moi, répondit Fred Aldridge. Mon nom est Frédéric Aldridge et j'habite Détroit.

Il avait recouvré son sang-froid, et c'est d'une manière calme et posée qu'il répondit au détective.

— Voici mes sœurs, continua-t-il. Miss Ellen et Miss Lucy Aldridge.

Gray se tourna vers M. Endicott.

— Je crois vous avoir déjà rencontré, Monsieur, dit-il. N'êtes-vous pas M. David Endicott, l'avocat ?

— Lui-même !

— Je connais donc chacun de vous, remarqua le détective, sauf ces deux messieurs près de la cheminée. Puis-je savoir...

— Le gentleman placé près de la porte est le D^r Robert Manning, de New-York, expliqua Henry Copeland.

Manning se tournant vers moi s'adressa directement au détective :

— Mon ami, M. George Clayton, de New-York également.

— Je vous suis très obligé, messieurs, reprit Gray. Du moment que toutes mes recherches doivent tendre à l'arrestation de l'un d'entre vous, il peut paraître hors de propos de vous demander assistance. Je crois cependant que je me verrai forcé de le faire et souvent peut-être. Je voudrais savoir de chacun de vous si vous estimez que j'ai le droit de vous prier de me venir en aide.

Il hésita.

— Je suppose que nous sommes tous d'accord pour déclarer que notre devoir est de vous aider dit Arthur Copeland.

— Naturellement ! appuya Bob Manning.

— Alors aucun de vous n'a de raison valable pour s'opposer à ma demande ?

Il attendit un instant. Personne ne disait mot.

— Nous ne voyons aucune raison, dit Norton Osgood.

Le détective se tourna vers lui, surpris.

— Je crois vous avoir oublié, Monsieur, s'exclama-t-il. Je ne me souviens pas de vous avoir parlé.

— Oh, cela n'a aucune importance ! répondit Osgood en souriant légèrement. Mon nom est Norton Osgood et j'habite Détroit.

— Oh ! Détroit aussi, remarqua le détective. Alors, vous êtes probablement venu en compagnie de M. hem... avec le gentleman qui se trouve à côté de...

— Oui, expliqua Osgood, je suis arrivé avec M. Aldridge.

— Je vous remercie. Revenons-en à ce que je vous demande. Premièrement je désire vous questionner sur ce qui s'est passé cette nuit.

Il paraissait vouloir lire nos pensées sur le visage de chacun de nous.

— La chambre de M. Kirke, continua-t-il lentement, est voisine de plusieurs autres pièces qui se trouvaient occupées la nuit dernière. Vous vous rendrez compte que le meurtre commis dans ces conditions, sans qu'aucun bruit ait trahi le coupable exige une intelligence et une habileté peu communes. L'un de vous peut-il me dire s'il a entendu un bruit anormal, si léger fût-il, au cours de cette nuit ?

Un court silence s'ensuivit.

— En effet, j'ai entendu quelque chose, répondit Henry Copeland.

— Moi aussi, ajouta son fils.

— Sur le moment, continua M. Copeland, je n'y attachai aucune importance. Mais je me souviens maintenant que je fus réveillé d'un profond sommeil par un cri de terreur prolongé – une voix d'homme. Je pensai que quelqu'un souffrait d'un cauchemar.

— C'est exactement l'impression que j'ai eue, ajouta Arthur Copeland.

M^{me} Copeland, Ellen Aldridge, M. Endicott et d'autres, se souvinrent d'avoir entendu ce cri. C'était vers le matin, jugeaient-ils tous. Et tous pensaient que ce hurlement avait été poussé par quelqu'un se réveillant d'un cauchemar terrifiant.

Ce n'était pas un mystère pour moi qui savais à quoi m'en tenir, me souvenant du cri terrible que j'avais poussé. Je réfléchis rapidement. J'avais résolu de ne rien révéler de mon horrible expérience de la nuit passée, mais je me rendis compte que l'on pouvait fort bien déterminer d'où provenait ce hurlement. Mieux valait avouer d'emblée.

— Ce cri, dis-je lentement, c'est moi qui l'ai poussé. J'ai eu un cauchemar si terrifiant que j'en frissonne encore.

— Ah ! fit le détective avec intérêt. Vous êtes M. Clayton, je suppose, et votre chambre est contiguë à celle de M. Kirke ?

Je tressaillis. Instinctivement, je sentis que ce frisson favorisait mon cas plus que maintes paroles.

— Il faut que vous ayez rêvé quelque chose de bien terrifiant.

— C'était en effet un véritable cauchemar. Je me souviens de m'être efforcé de crier, mais ce n'est que maintenant que j'apprends avoir réellement hurlé.

— Je vous ai entendu, dit Bob Manning. Ma chambre est à l'autre extrémité du hall. J'ai perçu ce cri et il m'a semblé reconnaître votre voix, et si je vous avais entendu de nouveau je me serais levé pour aller voir de quoi il s'agissait.

— C'est justement ce que je me proposais de faire, remarqua M. Endicott. Je n'ai pas reconnu la voix de M. Clayton, mais j'étais sûr que quelqu'un souffrait d'un cauchemar. J'étais sur le point de me lever quand j'ai entendu quelqu'un d'autre aller apparemment le tranquilliser.

Gray ne put cacher sa surprise.

— Quelqu'un est-il allé vers vous, M. Clayton ? questionna-t-il.

— Non ! répondis-je vivement.

— Mais M. Endicott prétend avoir entendu...

— Oh ! je n'en suis pas certain, interrompit l'avocat. De suite après ce cri, il m'a bien semblé entendre des pas assourdis dans le vestibule, et j'ai supposé, naturellement, que quelqu'un allait voir.

— Un autre d'entre vous a-t-il aussi entendu ces pas ? demanda Gray.

— Non ! répondit Arthur Copeland.

— Je n'ai entendu que le cri, dit Bob Manning.

— Et vous, M. Copeland ? demanda le détective.

M. et M^{me} Copeland firent un signe de dénégation.

— Étrange, en vérité, commenta Gray. Êtes-vous bien sûr, M. Endicott, que vous n'avez pas été victime d'une illusion ?

— Je vous répéterai seulement que je ne puis rien affirmer de façon positive, répondit l'avocat.

Henry Copeland sursauta.

— Se pourrait-il, M. Gray, que vous croyez que ce cri n'ait pas été poussé par M. Clayton, mais bien par M. Kirke, et que ces pas étaient ceux du meurtrier ?

— N'anticipez pas, je vous en prie, M. Copeland ! répliqua le détective.

— Cette hypothèse ne tient pas debout, déclara Bob Manning. Je suis absolument sûr que la voix était celle de Clayton. Je le connais depuis nombre d'années, et je ne pourrais me tromper sur ce point.

— Je suis certaine aussi, ajouta Ellen Aldridge, qu'il s'agissait de M. Clayton. J'ai vraiment reconnu sa voix.

— En ce qui me concerne, dit Gray, je n'ai aucun motif de penser que la voix n'était pas celle de M. Clayton, surtout du moment qu'il se souvient s'être efforcé de crier. Nous allons laisser de côté cela pour le moment, jusqu'à ce que mes agents aient procédé à un examen plus approfondi du premier étage en vue d'y découvrir des indices nouveaux. Il y a cependant une question que je désire encore vous poser. Qui a découvert le crime ?

— C'est moi, répondit Arthur Copeland. Nous attendions M. Kirke à déjeuner, et comme il tardait à descendre, je suis monté voir ce qui en était.

— Vous n'avez vu aucun couteau ?

— Il n'y en avait point dans la chambre, à moins qu'il ait été dissimulé quelque part, répondit le jeune homme.

— Bien ! Qui d'autre a vu le corps avant l'arrivée de la police ?

— Nous sommes montés, M. Endicott et moi, aussitôt qu'Arthur a découvert le crime, lui répondit Henry Copeland. Nous sommes certains de n'avoir vu aucune arme dans la chambre. M. Kirke reposait sur le côté droit. Le poignard l'a frappé sur le côté gauche et probablement a traversé le cœur.

— Tout à fait correct, dit Gray. Alors, à moins que le coupable ait pu quitter la maison après son crime, il doit avoir jeté l'arme par une fenêtre ou l'avoir dissimulée quelque part dans la maison.

— C'est ce qui me semble le plus probable, remarqua M. Copeland.

— Je le crois aussi, déclara le détective. Nous allons faire une perquisition en règle dans toutes les pièces que nous n'avons pas encore visitées. Le coupable n'a pas été assez idiot pour laisser une pareille pièce à conviction dans sa propre chambre. C'est tout pour le moment, M. Copeland. Je vous ferai part aussitôt de ce que nous aurons pu découvrir.

Il sortit vivement afin de donner les ordres nécessaires à ses hommes. Plusieurs d'entre nous exprimèrent leur admiration de la façon dont le petit détective s'était attelé à la tâche difficile qu'il avait entreprise.

— Je le trouve épatant, déclara Grâce Copeland.

— Tout à fait ! dit Fred Aldridge. Il ne traîne pas et a déjà obtenu des résultats.

Mais Henry Copeland secoua la tête.

— Je ne crois pas qu'il réussisse, dit-il. Il est méthodique et prompt, je le reconnais, mais je pense que d'autres qualités sont nécessaires pour résoudre une énigme aussi difficile.

— Père, qu'est-ce qui peut vous faire croire cela ? demanda son fils.

— Oh ! c'est une impression ! Et je la crois juste. Car celui qui a commis le crime est diablement intelligent. Il saura se défendre, c'est sa vie qui est en jeu. Bien que ce criminel soit l'un d'entre nous, nous désirons qu'il soit découvert. Nous ne pourrions plus jamais jouir de tranquillité d'esprit si nous devons vivre avec la conviction que l'un de nous est un meurtrier. Et je... je ne crois pas que Gray puisse réussir.

— Mais père, qui d'autre pourrions-nous engager qui soit meilleur que lui ? s'étonna Grâce.

— Oh !... peu n'importe... Laissons Gray s'occuper de l'affaire pour le moment, répondit le banquier.

— Nous pourrions lui donner un coup de main, si l'un de nous s'est jamais essayé au métier de détective amateur, suggéra l'avocat.

— C'est une bonne idée, déclara M. Copeland. Qu'en pensez-vous, M. Osgood ? Je crois que c'est tout à fait dans vos cordes et que vous accompliriez des merveilles dans ce domaine.

— Oui... je... je m'en suis déjà occupé quelquefois, admit Osgood. À Détroit j'ai pu mettre mon pouvoir hypnotique au service de la police. Mais dans un cas aussi mystérieux que celui-ci je ne crois pas que je puisse vous être de grande utilité.

— Vous pouvez toujours essayer, suggéra l'avocat.

Je me tournai vers Bob Manning.

— Il y a quelques années vous vous intéressiez beaucoup à ces sujets et vous vous y êtes distingué, vous en souvenez-vous ? Pourquoi n'essayeriez-vous pas de nouveau ?

Manning se mit à rire.

— Essayez donc, D^r Manning, puisque vous avez un réel talent de détective, insista M. Endicott.

— Ma foi, si vous le désirez réellement, répondit mon ami, je veux bien... Mais je crains que vous ne me trouviez un détective du genre ridicule. Je ne me suis jamais attaqué à quelque chose d'aussi sérieux que le cas présent.

J'avais mentionné l'habileté de Manning intentionnellement. Quand Norton Osgood avait consenti à aider Gray, j'avais prévu qu'il ferait son possible pour me convaincre de culpabilité. Mais les efforts de mon ami s'opposeraient certainement à ceux de l'hypnotiseur.

C'était une affaire étrange et embrouillée à souhait. Le détective Gray ne sachant rien des faits réels travaillait à tâtons. Osgood qui m'avait suggéré le crime ferait de son mieux pour m'envoyer sur la chaise électrique. Je réalisai que seule l'habileté de Bob Manning pouvait me sauver de cet horrible destin.

Et pourtant, même en cet instant, je n'étais pas encore sûr d'avoir commis le crime. Trois questions se posaient à mon esprit. Il fallait que je puisse y répondre avant d'engager la lutte avec Osgood.

Avais-je réellement tué Kirke, ou bien l'avais-je seulement rêvé ? Norton Osgood était-il convaincu maintenant que je l'avais fait comme il me l'avait ordonné ? Et si je n'avais pas poignardé Kirke, qui donc était le meurtrier ?

V

Ce n'est qu'un peu après une heure, ce jour-là, que je pus enfin voir Bob Manning seul à seul. Nous étions au salon. M. Copeland était monté avec le détective, et je craignais qu'ils ne revinssent d'un moment à l'autre.

— Bob, lui dis-je à voix basse, j'ai quelque chose à vous avouer. C'est très grave.

Manning me regarde d'un air surpris.

— Quelque chose de grave ? répéta-t-il lentement.

— Oui ! répondis-je. Mais je ne peux pas vous le dire ici. Nous devons trouver un endroit où nous serons certains d'être seuls.

Un instant il me fixa comme s'il voulait lire mes pensées. Alors il se leva.

— Bien, George. Allons dans une autre chambre. Venez.

Nous sortîmes dans le hall. À l'entrée du petit salon aux rideaux rouges il s'arrêta.

— Il me semble que nous serons bien seuls ici. Qu'en pensez-vous ?

J'hésitai. Mon expérience du soir précédent dans cette petite pièce me revenait à l'esprit. J'étais bien déterminé à n'en jamais souffler mot, surtout à Bob.

— Ça ira, acquiesçai-je. Entrons.

Nous pénétrâmes dans le petit salon. Pour la première fois je pus examiner de près les rideaux rouges. Ils étaient beaucoup plus lourds et épais que je ne l'avais imaginé – et vraisemblablement ce n'est pas un souffle d'air qui pouvait les faire mouvoir.

Il était important que nul autre que Manning n'entende ce que j'allais dire, aussi me retournai-je pour fermer la porte, mais Bob l'avait déjà soigneusement assurée.

Je m'assis près du bureau, tandis que mon ami restait silencieux près de la porte. Son regard rencontra de nouveau le mien en une longue interrogation muette. En ce moment je n'arrivais pas à ouvrir les lèvres. Un temps de silence angoissant passa. Alors Manning s'approcha lentement et s'assit en face de moi.

— Eh bien, George ? Sa voix résonnait basse et changée. Qu'y a-t-il ?

J'hésitai. Ses manières m'étonnaient.

— Peut-être l'avez-vous... déjà deviné, dis-je.

— Peut-être, en effet, répondit-il après un instant de silence. Il s'agit... de Kirke, je suppose ?

— Oui. Je lançai un regard de crainte vers la porte.

Il ne témoigna d'aucune surprise, et resta pensif un long moment.

— Je comprends, fit-il enfin.

— Mais non, ce n'est pas cela ! criai-je. Je vois très bien ce que vous pensez. Vous vous figurez que j'ai gardé pour moi une information que j'aurais dû dévoiler à Gray, et que

je l'ai fait dans le but de vous en donner la primeur pour vous faciliter vos propres recherches. Mais ce n'est pas cela. Je me suis tu parce que... j'avais peur de parler !

— Peur ! Manning était stupéfait. Peur de... quoi ?

— Ne le devinez-vous pas maintenant ?

— Pas le moins du monde.

— Bob, c'est que... je crois que c'est moi qui l'ai fait !

Mon ami sursauta.

— Vous ! vous avez fait... quoi ? Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que je crois que c'est moi qui ai tué Kirke !

— George ! Il me prit par le bras, complètement ahuri. George, vous êtes fou ! Que peut bien signifier cette absurdité ?

— Je suppose que c'est moi qui l'ai fait, répétai-je.

— Mais c'est idiot ! Vous... croyez que vous avez commis un meurtre ! Quelle idée extravagante...

— Attendez ! Vous allez comprendre ce que je veux dire. Je crois que Norton Osgood m'a forcé de le faire grâce à son pouvoir hypnotique.

— Oh ! je comprends maintenant !

— Vous vous souvenez ce que Norton Osgood nous affirmait hier soir. Il disait que son pouvoir sur un sujet était illimité. Et vous aurez pu observer comme il était bouleversé la seconde fois qu'il m'a hypnotisé. Il était pâle comme un

linge et paraissait épuisé. Bob, c'est lui qui m'a suggéré de tuer Kirke ! Et... je lui ai obéi !

— Cela peut être vrai. Il est bien possible qu'il vous ait hypnotisé dans cette intention. Mais comment savez-vous que vous avez exécuté ce qu'il vous a ordonné ?

— Parce que je l'ai rêvé !

— Mais qu'avez-vous rêvé ?

— J'ai rêvé cette épouvantable chose du commencement à la fin. Vers le matin, j'ai senti que son diabolique pouvoir s'emparait de nouveau de ma volonté, ce pouvoir qui m'a fait découvrir la bague hier soir. La première chose dont je me suis rendu compte c'est que je m'étais levé et que je marchais dans ma chambre. Et je me voyais essayant d'ouvrir la porte de la chambre de Kirke. Je la poussais de toutes mes forces jusqu'à ce qu'à la fin...

— Vous dites bien poussée... ? interrompit Manning. Elle résistait ?

— Oui. Je m'efforçai de résister à cette volonté étrange qui me jetait contre cette porte, mais je n'y pus parvenir. Et deux fois encore j'appuyai de tout mon poids sur le vantail. Alors il s'est ouvert !

Je m'arrêtai frémissant.

— Et... alors... ? demanda Manning à voix basse.

— Alors... je... je... Oh ! Le couteau ! Tout d'un coup je sentis que j'avais à la main un long couteau. Et... j'ai frappé Kirke, je lui ai transpercé le cœur... et il est mort !

— Chut ! Vous n'aviez pas de couteau dans votre chambre hier soir. D'où diable l'auriez-vous eu ?

— Je l'ignore absolument. Tout ce que je sais c'est qu'à un moment donné j'ai senti ce couteau dans ma main.

— C'est absurde ! Si jamais vous avez eu un couteau en main il faut bien que vous l'ayez pris quelque part. Vous avez rêvé toute l'affaire. Qu'est devenu ce couteau ?

— Oh ! fis-je soudain en m'en souvenant. Je l'ai caché dans l'âtre de la cheminée.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est ce que j'ai rêvé. Je l'ai dissimulé dans un trou qui se trouve entre les briques du foyer du côté droit.

— Voyons, George ! me dit Manning en me pressant le bras. Tout cela est absurde, absolument idiot ! Vous n'avez rien fait de semblable.

— Mais je suis certain de m'être relevé cette nuit !

Manning parut stupéfait.

— Comment le savez-vous ?

— Je vais vous le prouver. Hier soir, j'ai laissé mes pantoufles sur la chaise au pied de mon lit. Ce matin je les ai trouvées par terre. Et ce matin aussi ma main gauche était toute tachée de suie... pour avoir caché le couteau dans la cheminée !

Mon ami resta silencieux un instant.

— Maintenant, que dois-je faire ? lui demandai-je.

— Rien du tout, répondit-il vivement.

— Vous voulez dire...

— Je veux dire que vous ne devez souffler mot de tout ceci à personne. Silence absolu ! Vous savez bien, comme je le sais moi-même, que vous n'avez pas tué Kirke ! Il n'y avait du reste aucun motif...

— Je n'en suis pas si sûr !

— Allons donc ! Ne dites pas de bêtises. Vous n'avez pas tué Kirke. Je suis absolument certain de cela. Tâchez de vous calmer et laissez-moi...

— Mais Bob, interrompis-je, je suis presque certain de l'avoir fait !

— Il ne sera pas difficile de vous prouver le contraire !

— Comment ?

— Je vais tout simplement voir ce qu'il y a dans cette cheminée, répondit Manning. Aussitôt que le détective en aura fini avec votre chambre je vais vous prouver que vous n'avez jamais eu un poignard. Mais entre-temps soyez prudent. Si l'on découvrait une raison quelconque de vous soupçonner et la façon dont vous... il s'arrêta.

— La façon dont je... quoi ?

Le visage de Manning devint grave.

— Rien ! Ne vous tourmentez pas. Mais au nom du ciel ne donnez pas prise aux soupçons ! Si cela survenait et qu'en outre quelqu'un se souvienne que... nous aurions de la peine à vous sortir de là !

— Je ne vois pas que j'en aie la moindre chance de toutes façons, déclarai-je avec accablement. Je crois qu'il

vaudrait encore mieux tout avouer au détective et lui laisser décider...

— Vous n'allez pas faire cette bêtise ! Vous êtes absolument innocent de ce crime et je fais mon affaire de le prouver !

Je restai silencieux. Il me mit la main sur l'épaule et me dit d'un ton persuasif :

— Cessez donc de vous tourmenter, George. Vous ne devez pas vous effrayer comme cela. Il n'est pas possible qu'on puisse vous convaincre de ce meurtre.

— Oui ! Tant que le vrai coupable restera ignoré, protestai-je. Et je suppose que... c'est précisément moi... !

— Mais non ! Et le vrai criminel ne tardera pas à être découvert, bien avant que le moindre soupçon vienne vous effleurer !

Je ne pus que me voiler la face d'horreur et de désespoir.

— Croyez-moi, George, supplia mon ami. Ayez confiance en moi et je vous disculperai.

Il se dirigea rapidement vers la porte.

— Allez-vous voir... là-haut ? demandai-je nerveusement.

— Oui, si votre chambre est libre. Au cas où le détective l'occuperait encore je viendrai vous le dire.

Je ne relevai pas la tête. J'entendis mon ami ouvrir la porte et se diriger vers l'escalier.

Et j'attendis. Je me rendais bien compte que la question de ma culpabilité ou de mon innocence dépendait en ce moment de ce que mon ami allait déterminer – si j'avais réellement eu un poignard en main la nuit dernière.

La maison était sinistrement silencieuse. À peine pouvais-je discerner les pas des détectives poursuivant leurs recherches. Les minutes passaient et Bob Manning ne revenait pas.

Au bout d'un certain temps j'entendis une porte se fermer. Ce n'était pas là où je m'y attendais. Le bruit provenait du rez de chaussée non loin de la pièce où je me trouvais. On aurait dit qu'il s'agissait de la porte d'entrée.

J'attendis en silence. Soudain je discernai de légers pas dans le hall et quelqu'un entra dans le petit salon. Je sentais instinctivement que la question en suspens allait être élucidée d'emblée. Mais je n'avais pas le courage de relever la tête et de lire mon destin sur le visage de mon ami.

— L'avez-vous trouvé ?

Silence.

— Au nom du ciel, répondez-moi et faites cesser cette attente. L'avez-vous découvert... dans la cheminée ?

Je me retournai et vis qu'Ellen Aldridge se tenait dans l'embrasement de la porte.

Elle me regardait d'un air stupéfait. Ses yeux rencontrèrent les miens, mi-effrayés, mi-questionneurs, comme si elle pouvait lire sur mes traits l'horreur et l'appréhension dont j'étais la proie.

— M. Clayton... balbutia-t-elle, je ne sais ce que vous voulez dire !

— Oh, je vous demande mille pardons, Miss Aldridge ! répondis-je hâtivement. Je... vous devez être bien étonnée de ce que vous avez entendu... J'espère que... Je ne puis vraiment vous expliquer... Je n'avais aucune idée que c'était vous qui étiez entrée... Je pensais... je veux dire que...

Je m'arrêtai... Tout ce que je pouvais ajouter ne ferait qu'aggraver la signification de ce qu'elle avait surpris. L'expression de son visage m'apprit quel horrible soupçon elle essayait de chasser de sa pensée.

— M. Clayton ! dit-elle brusquement. Vous paraissez terriblement bouleversé. Que vous est-il donc arrivé ?

— Je ne puis vous le dire, Miss Aldridge. Le fait est que je – je suis en effet bouleversé. Mais je ne crois pas... je ne puis pas vous dire pourquoi.

— Quoi que ce soit qui vous tourmente, j'en suis peinée, M. Clayton, dit-elle. Si je puis vous être d'aucun secours j'espère que vous me le direz.

— Vous êtes vraiment trop bonne, répondis-je.

Elle se dirigea vers la porte puis hésita un instant. Alors revenant rapidement elle s'assit sur la chaise que Bob Manning avait occupée.

— M. Clayton, dit-elle calmement, je dois vous dire une chose. J'ai entendu ce que vous disiez il y a un instant. Je... Je n'ai pas exactement compris de quoi vous parliez ni ce que tout cela signifie. Mais je me demande... si cela n'a pas quelque rapport avec... M. Kirke.

Je restai silencieux, car je ne savais que répondre.

— J'espère que vous m'excuserez de vous avoir dit cela, ajouta-t-elle vivement. Je n'ai pas songé un instant que vous pouviez avoir quelque chose ? je... je... n'y pensais pas, M. Clayton. Seulement...

— Je vous comprends très bien, Miss Aldridge. Je me rends compte à quel point mes paroles de tout à l'heure ont dû vous paraître singulières. Et je... je suppose qu'il vaudrait mieux vous en expliquer le sens.

Elle ne répondit pas. Les pensées tourbillonnaient dans ma tête et je n'arrivai pas à décider si je devais lui faire partager mon secret. Mon premier mouvement avait été de me confier à Bob Manning. Ne pouvais-je pas aussi bien mettre cette jeune fille dans ma confiance. Je ne connaissais personne à qui je me serais confié plus volontiers.

— Miss Aldridge, commençai-je lentement, n'étiez-vous pas au salon hier soir lorsque nous discutions d'hypnotisme ?

Elle secoua la tête. J'hésitai encore avant de continuer.

— Nous parlions de la possibilité d'utiliser la suggestion hypnotique dans des buts criminels.

Ellen Aldridge eut un sursaut visible.

— M. Clayton ! Vous ne voulez pas insinuer... vous ne dites pas que... Elle n'osa continuer.

— Laissez-moi terminer la phrase pour vous, répondis-je tranquillement. Voici ce que je veux dire. Votre frère connaît M. Osgood depuis longtemps je crois ? Savez-vous quelle raison ce Monsieur pouvait avoir de haïr Harrison Kirke ?

— Oui, répondit-elle, comprenant soudain où je voulais l'amener. M. Osgood a dit à mon frère hier soir qu'il se souvenait de M. Kirke et qu'il avait espéré ne jamais le revoir. Quant à la raison de cette inimitié, je ne saurais la dire.

— Voilà qui explique bien des choses.

— Mais M. Clayton, je ne comprends pas très bien ce que vous voulez dire. Vous ne pouvez pourtant pas croire... Elle s'arrêta de nouveau.

— Votre conjecture est exacte, répondis-je. Je crois que M. Norton Osgood m'a forcé de tuer Harrison Kirke !

— Oh, M. Clayton ! s'écria-t-elle en se reculant. Je ne puis admettre une chose pareille. Mais c'est horrible ! Je ne veux pas y croire ! Vous n'avez pas fait cela !

— Je... j'ai bien peur que ce ne soit vrai.

— Mais c'est impossible ! déclara-t-elle. La science a prouvé qu'une suggestion hypnotique ne peut aller jusqu'au crime.

— Comment le savez-vous ?

— Fred me l'a dit. Non, vous n'avez pas pu faire cela, M. Clayton. Il n'y a pas de pouvoir au monde qui puisse vous avoir obligé d'accomplir une telle chose !

— Si seulement je pouvais en être sûr ! Je sais que les lois de la science s'opposent à ce qu'Osgood m'ait obligé à commettre un crime sous l'influence de l'hypnose, mais il y a autre chose... une autre impulsion qui me poussait à le faire.

— Je ne comprends pas. Voulez-vous dire que vous aviez un motif personnel ?

— Bien sûr, répondis-je. Je l'exécrais cet homme, je le haïssais de tout mon cœur. Avez-vous donc oublié, Miss Aldridge ? J'ai surpris ce qu'il vous disait et j'ai vu la manière dont il vous a brutalisée, hier soir !

Je n'ai jamais pu me rendre compte si je n'en avais pas trop dit à ce moment-là. Il se peut que dans mon état d'énervement j'aie prononcé ces paroles avec un peu trop d'ardeur. J'ai toujours regretté depuis de n'avoir pas été un peu plus pondéré. Car je crois bien que des choses qui ont suivi auraient été évitées.

Je me rendis compte soudain que les regards d'Ellen Aldridge plongeaient dans les miens avec une expression nouvelle.

— Je n'étais pas certaine jusqu'à maintenant que cela vous importait tant, dit-elle à voix basse.

Le ton concentré de ses paroles m'étonna, mais je supposai qu'elle ressentait quelque gratitude de mon empressement à la défendre.

— Bien sûr que cela m'importe, répondis-je. Je ne pouvais admettre qu'il vous parle sur ce ton-là !

— Je... j'en suis bien contente, M. Clayton.

Je la regardai avec surprise. Elle avança sa main et saisit la mienne.

— Et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous venir en aide, dit-elle doucement.

Sur le moment j'étais trop abasourdi pour répondre quoi que ce soit. Tout tournait dans ma tête et j'étais comme un

homme ivre. Je ne croyais pas avoir rien dit qui puisse lui donner des motifs d'agir de cette façon.

Je ne vis tout d'abord que cette chose stupéfiante : mes rêves fous du soir précédent se réalisaient ! Mais après le premier moment d'ivresse la raison me revint et je me rendis compte de l'injustice que j'allais commettre, du tort impardonnable que j'étais sur le point de faire à mon ami Bob. Je dégageai ma main.

— Je crois que vous m'avez mal compris, Miss Aldridge, me mis-je à dire d'un ton mal assuré. Je ne voulais pas... certainement je n'avais pas l'intention... je ne vous ai donné aucune raison de croire que...

— Oh, je comprends ! interrompit-elle subitement. Je n'ai pas interprété vos paroles mais celles que je pensais que vous n'osiez pas dire. Je vois maintenant que je me suis trompée.

— Non, vous ne vous êtes pas trompée ! m'écriai-je en dépit de moi-même. Je... j'ai beaucoup d'attachement pour vous.

Je n'avais pas plutôt laissé échapper ces paroles que j'aurais voulu donner tout au monde pour ne pas les avoir prononcées.

— Mais je sais que vous comprendrez la situation. C'est impossible. Je suis sûr que je ne vous ai donné aucune raison de croire que...

Je m'arrêtai avec un tressaillement. Je jetai un coup d'œil furtif vers la porte. Il m'avait semblé entendre des pas étouffés et le bruit d'une porte qu'on ferme. En un instant je me rendis compte des conséquences que pouvait avoir cette

conversation. Et si Bob Manning revenait juste à ce moment-là ? Et si quelqu'un survenait il ne pourrait savoir que je n'étais pas à blâmer. Il fallait à tout prix mettre un terme à cette situation et d'une telle façon que jamais mon ami ne pût se douter de la chose. Lui qui en ce moment même s'employait à m'épargner le châtement d'un meurtrier, lui qui m'avait sauvé la vie une fois déjà... et que je m'apprêtais à trahir !

— Miss Aldridge, dis-je d'un ton suppliant, vous devez comprendre combien cela est impossible. Vous devez certainement le comprendre...

— Mais je ne comprends pas ! Pourquoi est-ce impossible ?

— Je ne puis croire que vous ne vous en rendiez compte. Vous avez promis à Bob Manning...

— Ah ! je voudrais bien ne l'avoir jamais fait !

— Que voulez-vous dire ? demandai-je avec étonnement.

— Je dis que je voudrais bien maintenant ne jamais lui avoir rien promis, répondit-elle en souriant légèrement. Il y a une année de cela, et j'étais si seule et si malheureuse, et personne ne s'est montré pitoyable sinon Bob. Aussi j'espère bien qu'il sera toujours mon ami. Il est si bon, si loyal et généreux avec nous tous. Mais je regrette de lui avoir jamais promis autre chose...

— Depuis quand avez-vous désiré cela ?

— Depuis... avant-hier ! répondit-elle en rougissant.

Je restai silencieux, le cœur étreint de peine et d'appréhension. Je me demandais si tout cela n'était pas de ma faute.

— Je ne sais pas ce qu'il fera maintenant quand je lui dirai cela. Je crains... Peut-être vaudrait-il mieux attendre un peu.

— Vous n'avez pas à redouter ce qu'il fera. Je connais son caractère. Ce que je crains c'est ce qu'il va penser de moi.

— Oh ! je dois le lui dire alors, répondit-elle vivement, et je lui expliquerai que rien de cela n'est de votre faute.

Elle hésita un instant.

— Mais je... je n'oserai jamais lui en parler.

— Il n'y a aucune raison pour que vous en parliez, lui dis-je fermement.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que tout doit rester comme auparavant. Je veux oublier ces moments et vous les oublierez aussi... nous le devons... maintenant.

— Oh, je ne peux pas, je ne veux pas !

Je ne doutais plus maintenant qu'elle parlât sérieusement.

— Vous le devez ! C'est la seule manière de rester loyaux envers Bob Manning. C'est l'ami le plus délicat et le meilleur qu'on puisse souhaiter et je ne veux pas m'abaisser à ses yeux. Promettez-moi de ne plus jamais penser à ces choses. Promettez-moi, je vous en prie !

— J'essayerai, répondit-elle doucement.

Je me levai. J'étais fermement résolu à suivre le seul chemin qui m'était ouvert dans les circonstances actuelles, et je n'osais pas rester plus longtemps avec la jeune fille de peur de faiblir.

Je sortis dans le hall dans l'intention de monter et de voir ce qui retenait Bob si longtemps. Je pensai qu'il devait avoir trouvé M. Gray affairé dans ma chambre et qu'ainsi il n'avait pas eu l'occasion de visiter la cheminée. À ce moment un son de voix provenant du salon attira mon attention. J'y entrai et trouvai Manning en conversation avec M. Copeland et son fils.

Dès que je le pus, je pris à part mon ami.

— Qu'avez-vous trouvé ? lui demandais-je prudemment. Était-il là ?

— Je ne sais pas encore. Quand je suis monté dans votre chambre, le détective y était encore et je n'ai pas osé m'approcher de la cheminée. Il paraissait du reste étonné que j'entre chez vous.

— Que dois-je faire maintenant ?

— Il vaudrait mieux que vous alliez voir vous-même dans un instant. Il ne s'étonnera pas de vous voir, tandis que cela lui paraîtrait suspect si j'y allais de nouveau.

Je me décidai d'agir suivant son conseil à la première occasion. Mais M. Gray ne descendit qu'après quatre heures et ce ne fut que vers cinq heures que ses agents quittèrent finalement la chambre du mort. À ce moment Gray avait une communication à nous faire et j'en oubliai la cheminée.

Je me trouvais précisément au salon quand Gray y revint et s'adressa au banquier.

— M. Copeland, nous avons fait une découverte, annonça-t-il.

En un instant nous étions tous réunis autour de lui.

— C'est au sujet de l'arme dont le meurtrier s'est servi, continua le détective.

— Vous l'avez trouvée ? demanda Henry Copeland.

— Non ! mais nous avons découvert d'où il provenait. Vos domestiques nous ont appris qu'il y a toujours eu deux longs couteaux de cuisine, d'environ 40 centimètres de longueur, dans l'office. L'on m'a dit que ce matin l'un des couteaux manquait. Cela démontre clairement que le coupable est allé chercher son arme à l'office hier soir.

— Cela paraît évident, acquiesça le banquier.

— L'unique question est celle-ci, poursuivit le détective. Est-il allé le chercher de bonne heure le soir, ou bien lorsque tout le monde était couché ?

— Considérez-vous que cela ait quelque importance ? demanda Norton Osgood.

— Pas spécialement, répondit Gray. Il n'y a aucun doute que ce crime ait été prémédité. Le caractère même du meurtre le démontre. La question est donc de savoir si le coupable a préparé son forfait tôt dans la soirée, ou bien s'il s'y est décidé lorsqu'il ou elle s'est retiré.

— Je ne vois pas quelle différence cela peut bien faire, remarqua Fred Aldridge.

— La chose se présente ainsi : Si le meurtre n'a pas été préparé plusieurs heures à l'avance, le coupable aura dû se lever et descendre à l'office pendant la nuit pour s'emparer du couteau. Il peut en conséquence avoir laissé des empreintes digitales dans l'escalier, la cuisine ou l'office et je vais faire procéder à un examen. Mais il est peu probable que nous trouvions quelque chose car les domestiques auront déjà procédé aux nettoyages usuels. Nous allons cependant tenter la chance.

Ayant promis de nous tenir au courant, le détective sortit. Je pensai que l'occasion d'examiner ma cheminée se présentait enfin.

Mais je n'avais pas le courage d'aller voir. J'étais terrifié en songeant à tout ce que la découverte que j'allais faire impliquait. Les choses se présentaient différemment du moment que l'arme provenait de l'office. Car, comment se faisait-il qu'elle fût venue en ma possession ? J'étais absolument certain de ne jamais m'être approché de l'office ni même de l'escalier qui y conduisait. Cela aurait dû me prouver que j'avais réellement rêvé toute l'affaire. Mais je n'osais pas encore m'en assurer en visitant la cheminée.

Pendant près d'une heure je luttais avec moi-même sans parvenir à surmonter mes craintes morbides. J'avais une trop grande horreur de ce que je pouvais trouver. J'avais peur de cette expérience qui me ferait ou coupable ou innocent.

Il était plus de six heures quand Bob Manning me trouva arpentant encore fiévreusement le salon. Mon expression dut lui faire voir que je n'avais pas encore été dans ma chambre.

— George ! dit-il, pourquoi n'allez-vous pas vous assurer de la chose et mettre fin à cette indécision qui vous tourmente.

— Je ne peux pas, Bob, j'ai peur d'y aller.

— Peur ?

— Oui, peur de ce que je puis découvrir.

— Absurde ! Vous ne trouverez rien dans cette cachette j'en suis sûr. Allons. Gray peut se mettre dans la tête de faire une perquisition en règle dans ces chambres. Mieux vaut le devancer.

— Oui, je le sais. Mais je... j'ai peur !

— Vous devez le faire, me dit fermement mon ami. Je vais vous accompagner si vous craignez tant d'y aller seul.

Il me précéda dans le hall et nous montâmes ensemble. Il n'y avait qu'une seule lampe allumée dans le hall supérieur et la place était déserte. La porte de la chambre du mort avait été solidement condamnée au moyen d'une chaîne et d'un cadenas. Je frissonnai. Manning me devança dans ma chambre. Il alluma la lampe et je m'aperçus qu'il y avait également une fermeture supplémentaire à la porte de communication entre les deux chambres.

— Bob, je ne peux pas voir ça ! criai-je en frissonnant.

— Voyons, voyons, George, dit Manning. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Il s'approcha de la cheminée et je le suivis à contre gré. Se penchant sur l'âtre il tâta les briques du côté gauche.

— C'est de l'autre côté, lui dis-je.

Il chercha à droite et au bout d'un instant il dit :

— Voilà l'endroit, tout en fourrant sa main dans la cavité.

— Non, non ! dis-je d'une voix angoissée.

Il eut un sursaut d'étonnement.

Ne cherchez pas ! Je ne pourrais supporter de vous voir là et de ne pas savoir si vous avez trouvé quelque chose jusqu'à ce que vous me le disiez ! Non, non !

J'étais comme un fou. Il se releva et me dit d'un ton de commandement :

— Alors cherchez vous-même !

Je lui obéis. Tout tremblant je m'agenouillai et fourrai ma main dans l'ouverture de la cachette. Un instant je tâtonnai en vain, mais comme je plongeais plus profondément, mes doigts rencontrèrent quelque chose de dur et de rond, comme un manche en bois.

— Grand Dieu ! Il y est ! dis-je en un souffle.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Manning d'une voix calme.

— Le couteau ! Je sens le manche !

— Alors sortez-le ! commanda-t-il.

Le visage de Manning reflétait une gravité inaccoutumée, mais ne témoignait d'aucune excitation. Je sentais

trembler les coins de ma bouche. Mais il n'y avait rien d'autre à faire que d'obéir.

Aussi saisissant le manche de bois je retirai l'objet et le plaçai à la lumière de la lampe. Et tous deux nous vîmes, en un silence horrifié, la lame tachée de sang d'un long couteau de cuisine.

VI

Durant un long moment nous fixâmes d'un air hébété le couteau que je tenais à la main. Il ne pouvait exister aucun doute que c'était bien là le couteau qui manquait à l'office. Sa lame avait environ 29 centimètres de long et le manche à peu près 12. Les taches qui corrodèrent le métal ne pouvaient être que du sang.

— Voilà qui décide tout ! dis-je en rompant le long silence. C'est bien moi qui l'ai tué !

— Vous ne pouvez pas l'avoir fait, George ! Non, ce n'est pas possible !

Le visage de Bob Manning reflétait le doute.

— Mais voilà qui le prouve de toute évidence ! persistai-je. Quelle autre explication pourriez-vous donner de la présence de ce couteau ?

Manning ne répliqua pas. Je sentais instinctivement qu'il avait perdu la foi en mon innocence. On aurait dit qu'il réalisait maintenant que mon cas était sans espoir.

— Bob ! m'écriai-je, Bob, au nom du ciel ne m'abandonnez pas maintenant ! Je sais que j'ai tué Kirke et je suis prêt à subir le châtement de ce crime. Mais je ne suis pas réellement un criminel et je ne pourrais pas supporter ce qui m'attend si vous ne voulez plus me reconforter de votre amitié.

— Mais George, répondit mon ami lentement, je ne vois pas ce qui vous a mis dans la tête que je veux vous abandonner à votre sort.

— C'est votre manière d'être en ce moment. Vous n'avez pas l'air de partager mon angoisse, je le sens. Je sais, oh, je sais ! que j'ai tué, mais je ne suis pas un criminel, et...

— Je vous assure que vous n'avez aucune raison de parler de cette façon, interrompit Manning. Bien sûr que je partage votre désespoir, et je sais parfaitement que vous n'êtes pas coupable. Mais je ne vois pas bien comment vous pourrez vous sortir de là.

Ses paroles témoignaient bien de la sympathie que j'attendais de lui, mais il y manquait le geste de protection qui lui était habituel, cette main ferme qui se posait sur mon épaule...

— Bob ! m'écriai-je, si vous croyez que je mens dites-le moi ! Vous pensez que j'ai délibérément tué Kirke pour des motifs personnels et que j'ai alors inventé cette histoire d'hypnotisme afin de m'assurer de votre aide. C'est cela, n'est-ce pas ? Avouez !

Bob Manning hésita avant de répondre.

— George, je... certainement je n'aimerais pas devoir croire cela de vous.

C'était la goutte qui fait déborder le vase ! Bob Manning avait perdu confiance en ma droiture. Il le témoignait manifestement par le changement subit de son attitude, son hésitation à me rassurer sur ses sentiments, et par son aversion trop marquée à tenter aucun nouvel effort pour me sauver.

Et je préférerais payer cent fois la pénalité île mon crime plutôt que d'avoir perdu la confiance de Bob Manning.

Je laissai tomber le couteau accusateur et le bruit de sa chute résonna sur les briques du foyer. Je me voilai le visage de mes mains et me mis à sangloter convulsivement.

Alors, je sentis un bras m'envelopper les épaules. Mon ami se penchait sur moi.

— George ! George ! Il paraissait suffoquer et son visage reflétait une agonie tout aussi profonde que la mienne. Je le regardai avec étonnement.

— George,... j'ai pleine confiance en votre parole ! Grand Dieu ! Qu'ai-je fait !

— Vous ! Vous n'avez rien fait, m'écriai-je.

— Si, si ! Tout ce que je n'aurais jamais dû faire et que je n'aurais jamais cru pouvoir faire ! J'ai refusé de venir en aide au meilleur ami que j'aie jamais eu. Je vous ai vu souffrir durant dix minutes comme un damné et je n'ai pas eu un mot pour vous reconforter. Je vous ai laissé penser que je vous croyais coupable. Et si je vous disais pourquoi... ! Oh, je suis le plus lâche des hommes !

— Non, vous n'êtes pas un lâche ! protestai-je.

— Oui, je suis un lâche, un lâche ! Je n'ai pas eu le courage de rester à vos côtés maintenant que les charges s'accumulent contre vous. Pardonnez-moi, George ! Pardonnez-moi, et je ferai tout au monde pour vous !

Il me prit la main en un geste de supplication, comme s'il m'avait fait un tort irréparable.

— Voulez-vous me pardonner ? demanda-t-il.

— Je n'ai rien à vous pardonner, répondis-je.

— Merci ! répondit-il simplement. Maintenant je suis prêt à tout faire pour vous tirer de là.

— Je ne vois pas ce que vous pourriez faire, dis-je d'un ton découragé.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce couteau montre clairement que c'est moi qui ai tué Kirke, répliquai-je. Il ne me reste plus qu'à me dénoncer et me constituer prisonnier.

— Ce couteau ne prouve absolument rien du tout, déclara Manning. Et vous n'avez pas à vous dénoncer à Gray parce que vous n'êtes pas coupable de ce crime !

— Il est vrai que je puis ne pas être moralement coupable, mais le fait demeure que j'ai tué Kirke. Et c'est mon devoir de l'avouer.

— Non ! vous n'avez pas tué Kirke !

— Et que faites-vous alors de ce couteau ?

— Un autre l'aura placé dans la cachette.

— Mais c'est impossible ! Personne d'autre que vous ne connaît la trame de mon cauchemar. Personne d'autre ne peut avoir eu connaissance de l'endroit où, dans mon rêve, je cachais le poignard. Alors, ce rêve devient une réalité et la présence du couteau dans la cheminée ne peut s'expliquer d'une autre façon.

— Je suis sûr qu'une autre personne aura dissimulé cette arme dans la cheminée depuis ce matin, répéta avec insistance mon ami. Et je suis certain que ce n'est pas une coïncidence mais que quelqu'un a eu connaissance de votre rêve et veut ainsi vous imposer la conviction que vous êtes coupable.

— Mais en dehors de vous, nul ne peut avoir eu connaissance de ce que j'ai rêvé !

— En êtes-vous bien sûr ? demanda Manning d'une voix lente. Et celui qui vous a suggéré ce rêve ?

Cette idée qui ne m'était pas venue jusqu'ici me fit entrevoir de suite une nouvelle source d'espoir.

— Quoiqu'il en soit, mon devoir est de mettre Gray au courant de tous ces faits.

— Non, non et non ! rétorqua mon ami. Savez-vous ce qu'il fera si vous lui dites ces choses ? Il vous répondra que cette histoire d'hypnotisme est une imposture et surtout une ingénieuse tentative de vous disculper en reportant la culpabilité sur un autre. Il dira que vous avez avoué parce que vous vous êtes rendu compte que le terrain devenait brûlant et que d'un moment à l'autre vous alliez être découvert. Vous serez alors jugé pour meurtre prémédité. Non, George, vous n'êtes pas coupable et je ne vous laisserai pas risquer votre vie de cette façon !

— Il vaudrait mieux, pourtant, remettre ce couteau à Gray et lui dire que je l'ai trouvé quelque part dans ma chambre.

— Oui ! et lui permettre ainsi de reconnaître vos empreintes digitales, et les miennes aussi, sur la poignée.

— Je ne vois pas ce que nous pouvons faire d'autre.

— Le jeter, le faire disparaître !

— Où ? comment ?

— Où vous voudrez. Où personne ne pourra le découvrir. Allez l'enterrer au jardin par exemple.

— Ce ne serait pas juste.

— Pourquoi ?

— Parce qu'en agissant ainsi j'entraverai le cours de la justice. Non, je ne ferai pas cela. Que je sois coupable ou non...

— C'est idiot ! Vous savez aussi bien que moi que vous n'avez pas tué Kirke. Et c'est criminel de risquer votre vie en refusant de vous débarrasser de cette pièce à conviction.

— Je ne peux pas le faire, répétais-je obstinément en secouant la tête.

— George ! s'écria Manning en me saisissant le bras. Vous devez le faire ! Vous savez à quoi vous vous exposez si jamais cette arme est découverte dans votre chambre. C'est de la pure folie. Au nom du ciel, débarrassez-vous en avant qu'il soit trop tard !

Mais je ne pus que répéter mes signes de dénégation. Et tous ses efforts de persuasion se heurtèrent à mon refus obstiné. Je sentais que je n'avais pas le droit de supprimer délibérément une pièce à conviction de pareille importance.

— Tout ce que je puis faire, dis-je finalement, est de remettre le couteau dans sa cachette et de me taire.

— Gray perquisitionnera de nouveau demain matin, j'en suis sûr.

— Tant pis ! répondis-je comme je laissais tomber le couteau dans la cavité du foyer. Il ne le trouvera pas. Arthur Copeland est le seul de la maison qui connaisse cette cachette.

Je me levai dans l'intention de sortir, mais Manning m'arrêta.

— George ! insista-t-il encore, faites ce que je vous dis. Enlevez ce couteau et allez l'enterrer quelque part.

— Non, Bob ! Je ne le ferai pas. Je n'en ai pas le droit. Je ne veux pas faciliter la tâche de Gray, mais je ne l'entraverai pas non plus.

Et Bob Manning dut se contenter de cette légère concession.

Gray n'attendit pas au matin suivant pour reprendre son activité. Vers huit heures du soir il nous convoqua tous au salon afin de prendre les empreintes digitales de chacun de nous. Il les ferait photographier le lendemain, nous dit-il, afin de pouvoir les comparer avec celles qu'il pourrait découvrir dans la chambre de Kirke.

Je ne crois pas qu'aucun de nous parvînt à dormir cette nuit-là. Pour ma part je ne le pus. Aussi fût-ce une réunion d'hôtes nerveux et fatigués qui s'assirent à la table du déjeuner le lendemain matin.

C'était le jour prévu pour le mariage, mais toute idée d'une telle cérémonie ne pouvait plus se concevoir jusqu'à ce que le mystère de la mort d'Harrison Kirke fût résolu. Henry Copeland avait dû bien à regret contremander les in-

vitations qu'il avait lancées, et les réjouissances nuptiales étaient renvoyées Dieu sait jusqu'à quand !

Le cadavre de Kirke était resté dans la maison au grand déplaisir de M. Copeland, mais le détective Gray voulait que rien ne soit dérangé jusqu'à ce qu'il ait eu le temps de procéder à la recherche minutieuse des empreintes digitales qui pouvaient se trouver dans la chambre du mort.

Gray apparut vers huit heures et fit part au banquier de ses plans pour la journée. Il désirait pousser ses investigations d'une façon plus minutieuse et complète dans les chambres du premier étage.

— Je croyais que vous l'aviez déjà fait hier, remarqua le banquier.

— J'en avais bien l'intention, en effet, mais je n'en ai pu trouver l'occasion hier après-midi, et je vais le faire aujourd'hui.

— J'étais pourtant bien sûr que vous l'aviez déjà fait, dit le banquier d'un air plutôt étonné. Je ne sais d'où j'ai cette impression. Mais il me semble me rappeler que quelqu'un m'a dit hier après-midi que vous étiez en train de perquisitionner dans les chambres de mes hôtes. N'avez-vous pas visité la chambre de mon fils, celle de M. Clayton et d'autres ?

Le détective fit un signe de dénégation.

— Je suis entré dans la chambre qu'occupe votre fils uniquement pour m'assurer que la fenêtre en était bien fermée, et je n'y ai rien touché. En ce qui concerne la chambre de M. Clayton, je suis bien certain de ne pas y être entré de tout l'après-midi.

— C'est vraiment curieux, dit le banquier d'un air pensif. Je ne sais d'où j'ai pu avoir cette impression. De toutes façons, nous attendons le résultat de vos recherches, M. Gray. Ne tardez pas trop à nous le faire connaître.

Le détective reparut à midi avec l'expression satisfaite de quelqu'un ayant fait des découvertes importantes.

— Le criminel portait sûrement des gants, annonça-t-il, tandis que nous l'écoutions anxieusement. Impossible de découvrir une seule empreinte digitale qui puisse nous être de quelque utilité. Toutes celles que nous avons relevées dans la chambre de M. Kirke sont les siennes propres, sauf deux ou trois sans importance et que le jeune Copeland a laissées.

— Bien sûr ! s'écria vivement le jeune homme. Je les aurai faites hier matin au moment où je découvrais le cadavre.

Je ne puis dire le soulagement que je ressentis en ce moment. Je craignais surtout d'avoir laissé des empreintes nombreuses dans la chambre de Kirke. Il était même extraordinaire que j'aie pu y pénétrer sans laisser aucune trace de ce genre.

— Les empreintes relevées dans les autres pièces sont invariablement celles de leurs occupants. En particulier, j'en ai trouvé dans la chambre de M. Clayton sur la poignée de la porte de communication s'ouvrant dans la chambre de M. Kirke, comme aussi sur d'autres parties du vantail, mais seulement du côté intérieur.

— Je puis facilement l'expliquer, annonçai-je. Le soir du meurtre, lorsque j'ai appris que M. Kirke devait dormir dans la chambre adjacente à la mienne, je me suis efforcé de fermer cette porte à clef.

— Vous dites que vous avez fermé la porte à ce moment-là ? demanda Gray.

Je réfléchis rapidement. La stricte vérité m'apparaissait préférable.

— Non, pas précisément, répondis-je. Je suppose que M. Kirke l'a fermée lui-même. Je suis allé pour le faire, mais il n'y avait pas de clef de mon côté.

— Dans ce cas, cela explique la présence des empreintes de Kirke sur l'autre côté de la porte, commenta le détective. Il est clair que personne d'autre n'a touché cette porte ni celle donnant directement sur le hall à moins qu'il ne portât des gants. Cela n'a du reste pas d'importance. Je vais encore voir une fois.

La plupart d'entre nous commençaient à trouver que Gray n'était décidément pas à la hauteur de sa tâche. Ainsi que l'avait prévu Henry Copeland, le cas présent était au-dessus de ses moyens. Il ne s'attachait qu'à la recherche minutieuse et machinale d'indices matériels qu'un criminel intelligent se serait bien gardé de laisser. Nous commençons à nous apercevoir que ses efforts ne conduisaient à rien. Norton Osgood et Bob Manning n'avaient pu jusqu'ici lui être d'aucune utilité. En ce qui concerne la police, elle n'avait rien fait qui vaille depuis la découverte du crime.

Gray s'occupait de l'affaire depuis un jour et demi sans s'être inquiété des antécédents de Kirke ni des motifs que le criminel pouvait avoir de le supprimer. Il n'avait pas témoigné de la moindre surprise qu'un individu tel que le maître-chanteur ait pu se trouver au nombre des invités d'Henry Copeland. Il ne s'était pas même informé des événements du soir précédant le meurtre. Et s'il avait appris que des expé-

riences d'hypnotisme avaient eu lieu, il ne paraissait y avoir attaché aucune importance. Autant que je pouvais m'en rendre compte, il n'avait pas le moindre soupçon qu'une relation entre le crime et ces expériences peut être établie. En conséquence il y avait peu d'espoir qu'il parvienne jamais à démêler l'écheveau du mystère entourant la tragédie qui s'était déroulée la nuit du crime.

Malgré son insuccès précédent, il continua ses recherches tout l'après-midi en suivant la même méthode sans paraître vouloir en changer.

Vers quatre heures de l'après-midi il annonça que l'on pouvait faire enlever le cadavre de Kirke. Mais le banquier nous surprit tous en s'y opposant.

— Je crois, M. Gray, annonça-t-il au détective, qu'il est préférable de laisser encore tout en état jusqu'à demain matin.

Le petit homme parut surpris et froissé.

— Je vais vous expliquer le motif de ma requête, M. Gray, continua le banquier. J'ai décidé qu'en vue des extraordinaires difficultés que présente cette affaire, l'aide que pourrait vous prêter une autre personne serait d'un grand secours. Certains aspects de ce cas me donnent l'impression qu'il ne peut être résolu par les méthodes ordinaires qu'utilise la police.

— Je comprends, dit le détective. Je suppose qu'un autre arrive demain matin et que vous aimeriez que chaque chose soit laissée telle qu'au moment du crime.

— Parfaitement, répondit Henry Copeland. J'ai eu la chance d'atteindre le gentleman en question par télégramme,

cet après-midi. Il est en ce moment à New-York et m'a promis d'être ici demain matin. M. Gray, vous avez sans aucun doute entendu parler de l'inspecteur Steele.

— Steele ! Vous dites qu'il arrive ! s'écria Fred Aldridge avec appréhension.

Le banquier le regarda d'un air surpris. Mais Bob Manning expliqua :

— Fred n'a malheureusement pas eu à se louer de l'activité déployée par ce policier, et nous pouvons bien l'excuser de se montrer affecté par son arrivée.

Je savais pourquoi Fred Aldridge redoutait la venue de cet inspecteur de la police secrète. C'est lui qui avait conduit le père du jeune homme sur la chaise électrique.

— Il arrive de New-York par le train de minuit, continue le banquier. J'ai eu bien de la chance de pouvoir l'atteindre.

— Vous êtes sûr qu'il viendra ? demanda Ellen Aldridge.

— Certainement ! répliqua M. Copeland. J'ai eu l'occasion de lui rendre service il y a quelques années. Peu de chose en vérité, mais M. Steele y attachait de l'importance. Quand je lui ai fait part de l'affaire, il m'a télégraphié qu'il était heureux de pouvoir nous aider et qu'il resterait ici une semaine si nécessaire.

Gray était évidemment impressionné à l'idée que le fameux inspecteur arrivait. Il s'empressa de retourner à ses investigations, apparemment dans l'espoir de résoudre le mystère avant l'arrivée de Steele et d'en obtenir les félicitations.

Tant de choses me tracassaient et m'obsédaient que je m'isolai le plus possible au cours de la soirée. Je n'arrivais

pas à comprendre pourquoi Bob Manning avait premièrement paru si peu disposé à me croire et à me venir en aide, pour ensuite se montrer pareillement affecté de son manque de confiance lorsqu'il avait vu à quel point j'en souffrais. Ce malentendu temporaire était doublement malheureux étant donné ce qui s'était passé au début de l'après-midi entre Ellen Aldridge et moi. J'en redoutais plus que jamais les conséquences si elle s'avisait malgré tout d'en parler à Bob. Je l'évitai à dessein toute la soirée, et je fus soulagé aussi de voir que son fiancé n'était que rarement près d'elle.

Plus que jamais je vivais dans une appréhension constante. Je considérais que la chance m'avait été jusqu'ici bien favorable en ce qui concerne les indices que le détective Gray aurait pu découvrir. Mais je sentais qu'il serait beaucoup plus difficile de dissimuler à l'inspecteur Malcome Steele tout ce que je savais de l'affaire et la part que j'y avais prise.

Bob Manning me rejoignit vers les neuf heures.

— George, me dit-il, après s'être assuré que nous étions bien seuls, vous allez retirer ce couteau de sa cachette !

— Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas le faire, répondis-je avec obstination.

— Vous le savez ! Vous avez entendu ce que M. Copeland nous a annoncé. L'inspecteur Steele arrive demain matin. Une fois qu'il sera là, ce sera trop tard pour le faire. C'est maintenant que vous devez faire disparaître le couteau.

— Non, Bob ! répétais-je, ce ne serait pas juste.

— Alors c'est moi qui le ferai.

— Non, non ! je ne veux pas vous laisser entraver la justice, fût-ce pour me sauver. Ce couteau restera où il est. C'est tout ce que je peux consentir de contraire à la loi !

Manning s'efforça vainement de me faire revenir sur ma décision. Voyant que rien ne pouvait me dissuader, il s'éloigna. Étant très fatigué je me retirai de bonne heure.

Mais tout épuisé que je fusse, je n'arrivais pas à m'endormir. Peut-être était-ce le sentiment de la présence du cadavre de Kirke reposant si près de moi, derrière la porte verrouillée. Cette pensée me remplissait d'une horreur que je ne pouvais chasser. Si je n'avais pas eu le sentiment d'avoir causé déjà suffisamment d'ennuis, j'aurais prié M. Copeland de me donner une autre chambre.

J'étais aussi hanté par la crainte de ce qui pouvait survenir le lendemain une fois que l'inspecteur Steele s'occuperait de cette tragédie si mystérieuse. Je me torturais aussi en essayant de décider si j'avais réellement tué Kirke ou de me persuader que j'étais absolument innocent de ce forfait. Les heures passaient ainsi, lentes et fiévreuses sans que je parvienne à fermer l'œil.

Minuit devait avoir sonné depuis longtemps quand j'eus soudain la sensation bizarre, inexplicable, que quelque chose d'anormal se passait dans la chambre. En un instant j'étais pleinement éveillé, toutes mes facultés en alerte.

L'obscurité de la chambre était profonde, le ciel nocturne étant couvert. Mais comme je scrutais anxieusement l'ambient, je remarquai qu'un espace rectangulaire sur la paroi était un peu moins sombre que le reste. Plus je le regardais plus j'en étais certain.

En y réfléchissant, cela ne pouvait provenir que d'une chose. La porte donnant sur le vestibule devait être partiellement ouverte. Et cependant je l'avais soigneusement fermée avant de me mettre au lit. Je pense que c'est le léger déplacement d'air provoqué par son ouverture qui m'avait fait éprouver un subit sentiment d'inquiétude.

Mais qui donc avait ouvert la porte ? Ce ne pouvait être un courant d'air, incapable du reste de tourner la poignée.

J'étais certain de ne pas m'être assoupi depuis que je m'étais glissé entre mes draps. J'étais sûr aussi de ne pas avoir entendu le plus léger bruit. L'inconnu qui avait ouvert ma porte devait posséder une habileté inconcevable. Je fixai résolument le faible rectangle de lumière dans l'attente de ce qui allait suivre.

Alors je me rendis compte avec un frisson de terreur que la personne qui avait ouvert si silencieusement ma porte se trouvait déjà à l'autre extrémité de la chambre.

La légère lueur provenant de la fenêtre était suffisante pour projeter un faible écran lumineux sur le plancher entre la cheminée et la table. Et là j'aperçus la forme accroupie d'un homme.

Je sentis mes cheveux se dresser sur la tête en constatant avec quelle adresse surnaturelle cet inconnu s'était introduit dans ma chambre. Il avait tourné la poignée de la porte, ouvert celle-ci, traversé la pièce et s'occupait à quelque besogne mystérieuse, sans que le plus léger frôlement eût décelé sa présence... Et tout cela à quelques pas de la place où je reposais !

Je me rendis soudain compte que la forme noire se mouvait. Je ne pouvais voir si c'était vers la porte ou dans la

direction de mon lit, tant ses mouvements étaient lents. Graduellement, silencieusement, elle venait. Un fantôme n'aurait pu le faire avec plus de lenteur, de silence et d'inéluctable approche.

Que pouvait bien signifier cette visite nocturne ?

Pourquoi cet intrus fantomatique s'approchait-il de mon lit ? Je me représentai soudain ce que Kirke aurait ressenti un instant avant sa mort s'il avait pu voir une ombre semblable venir à lui... le couteau meurtrier étincelant dans sa main levée... !

Frissonnant de terreur, suant d'angoisse, je m'assis brusquement sur mon lit, et fixai la chose obscure qui venait vers moi à travers la chambre. La faible lueur provenant de la fenêtre était juste suffisante pour silhouetter la forme mouvante sous l'image que je venais précisément d'évoquer. Je voyais vaguement la tête, les épaules et les bras de l'homme qui s'avavançait. Et je vis aussi sa main droite...

Durant une seconde, la lumière nocturne fit vaguement étinceler l'acier d'une lame... !

Affolé, je me reculai et voulus crier. Mais ma gorge refusa tout service.

Alors, rigide et paralysé d'horreur, je ne pus que fixer la forme silencieuse qui s'approchait toujours plus près, tenant en main mon destin...

VII

Les yeux dilatés d'épouvante, j'attendais. Mais quand l'ombre menaçante eut atteint le pied de mon lit elle s'arrêta, et d'elle il me sembla qu'il émanait comme un faible chuchotement.

Quel qu'il fût, l'énigmatique visiteur venait évidemment de s'apercevoir que je l'avais vu s'approcher. De nouveau je saisis un chuchotement et cette fois j'en compris distinctement le sens :

— George !

— Bob ! m'écriai-je, reconnaissant soudain la voix, et le cœur chaviré d'un inexprimable soulagement.

— J'espérais ne pas vous réveiller, dit-il.

— Mais que faisiez-vous donc, et comment diable avez-vous pu entrer ?

Il se rapprocha. Il était tout habillé mais avait enlevé ses chaussures. Dans sa main je reconnus le couteau.

— Je suis venu pour emporter cette arme, répondit-il.

— Non, vous ne devez pas le faire. Vous m'avez promis de le laisser.

— Je n'ai rien promis de semblable ! Et je vais la faire disparaître de façon que jamais elle ne puisse vous accuser d'un crime que vous n'avez pas commis.

Je tremblais encore de peur et il s'en aperçut.

— Que vous est-il arrivé ? demanda-t-il.

— Oh, je... répondis-je en frissonnant, de vous voir ainsi ramper dans l'ombre – comme un fantôme – m'a pétrifié d'effroi. Je pensais justement au sort de Kirke... et un instant j'ai cru que son meurtrier venait me le faire partager !

Je me mis à rire nerveusement. Par réaction après une pareille épouvante j'étais sur le point de pleurer.

Bob Manning, lui, ne riait pas. Il me saisit le bras et me fit taire.

— Restez tranquille ! ordonna-t-il. Si vous réveillez quelqu'un avant que j'aie pu faire disparaître ce maudit couteau nous le regretterons tous deux.

— Mais dites-moi au moins, comment avez-vous pu entrer ?

— Comment je suis entré ? répéta-t-il d'un air étonné ; je n'ai fait que me faufiler dans la chambre et ramper jusqu'à la cheminée.

— Mais j'étais tout éveillé. Je ne comprends pas comment vous avez pu ouvrir la porte et traverser la pièce sans faire le plus léger bruit. C'est inimaginable !

— Oh, ça ! dit Bob en riant. C'est un truc que j'ai appris en poursuivant le gibier dans les forêts. Vous me l'avez vu faire en Afrique. Mais je ne puis rester plus longtemps. Il faut que je me débarrasse nu plus vite de ce couteau.

— Je vous en prie, Bob ! ne faites pas cela !

— Il le faut ! Il est trop dangereux de laisser ce couteau dans votre chambre maintenant que Steele arrive.

— Mais il n’aura aucune raison de me soupçonner. Je le connaissais très bien il y a quelques années.

Manning ignorait cela.

— Le connaissez-vous, lui demandai-je.

— Non, je ne l’ai jamais rencontré. Ne vous tourmentez pas au sujet du couteau, George, et laissez venir demain.

Il s’en alla, se glissant dans l’ombre aussi silencieusement qu’il était venu. Sans le plus léger bruit, la porte du hall se referma.

Lorsque le lendemain matin nous descendîmes déjeuner, un regard rassurant de Bob m’apprit qu’il avait réussi à faire disparaître le couteau sans encombre.

Gray arriva juste comme nous terminions de déjeuner. Il n’y avait pas dix minutes qu’il était là quand la sonnette de la porte d’entrée tinta. J’eus le sentiment que c’était Steele, et lorsque j’allai voir, traversant le salon pour jeter un coup d’œil dans le hall, je vis que je ne m’étais pas trompé. L’inspecteur était là, en grande conversation avec Henry Copeland.

Tous ceux qui avaient vu une seule fois Steele l’auraient reconnu entre mille. Sa taille élevée, son aspect vigoureux, son visage énergique, sans paraître se fixer, vous transperce et voit en vous.

Je n’ai jamais pu deviner quel âge il pouvait bien avoir. D’habitude il parlait d’une manière lente et pondérée et paraissait alors un homme dans la quarantaine. Mais lorsqu’on le surprenait dans le feu de son activité d’agent secret il vous donnait l’impression d’avoir moins de trente ans par sa voix dure et précise et la vivacité de ses gestes.

Steele m'aperçut aussitôt que j'arrivai sur le seuil de la porte. À ma grande surprise, il me reconnut tout de suite.

— Clayton, je suis heureux de vous voir ! me dit-il en me serrant les mains. Son regard franc, comme autrefois, rencontrant le mien, j'eus quelque peine à le soutenir sans broncher.

— Je suis heureux de vous rencontrer ici, continua Steele. M. Copeland vient de me mettre rapidement au courant de ce qui s'est passé, et je suis sûr que vous pourrez aussi me prêter votre concours.

Je promis de faire de mon mieux, mais sans y mettre beaucoup de sincérité.

— Je suppose, M. Steele, dit Henry Copeland, qu'avant tout vous désirez un récit aussi détaillé que possible des événements qui se sont déroulés avant-hier.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, M. Copeland, répondit l'inspecteur, je voudrais en tout premier lieu faire connaissance de tous les hôtes de la maison.

Le banquier se montra surpris.

— Avant même que vous soyez mis au courant des circonstances du crime ? demanda-t-il.

— Oui, si vous le voulez bien.

— Naturellement, il en sera comme vous le désirez. Mes invités se trouvaient réunis pour le mariage de ma fille Grâce. La cérémonie devait être célébrée hier. Je vais appeler mes hôtes.

— Je vous serais obligé de ne pas le faire, demanda vivement Steele. Je voudrais, si possible voir chacun avant qu'on les ait avertis de ma présence.

— Ah, bien ! Henry Copeland voyait enfin où en voulait venir l'inspecteur. Je crois, dit-il, que nous les trouverons réunis dans la salle à manger, M. Steele.

Il précéda l'inspecteur jusqu'à celle-ci. La société était réunie autour de la table et c'est avec étonnement qu'ils nous virent entrer.

C'est cette seconde de surprise qu'attendait Steele pour observer rapidement l'impression produite sur chacun des assistants. Il ne paraissait regarder personne en particulier, mais je le vis balayer d'un coup d'œil rapide la rangée des hôtes assis à la table, son regard s'arrêtant une fraction de seconde sur le visage de Norton Osgood, et plus longtemps sur celui d'Ellen Aldridge qui ne s'était pas encore aperçue de notre entrée. M. Copeland commença les présentations. La plupart des invités paraissaient étonnés de la soudaine arrivée de l'inspecteur. Osgood ne le reconnut pas de suite.

Je me souvins que Bob Manning avait exprimé le désir de connaître Steele, aussi m'occupai-je de la présentation. Nous eûmes un instant d'agréable conversation avec l'inspecteur. Comme Bob nous quittait, Steele le regardant s'éloigner me demanda :

— Manning ? m'avez-vous dit.

— Oui, D^r Robert Manning, de New-York.

— Il me plaît, commenta l'inspecteur comme il entrait au salon.

Je pensais qu'il devait être impatient d'examiner les lieux où s'était produite la tragédie, aussi m'étonnai-je qu'il tardât encore à monter. Je le suivis et le trouvai en conversation avec Norton Osgood.

— Je me demande, M. Osgood, disait l'inspecteur, si vous consentiriez à ce que je vous pose une question, plutôt indiscreète. Certaines personnes me font parfois une impression particulière et c'en est une que j'éprouve depuis que je vous ai vu à la salle à manger.

— J'en suis surpris, répondit Osgood. Je ne savais pas qu'il y eût quelque chose de spécial dans mon aspect. Que désirez-vous me demander ?

— J'ai la manie de classer les gens d'après leurs yeux, dit Steele en riant. Et j'arrive à me former d'eux une opinion très précise. Dites-moi, M. Osgood, êtes-vous magicien ?

— Magicien ! s'exclama le jeune homme stupéfait.

— Je veux dire un prestidigitateur, un illusionniste, expliqua Steele. Avez-vous jamais pratiqué cet art en amateur ?

— Oh, non !

— Alors je me suis trompé. Mais cependant je crois encore... N'êtes-vous pas un acteur ?

Norton Osgood se mit à rire.

— Pas du tout. Mais je vois très bien à quoi tendent vos questions. Et permettez-moi de vous féliciter, M. Steele, de la façon remarquable dont vous lisez les caractères.

— Vous vous êtes donc bien occupé de quelque chose de semblable, remarqua l'inspecteur en souriant.

— Il ne s'agit pas de prestidigitation ni de jeu théâtral, mais bien d'hypnotisme.

Ce fut au tour de Steele d'être surpris.

— Vous l'avez pratiqué en amateur, je suppose.

— Oui, quoique aussi plus sérieusement.

J'avais une si haute idée de la subtilité de l'inspecteur que j'attendais qu'il découvre immédiatement une relation entre le crime et les facultés hypnotiques de Norton Osgood. Mais il ne parut pas prêter une attention particulière à ce sujet. Bientôt il se rendit sur la scène de la tragédie, et m'invita à l'accompagner. Je n'avais aucune envie d'entrer dans la chambre de Kirke, mais il aurait paru singulier que je refuse.

Steele ne perdit pas de temps à examiner la dépouille mortelle. Il serra les mains de Gray et parcourut la chambre du regard. Comme il remarquait la porte de communication, il fut sur le point de poser une question que je prévins en lui expliquant qu'elle conduisait à ma chambre.

Son examen fut très bref car il se rendait compte que Gray avait déjà découvert tout ce que l'on pouvait apprendre de cette façon.

— Vous dites que son nom était Harrison Kirke ? s'informa-t-il auprès du banquier.

— Oui, il habitait New-York.

— Je n'ai rien d'autre à faire ici, dit Steele.

J'aurai encore quelques questions à vous poser au sujet de Kirke, M. Copeland, mais je le ferai plus tard.

Il examina un instant la blessure produite par le couteau meurtrier.

— Quel qu'il fût, l'assassin connaissait son affaire. Le couteau a traversé le cœur avec une force peu commune. La mort a dû être instantanée.

— Vous supposez donc que le meurtrier est un homme ? demanda Gray.

— Avez-vous quelque raison de penser que c'est une femme ?

— Aucune ! Je ne faisais que souligner votre évidente conclusion.

Steele ordonna qu'on enlevât le cadavre, et se rendit au rez-de-chaussée pour parler à Henry Copeland. Comme auparavant il me pria de rester ainsi que Bob Manning. Nous nous réunîmes donc tous les quatre dans le salon où nous avions discuté d'hypnotisme l'avant-veille.

Steele n'avait pas manqué de remarquer qu'Harrison Kirke n'appartenait pas à notre monde. Aussi ses questions tendirent-elles tout d'abord à l'explication de la présence de cet individu parmi les invités. Lorsqu'à regret Henry Copeland nous en donna la raison, ce fut une surprise aussi bien pour moi que pour l'inspecteur.

Harrison Kirke ne vivait que de chantage. Ce n'était pas un maître-chanteur occasionnel car il extorquait ses victimes avec une rare méthode et s'était fait une existence confortable depuis nombre d'années par l'usage judicieux des informations qu'il savait se procurer avec une habileté si diabolique qu'aucun homme de loi, pas même David Endicott, n'aurait pu l'attaquer en justice.

C'était ce genre d'affaires qui avait amené Kirke chez le banquier. Celui-ci témoignait clairement de son aversion à nous mettre au courant, mais il fit appel à notre discrétion. Parmi ceux que faisait chanter Kirke, se trouvait un certain Wolcott qui, autrefois associé avec Henry Copeland, était resté son meilleur ami lorsqu'ils s'étaient séparés. Wolcott avait été imprudent et s'était trouvé compromis dans une affaire peu reluisante. Malheureusement pour lui, Kirke en avait eu vent et dès lors, pendant des années n'avait cessé d'extorquer des sommes de plus en plus considérables à l'infortuné Wolcott. Lorsque ce dernier n'eut plus de quoi satisfaire sa rapacité, Kirke s'était alors adressé à Henry Copeland certain qu'il consentirait à payer pour sauvegarder la mémoire de son ami. Dans trois précédentes visites le banquier avait accepté les exigences de l'exacteur, mais cette fois ses demandes avaient été si exagérées qu'il avait refusé tout net d'y souscrire. Kirke avait alors insisté avec une attitude menaçante et M. Copeland ayant appelé son ami l'avocat Endicott, avait demandé un ou deux jours de répit.

L'inspecteur Steele écouta avec la plus grande attention le récit du banquier, et parut se désintéresser du sujet pour le moment. Puis il pria qu'on lui permît de poser quelques questions à Miss Ellen Aldridge.

Tout surpris d'une pareille requête, M. Copeland s'informa si Fred Aldridge ne serait pas mieux qualifié, mais l'inspecteur insista.

Discrètement je m'informai s'il désirait que je me retire, mais il me dit préférer que nous restions tous trois.

Ellen Aldridge ne tarda pas à paraître, toute troublée d'avoir à répondre à pareil interrogatoire.

Steele ne perdit pas de temps en préliminaires. Je me rendis compte qu'il avait déjà rencontré Miss Aldridge lorsqu'il avait arrêté son père, mais il n'y fit aucune allusion.

— Connaissez-vous M. Harrison Kirke, Miss Aldridge ? demanda-t-il.

— Ce n'était certainement pas un de mes amis, répondit-elle.

— Je ne vous ai pas demandé cela, dit impatiemment l'inspecteur, je désirais savoir si vous le connaissiez.

— Je... oui... je savais ce qu'il était.

— Votre frère a-t-il eu quelque affaire avec lui ?

— Fred ? Je ne crois pas. Pourquoi ?

— Je ne sais. Et vous-même ?

— Oh, non ! répondit-elle indignée.

— Êtes-vous bien sûre de cela ?

— Certainement. Tout à fait certaine.

Steele ne paraissait pas l'observer. Elle me lança un coup d'œil rapide, comme un muet appel.

— Pourquoi avez-vous quitté New-York pour Détroit il y a quelques années ? reprit l'inspecteur.

Toute interdite, elle retint son haleine.

— Je désire ne pas répondre à toutes ces questions, M. Steele, répondit-elle.

— Oh ! Et si je vous disais que vous êtes obligée de le faire ?

— Vous ne me le direz pas, répliqua-t-elle d'un Ion décidé, car vous n'en avez pas le droit. Nous ne sommes pas ici au tribunal, M. Steele, et je n'ai aucune obligation de vous répondre.

— C'est exact, admit l'inspecteur. Mais puisque vous refusez, il ne nous reste qu'à conclure...

— Il n'y a aucune matière à suppositions malveillantes, déclara la jeune fille avec vivacité. Nous avons une raison tout à fait personnelle de nous rendre à Détroit, et je ne considère pas que vous ayez aucun droit de la connaître.

— Il me semble que Miss Aldridge est parfaitement dans son droit, dit Bob Manning.

— C'est vrai ! répondit Steele. Je vais porter mes questions sous une autre forme. Je vous prie de me dire, Miss Aldridge, qui est M. Norton Osgood.

— C'est un hypnotiseur professionnel qui habite aussi Détroit. Mais en dehors de cela...

— N'est-il pas arrivé de Détroit avec votre frère ?

— Oui. Mais je vous prie de vous adresser directement à mon frère pour ces informations, répondit-elle impatiemment.

— Je n'y tiens pas. Il ne voudra probablement pas me fournir le renseignement que vous êtes à même de me donner. Je voudrais savoir pourquoi M. Osgood a accompagné votre frère. M. Copeland me dit que c'est la première fois qu'il le rencontre, et M. Aldridge doit avoir une raison bien particulière pour amener cette personne avec lui.

— En effet, admit Miss Aldridge à contre-cœur. Mais je... je ne tiens pas à la faire connaître maintenant.

— Ah, c'est donc cela ! vous voulez dire que vous préféreriez que nous soyons seuls ?

L'inspecteur laissa glisser lentement son regard sur notre groupe.

— Je ne pense pas que M. Copeland soit de trop, dit-il.

— Certainement pas, déclara-t-elle.

— En vérité ! Alors il s'agit sans doute de M. Clayton. Je...

— Non, non ! Pas du tout ! s'écria-t-elle.

Steele lui lança un coup d'œil où il me sembla voir une expression satisfaite.

— Je crois qu'il ne peut-être non plus question du D^r Manning, dit-il. J'en conclus donc que c'est par suite de ma présence que vous préférez ne pas nous faire connaître cette raison.

— Vous l'avez dit.

— Alors, cela vous intéressera peut-être de savoir que j'ai déjà conjecturé ce que vous refusez de dire.

— Ce ne serait pas très difficile à deviner si vous avez beaucoup connu Fred.

— Je comprends, répondit lentement l'inspecteur. Et je conçois combien il doit vous être pénible de penser à ces choses. Si vous préférez ne pas m'en parler maintenant, j'attendrai que vous y soyez disposée.

Elle le regarda, surprise de son changement de ton.

— Je vous dirai bien volontiers tout ce que je sais, fille. Mais cela remonte au temps où... quand vous nous avez connus à New-York, peut-être avez-vous pu vous rendre compte à quel point Fred a été affecté par les révélations que vous avez faites à cette époque. Il en a souffert plus que nous tous.

— Du moins l'a-t-il témoigné davantage, remarqua l'inspecteur.

— Nous avons craint longtemps pour son état mental, et les médecins redoutaient qu'il tombe dans la démence. Nous avons tout tenté, mais rien ne paraissait pouvoir le tirer de cet état morbide.

— Et c'est alors que vous avez essayé l'hypnotisme, fit Steele.

— Oui. Fred en ressentit un bien immédiat. Au commencement il eut des rechutes, mais elles devinrent de plus en plus rares. Nous pensons qu'il est complètement guéri maintenant, mais le docteur dit que pour un an encore il est préférable qu'il soit sous la surveillance de M. Osgood. C'est pourquoi nous avons prié celui-ci de nous accompagner.

Ce renseignement était évidemment celui que désirait Steele car il cessa de questionner Ellen Aldridge, et se rendit à l'étage pour conférer avec Gray au sujet des empreintes digitales relevées. Quand il revint au bout de deux heures, il ne semblait pas qu'il eut fait des constatations nouvelles.

Je fus plutôt surpris lorsque Steele me fit demander un entretien. Le salon était désert à ce moment-là, aussi nous nous y rendîmes.

— Je crains bien que mes questions vous paraissent importunes, me dit l'inspecteur.

— Je répondrai avec plaisir à tout ce qu'il vous plaira de me demander, répondis-je. Je redoutais qu'il eût appris quelque chose concernant le rôle que j'avais joué dans la tragédie.

— Je vous dirai, commença Steele, que j'ai pris l'habitude d'observer les visages et de me former une opinion basée sur ce que j'y lis.

— Et vous avez découvert quelque chose de particulier dans mon expression ?

J'essayai de prendre un air détaché mais je crains de n'y avoir guère réussi. J'étais sûr maintenant que Steele avait trouvé quelque indice me concernant.

— Voici ce que je voudrais savoir, continua l'inspecteur, et j'espère que vous ne vous en offenserez pas et me répondrez en toute vérité. Est-ce... enfin... Quel est donc le secret que vous partagez avec Miss Aldridge ?

Je sursautai. Il me semblait que Steele lisait dans ma pensée.

— Je vois d'après votre expression que je ne me suis guère trompé, dit-il.

— Mais... je ne comprends pas d'où vous avez cette idée, balbutiai-je.

— Je vais vous le dire. Miss Aldridge s'est trahie deux fois ce matin. Je ne suis pas certain que vous avez un secret en commun, mais cela me paraît des plus probable. Peut-être deux même.

— Le ton avec lequel il prononça ces derniers mots avait quelque chose de particulier, de menaçant même.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, répondis-je vivement.

— Êtes-vous au courant de l'histoire de la famille Aldridge ? demanda Steele. Je veux dire concernant les événements qui se sont déroulés à New-York il y a trois ans.

— Oui, si je vous comprends bien, on m'en a parlé.

— Connaissez-vous Miss Aldridge auparavant ?

— Non. Je ne l'avais jamais rencontrée jusqu'à ces jours derniers.

— En vérité ! s'écria l'inspecteur. C'est vraiment surprenant, Clayton !

— Qu'est-ce qui est surprenant ?

— Le fait que vous partagez un secret alors que vous ne vous connaissez que depuis quelques jours.

— Vous vous trompez ! cherchai-je à dire. Je... nous n'avons aucun secret !

— Alors je n'y comprends rien ! Vous dites que vous connaissez l'affaire du D^r Willard Aldridge, persista tranquillement Steele, et ne la connaissant que depuis quelques jours vous n'avez pas de secret commun. Est-ce le D^r Manning qui vous a mis au courant ?

J'hésitai, mais seulement un instant. Il me paraissait imprudent de mentir à un homme tel que l'inspecteur Steele.

— Non, ce n'est pas Manning qui m'en a parlé, répondis-je. Tout ce que je sais des affaires de Miss Aldridge, je l'ai appris... accidentellement.

— Ah, ah ! Nous y voilà ! C'est pour cette raison qu'elle vous a fait signe ce matin de ne pas la trahir. Il n'est pas nécessaire que vous m'appreniez le reste, il saute aux yeux. Elle vous a lancé cet appel muet quand j'ai commencé à la questionner sur Kirke. J'en conclus que probablement le jour avant le meurtre vous aurez surpris une discussion entre Miss Aldridge et Kirke. N'est-ce pas cela ?

— Je... je ne puis le nier, répondis-je, la tête basse.

— Et pourquoi préféreriez-vous ne pas avoir à l'avouer ?

— Je n'ai jamais dit cela ! déclarai-je.

— Oh, vous le faites entendre de façon suffisamment claire ! Vous feriez mieux de tout me raconter, Clayton.

— Je n'ai rien à dire.

— Si, si, je le sais, objecta Steele. Vous avez appris quelque chose que vous préférez me dissimuler. Cela peut concerner Miss Aldridge comme aussi se rapporter au meurtre de Kirke. Mais je suis certain que vous me cachez quelque chose.

Je ne répondis pas.

— Dans ce cas... Je vais essayer de vous poser des questions moins personnelles, fit Steele. Je suppose que vous m'apprendrez plus volontiers quelque chose concernant votre ami le D^r Manning.

— Sans doute. Mais que puis-je vous dire à son sujet ?

— Je serais désireux de savoir depuis combien de temps il est fiancé à Miss Aldridge.

Je vis de suite qu'il n'avait pas changé de sujet, mais l'attaquait sous un autre angle.

— Je crois, répondis-je, qu'il y a près d'une année.

— Hum !

Steele me regardait attentivement.

— Après tout, reprit-il, ce n'est pas si surprenant, considérant...

— Où voulez-vous en venir ? demandai-je d'un ton vexé.

— À rien de particulier.

— Mais enfin... À quoi riment toutes ces questions ?

— À rien, je vous assure. Seulement... je pensais...

— À quoi ? persistai-je.

Il se mit à rire doucement et se dirigea vers la porte en répondant :

— Qu'une année c'est bien long...

Je le saisis par le bras.

— M. Steele, dis-je calmement, il est clair que vous avez d'une façon ou d'une autre appris quelque chose à mon sujet. Ne voulez-vous pas me dire ce que c'est ?

— Ne vous en préoccupez pas, Clayton, répondit-il en souriant. Pour dire que je sais quelque chose, autant dire que je ne sais rien.

— Ne voulez-vous pas me le confier, tout de même ?
Qu'avez-vous appris ?

— À connaître Miss Aldridge, répondit laconiquement l'inspecteur.

Je n'en pus tirer autre chose.

Si quelqu'un de nous s'était figuré que Steele allait résoudre le mystère en un tournemain, il dut être bien déçu. Il resta apparemment inactif durant le reste de l'après-midi et dans la soirée il se borna à conférer avec Gray. Le matin suivant, accompagné de ce dernier, il visita toutes les chambres de l'étage et examina la collection d'empreintes digitales qui avaient été relevées. Peu après, je vis Steele en conversation dans le salon avec Fred Aldridge et Norton Osgood.

J'eus un vague sentiment d'appréhension durant cette après-midi-là. Jusqu'alors j'avais réussi à ce qu'aucun soupçon ne s'attachât à moi. Mais le pressentiment m'obsédait que Steele ne tarderait pas à me traquer, et que d'importants développements se préparaient. Effectivement, le second soir depuis l'arrivée de Steele, l'affaire prit une tournure nouvelle, mais non pas comme je l'avais prévu.

Juste avant huit heures, l'inspecteur pria M. Copeland de réunir ses hôtes au salon. Au bout de quelques minutes nous étions tous autour de lui.

— Je vous ai fait venir, commença Steele, afin de vous dire bien clairement ce que je suis venu faire ici. Un meurtre a été commis par un des hôtes de cette maison. La chose est absolument certaine. Il est tout aussi certain que le meurtrier est une des personnes en ce moment présentes. Je désire vous faire comprendre que mon devoir est de démasquer

cette personne et que je n'y faillirai pas. M. Copeland m'a fait venir dans ce but et je ne partirai pas avant de l'avoir accompli.

— Rien ne me distraira de cette tâche, continua-t-il, et je désire aussi que vous reconnaissiez que quel que soit le résultat de mes recherches, quoi que ce soit que je doive faire pour éclaircir cette affaire, quelle que soit la personne que j'exposerai finalement, je ne fais que réaliser ce que vous tous avez été d'accord de tenter lorsque vous avez accepté que M. Copeland me confie ce cas.

Steele s'arrêta un instant comme pour donner à chacun le temps de réaliser la pleine signification de ce qu'il venait de dire. Personne ne disait mot. Il reprit :

— Mais arrivons aux faits qui peuvent avoir fourni les motifs de ce crime.

Je jetai un coup d'œil à Norton Osgood dont le visage était plus pâle que de coutume. Le mien ne l'était pas moins, j'en ai peur.

— Harrison Kirke, poursuivit Steele, se trouvait ici dans le but d'extorquer des fonds à M. Copeland. Il n'est pas nécessaire de nous étendre pour le présent sur ce qui lui en donnait le droit. Il est suffisant de constater qu'il était un hôte particulièrement indésirable au moment où il a été assassiné. Qui donc avait le plus d'intérêt à supprimer Kirke ?

Chacun de nous restait silencieux.

— De toute évidence, dit Steele comme répondant à sa propre question, quelqu'un qui aurait à souffrir si Kirke démasquait ses batteries. Le secret qu'il possédait n'avait aucun rapport avec M. Copeland lui-même ou aucun membre

de sa famille, mais concernait un ancien associé et ami de celui-ci. Il est à peine concevable que l'un d'entre vous aurait eu recours au meurtre dans l'unique but de sauvegarder l'honneur de cette personne à moins qu'il ne soit son proche parent, ce que je n'ai pu découvrir.

Personne ne paraissait voir où tendait le raisonnement de l'inspecteur.

— Non ! continua-t-il avec force. Je suis maintenant convaincu que le crime n'a pas été commis pour le motif qui vient d'être invoqué et il faudrait des arguments bien péremptoires pour me faire changer d'opinion. J'ai la conviction profonde que Kirke a été tué parce qu'il possédait des informations concernant une toute autre personne que l'ancien associé de M. Copeland !

Cette déclaration nous fit tous sursauter d'étonnement. Norton Osgood devint plus pâle encore, et le visage d'Ellen Aldridge témoigna d'une agitation peu commune.

— Quelqu'un, continua l'inspecteur, a eu une discussion mouvementée avec Kirke le soir précédant sa mort. Quelqu'un dont Kirke menaçait de dévoiler le secret si une somme déterminée n'était pas payée avant le lendemain. Qui donc d'entre vous possède un secret dont Kirke pouvait tirer monnaie ? Qui donc en dehors de M. Copeland et de M. Endicott avait été en relations avec Kirke ? Qui donc se trouvait en discussion avec ce dernier lorsque leur conversation fut surprise par M. Clayton ?

Comme l'inspecteur lançait sa dernière question, Ellen Aldridge sursauta visiblement, ce que tous observèrent.

— Miss Aldridge, de quoi donc vous menaçait Harrison Kirke jeudi soir dernier ? lui demanda Steele à brûle-

pourpoint avant qu'elle ait eu le temps de se remettre. Quelle somme exigeait-il, et que menaçait-il de faire connaître si vous refusiez de payer ? Chacun de nous, à l'exception peut-être de M. Endicott, sait de quel secret il s'agit. Nous comprenons tous le tort immense qu'aurait causé Kirke en dévoilant ce secret aux autres invités qui devaient venir le lendemain pour le mariage projeté. Que lui avez-vous répondu ?

Ellen Aldridge se trouvait tellement épouvantée par cette rapide succession de questions qu'elle ne pût y répondre.

— M. Steele ! s'écria Bob Manning avec colère, il me semble que la façon dont vous vous permettez de questionner Miss Aldridge...

— Je le regrette, D^r Manning, interrompit l'inspecteur, mais je suis ici dans le but d'apprendre la vérité sur ce crime, à quel prix que ce soit. Miss Aldridge, nous comprenons tous la terrible position dans laquelle vous plaçaient les exigences de Kirke. Non seulement votre avenir était en jeu, mais aussi le bonheur de votre frère. Aussi Kirke avait-il bien choisi en vous menaçant, vous, plutôt que de s'adresser à M. Fred Aldridge, parce qu'il se rendait compte que vous céderiez plus facilement. Mais, malheureusement pour lui, il s'est trompé grossièrement en conjecturant la ligne de conduite que vous adopteriez !

Je vis Henry Copeland sursauter d'horreur en réalisant tout ce qu'impliquait l'accusation de Steele. J'étais tellement pétrifié que pour un moment j'oubliai la part que j'avais prise dans la tragédie.

— Que pouviez-vous faire, reprit impitoyablement l'inspecteur, lorsque Kirke vous a déclaré qu'il dévoilerait

vosre secret avant le mariage de votre frère ? Quelle autre ressource vous restait-il sinon d'accepter ses exigences ? Qu'avez-vous fait ?

Steele s'arrêta un instant. Je n'avais pas songé tout d'abord, dans mon excitation, qu'il lançait ses accusations de cette façon théâtrale dans l'espoir que le vrai coupable se démasquerait. Mais si tel était son but, les résultats ne répondaient pas à son attente.

— Je vous dirai ce que vous avez fait, Miss Aldridge ! dit encore l'inspecteur. Vous êtes allé chercher un couteau à l'office, et...

— Vous n'avez pas le droit de dire cela !

C'était Fred Aldridge qui avait parlé. Le visage rouge de colère et d'indignation il dévisagea l'inspecteur avec un regard de véritable haine. Il se leva impétueusement et s'avança vers Steele.

— Vous n'avez aucun droit d'accuser ma sœur, cria-t-il, et vous allez lui faire des excuses pour chaque mot que vous avez dit, sinon...

— Fred ! s'écria Ellen, s'élançant vers lui et le retenant par le bras.

— Nous en avons assez de vos méthodes, M. Steele, reprit le jeune homme, affrontant encore l'inspecteur. Si vous dites un mot de plus contre ma sœur, je vous...

— Silence, M. Aldridge ! tonna le policier le bras étendu vers la chaise que venait de quitter Fred. Vous allez vous asseoir et vous écouterez la suite de cet interrogatoire sans vous permettre de l'interrompre, sinon vous serez arrêté pour avoir voulu contrecarrer l'exercice de la justice !

Un long moment encore Fred Aldridge soutint le regard de l'inspecteur. Je craignais qu'il ne se livrât à quelque violence. Bob Manning se leva et s'approcha du groupe. Alors je m'éveillai soudainement à la conscience de mon devoir et j'étais aux côtés de Steele avant mon ami.

— C'en est assez, M. Steele ! déclarai-je calmement. Je ne puis voir Miss Aldridge souffrir plus longtemps ce brutal interrogatoire. Vous voulez le meurtrier. C'est moi. Je ne suis pas un criminel ! Mais c'est moi qui ai tué Harrison Kirke !

VIII

Dire que ma soudaine confession fit sensation serait rendre bien faiblement la stupeur qu'elle créa dans notre réunion. Tous se groupèrent autour de nous. M. Copeland parut en perdre la respiration. Fred Aldridge semblait hébété. Quant à l'inspecteur, il me fixait d'un air d'étonnement incrédule.

— Clayton, s'écria-t-il à la fin. Vous... c'est vous qui avez tué Kirke ?

Ces mots parurent réveiller Ellen Aldridge de la torpeur dont elle était frappée. Avec une exclamation étouffée elle saisit mes deux mains.

— Non, vous n'avez pas fait cela ! s'écria-t-elle. Ce n'est pas vrai !

Inutile de dire que M. Copeland et les autres furent stupéfaits. Fred sursauta.

— Ellen ! put-il crier.

S'il m'était resté quelque doute sur le motif qui avait poussé Ellen Aldridge à me parler comme elle l'avait fait dans l'après-midi du vendredi, son impulsion généreuse et l'oubli des conventions dont elle faisait preuve m'apprirent alors à quel point elle avait été sincère.

Je me rendais compte que l'inspecteur nous regardait, mais je n'osais lever les yeux de peur de rencontrer ceux de Bob Manning. Je sentais qu'il était près de nous et connais-

sais que notre secret ne pouvait lui être plus longtemps caché. Et dans le fond de mon cœur je craignais ce qui allait suivre.

Mais quand je m'enhardis à lever les yeux, je vis que Manning, quoiqu'un peu plus pâle qu'à l'ordinaire, semblait tout à fait calme. Il n'y avait pas de ressentiment dans son regard mais cette indéfinissable expression que j'y avais lue déjà précédemment en Afrique, lorsqu'il tenait en respect une horde de sauvages avec son couteau de chasse.

Ce fut Steele qui mit fin à cette confusion.

— Expliquez-nous, Clayton, ce que vous voulez dire. Devons-nous comprendre que c'est bien vous qui avez tué Harrison Kirke ?

— Je... je le crois !

— Vous le croyez ! répéta l'inspecteur. Mais c'est absurde, Clayton. Si vous avez tué Kirke vous devez le savoir. Alors je veux...

— Mais je n'en suis pas certain ! interrompis-je. Je... il me semble que je l'ai fait. Et si je l'ai fait, ce n'est pas moi qui en suis responsable !

J'eus la satisfaction de voir Norton Osgood devenir plus blanc qu'un linge. Mes paroles restaient lettre morte pour l'inspecteur.

— Je ne comprends pas du tout ce que vous voulez dire, Clayton, déclara-t-il. Puis, se tournant vers les autres il leur dit : Ainsi que vous le constatez, l'affaire prend une tournure tout à fait imprévue. Si ce que M. Clayton prétend est exact, inutile de procéder plus loin. Nous en reparlerons lorsque j'aurai questionné M. Clayton plus en détail.

Tous comprirent que leur présence n'était plus désirable, aussi se retirèrent-ils à l'autre extrémité du salon formant de petits groupes qui discutaient avec animation. Je pouvais maintenant lire l'horreur et la défiance dans les regards qu'ils me lançaient de temps en temps.

— Maintenant, Clayton, nous allons élucider cette histoire. Où pourrions-nous être tranquilles ? Dans votre chambre ?

J'acquiesçai et nous montâmes. Une fois entrés, Steele ferma soigneusement la porte et s'assit à côté de moi.

— Allez-y, maintenant, dit-il calmement.

J'étais résolu à faire une confession complète et je lui narrai tout ce qui s'était passé. Je commençai par lui parler du voyage que j'avais fait en compagnie de Manning depuis New-York, et je pus lui faire connaître certains détails qu'il ignorait encore de la vie d'Harrison Kirke dans cette ville. Je lui fis une brève relation de la discussion que nous avons eue le premier soir sur le pouvoir que confère la suggestion hypnotique. Je lui racontai de quelle façon surprenante Norton Osgood nous avait imposé sa volonté à M. Endicott et moi.

Steele fut tellement intéressé par ce récit qu'il me fit répéter à plusieurs reprises la façon dont les expériences s'étaient déroulées.

Je ne fis qu'effleurer le sujet en rapportant la conversation que j'avais surprise entre Ellen Aldridge et Harrison Kirke, et j'omis entièrement cette autre qu'elle avait eue un peu plus tard avec Osgood et que j'avais également entendue. Mais je m'efforçai de peindre la nervosité d'Osgood, son évidente terreur, lorsqu'il m'avait hypnotisé une seconde

fois. Je lui dis aussi qu'un acte encore inconnu avait été suggéré à M. Endicott à la demande du jeune Copeland.

— Et qui donc a suggéré à Osgood la chose, quelle qu'elle soit, qu'il devait vous obliger d'accomplir ? interrompit Steele à cet endroit.

— Miss Aldridge, admis-je à contre-cœur. Je ne sais ce qu'elle pouvait bien désirer que je fasse, mais je suis certain qu'il s'agissait d'un acte tout à fait innocent.

— Continuez, dit Steele.

Je lui fis un tableau saisissant de l'épouvantable cauchemar que j'avais vécu cette nuit-là. J'essayai de lui rendre compréhensible les sensations que j'avais éprouvées lorsque je me rendis compte que ma volonté cédait à l'influence d'un pouvoir étranger. Je lui décrivis comment j'avais traversé ma chambre et m'étais senti poussé à trois reprises à forcer la porte de communication, malgré mes efforts répétés pour me libérer de l'emprise de cette suggestion qui m'avait été imposée. Puis ma terreur à constater que je tenais un couteau à la main, et comment j'avais cherché à me débarrasser de cette pièce à conviction une fois mon crime commis. Et le cri terrifiant que j'avais poussé peu après. Je lui expliquai comment la position de mes pantoufles, mes doigts tachés de suie, m'avaient donné la preuve que je m'étais bien levé pendant la nuit. Ma narration de toute l'affaire parut si frappante à l'inspecteur Steele qu'il l'écouta avec l'attention la plus soutenue.

— En résumé, dit-il finalement, vous croyez fermement que vous avez tué Kirke mais que vous y avez été contraint par le pouvoir hypnotique exercé par Osgood ?

— Je ne vois pas quelle autre supposition pourrait être faite, répondis-je. Mais je vous donne ma parole d'honneur, M. Steele, que je n'invente pas cette histoire comme une excuse à mon crime. Puisque je l'ai commis je suis prêt à...

— Mais non, mais non, Clayton, interrompit l'inspecteur. Laissez-moi m'occuper de l'affaire, et vous verrez que nous découvrirons bientôt qui est le vrai coupable. Je voudrais maintenant examiner le couteau que vous avez caché dans la cheminée.

— C'est que... voilà, je... du moment que je ne me sentais pas moralement coupable, je me croyais autorisé à tout faire pour qu'aucun soupçon ne m'effleure. Alors nous... on a fait disparaître cette arme l'autre nuit.

— Comment ? disparaître ? Qui l'a pris ?

— Bob Manning. Il craignait que vous le trouviez et qu'ainsi je sois convaincu du crime.

— Alors nous allons lui demander de nous laisser examiner ce fameux couteau.

— Naturellement, acquiesçai-je, il n'y a plus de raison de le dissimuler.

Nous descendîmes au rez-de-chaussée espérant y rencontrer Manning. Il n'était que neuf heures et demie, et sans doute serait-il encore là. Mais il avait disparu. M. Copeland supposait qu'il se trouvait avec Fred Aldridge dans la pièce située à l'autre extrémité du hall. Au moment où nous nous apprêtions à l'y rejoindre une interruption inattendue nous retint.

— Écoutez ! fit subitement Henry Copeland.

Du hall supérieur nous parvint le son d'une voix de ténor, claire et si forte que j'en entendais les paroles. Le chanteur inconnu se mit à descendre lentement l'escalier tandis que tous nous accourions dans le hall, complètement déroutés par cet intermède imprévu. Un spectacle burlesque nous y attendait. Chantant à plein gosier la *Wacht am Rhein*, un petit homme en robe de chambre et pantoufles, brandissant dans sa main droite une vieille épée rouillée décrochée d'une panoplie qui se trouvait au haut de la maison, portant sur son bras droit un antique bouclier – relique du moyen âge – et le chef coiffé du casque d'un soldat allemand, descendait les marches à pas solennels.

— Mais c'est Endicott ! s'écria Henry Copeland absolument éberlué. Il nous a quittés il y a vingt minutes pour aller se coucher, disait-il. David, David ! que diable faites-vous dans un pareil attirail ?

— Mais l'avocat, imperturbable, continua d'avancer, chantant toujours et le regard fixé droit devant lui.

— Par Jupiter ! s'exclama Arthur Copeland. Je l'avais complètement oublié. C'est la farce que j'avais demandé à Osgood de lui suggérer.

Le son de cette exclamation réveilla Endicott. Il s'arrêta soudain, laissa tomber l'épée, et nous regarda d'un air stupide et vide. Puis, s'apercevant de l'attirail ridicule qu'il portait, il s'écria :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— C'est ce qu'Osgood vous avait ordonné d'accomplir, dit Arthur.

— En effet, fit M^{me} Copeland. Nous avons oublié tout cela depuis... le crime. À propos, M. Clayton devait aussi exécuter quelque chose de drolatique.

— C'est vrai ! dit le jeune Copeland. J'avais suggéré ce que M. Endicott devait faire et Miss Aldridge ce que M. Clayton doit réaliser. Dites-nous, M. Osgood. L'a-t-il déjà fait ?

Nous nous tournèrent tous vers Norton Osgood. Je m'aperçus qu'il s'efforçait de paraître naturel, mais son visage pâlisait à vue d'œil.

— Je... je ne sais pas encore, répondit-il.

— Mais je croyais que vous connaissiez toujours l'instant où vos suggestions sont exécutées, objecta Arthur Copeland.

— Habituellement, oui. Et je... j'imagine que M. Clayton a réalisé ce que Miss Aldridge désirait.

La façon dont il appuya sur ces derniers mots était manifeste.

— Oh ! Ellen, dites-nous ce que c'était ! fit Grâce Copeland.

— Non, non ! répondit-elle avec un rire forcé. Cela gênerait tout.

— Ma foi, dit l'avocat comme il enlevait son casque, je souhaite, M. Clayton, que ce soit quelque chose d'aussi ridicule que ce que je viens de faire. Chacun son tour !

On rit, et le petit groupe se sépara. Je pris à part l'inspecteur et lui dis :

— Vous avez vu ? Voilà un exemple du pouvoir d'Osgood.

— Oui, j'ai vu.

— Ne pensez-vous pas qu'un homme qui peut obtenir de M. Endicott une semblable exhibition soit capable de m'avoir fait accomplir... quoi que ce soit ?

— Peut-être ! Cependant, selon ce que dit M. Endicott, il existe une limite à ce pouvoir...

— Non ! il n'y a pas de limite ! déclarai-je. Je crois qu'il m'a vraiment forcé d'accomplir ce crime.

— Allons voir le D^r Manning à propos de ce couteau, reprit l'inspecteur.

Manning se trouvait seul. Je craignais d'avoir à lui parler, mais à ma grande surprise il ne fit aucune allusion à ce qui s'était passé.

— L'inspecteur est au courant de ce que vous avez tenté pour détourner les soupçons en faisant disparaître le couteau.

— Vous désirez le voir, M. Steele ? demanda Manning sans manifester la moindre surprise.

— Si vous le voulez bien. Je sais naturellement que vous ne l'avez caché que par un sentiment de loyauté envers votre ami. Mais je voudrais l'examiner.

Sans plus de paroles, Manning se rendit en un coin écarté du jardin et là déterra sous nos yeux l'arme meurtrière. Elle était vraiment bien cachée et jamais je ne serais parvenu à la découvrir.

L'inspecteur examina attentivement les taches de sang qui la souillaient et nous annonça qu'il chargerait Gray d'y relever les empreintes digitales.

Nous ne revîmes Steele que le lendemain, juste après le déjeuner. Il nous fit appeler dans ma chambre. Quand nous entrâmes, et qu'il eût fermé la porte, nous aperçûmes le couteau fatal bien en évidence sur la table.

— Cette pièce ne m'a pas fourni grands renseignements. Nous n'avons pas relevé d'autres empreintes digitales que les vôtres, Clayton, et celles du D^r Manning.

— Cela prouve en tout cas que j'ai bien effectivement eu ce couteau en mains la nuit du crime, déclarai-je.

— Pas nécessairement, objecta Manning. Quand nous l'avons trouvé dans la cachette de la cheminée, tous deux nous l'avons manipulé. De plus c'est moi qui l'ai pris et enterré dans le jardin.

— Que pensez-vous de cela, M. Steele ? demandai-je.

— Difficile à dire, répondit l'inspecteur lentement. Gray est persuadé que le meurtrier portait des gants. De deux choses l'une doit être certaine. Ou bien il était ganté, ou bien c'est vous qui avez manié le poignard quand Kirke a été tué.

— Ce qui signifie que je suis le meurtrier, fis-je.

— Pas du tout, déclara Manning. Si une volonté supérieure à la vôtre vous a contraint à cet acte vous n'en êtes réellement pas responsable.

— Croyez-vous, M. Steele, demandai-je anxieusement, que j'ai tué Kirke ?

— Je ne puis vous le dire, répondit-il.

Il réfléchit un instant. Tous deux nous restions silencieux.

— Cette affaire est terriblement compliquée, dit-il. Je ne sais vraiment pas si c'est vous qui avez réellement poignardé Kirke.

Il se leva pour partir.

— Mais je crois que je pourrai vous le dire ce soir, fit-il, comme il sortait.

Après le lunch, il me fit appeler de nouveau, me priant de répondre avec la plus grande précision à toutes les questions qu'il allait me poser encore, sans omettre les plus petits détails qui pouvaient avoir pour lui de l'importance. Je lui répondis que je ferais de mon mieux.

Il désirait connaître exactement tout ce que j'avais fait le soir du crime avant de me mettre au lit, une fois entré dans ma chambre. Je lui racontai ma tentative de fermer à clef la porte de communication, et comment j'avais placé l'étui de mes pilules sur la table de nuit juste avant de me glisser entre les draps.

Steele me demanda de lui répéter dans les plus petits détails tout ce que je pouvais me rappeler de cette nuit tragique. Quand je lui parlai de l'insomnie tenace qui m'avait tenu éveillé si longtemps, il voulut en connaître la raison.

Comme je ne voulais pourtant pas lui avouer mes préoccupations au sujet d'Ellen Aldridge, je ne lui parlai que de mon état d'anxiété et de l'énervement produit par le bruit de la pluie battant les vitres.

Il me questionna minutieusement au sujet de cette traversée de ma chambre dans l'obscurité. Comment avais-je pu faire sans me heurter aux meubles ? Je lui dis que sans doute je m'étais guidé par prudents tâtonnements.

— Vous dites que vous avez tenté trois fois séparément d'ouvrir la porte ?

— Oui. Deux fois elle résista à ma poussée, et la troisième elle s'ouvrit sans aucune difficulté.

— Voilà qui est tout à fait curieux. Vous m'avez déjà dit que vous avez tenté de réagir de toute vos forces contre la suggestion qui vous faisait agir. À quel moment exact croyez-vous avoir résisté le plus intensément ?

— Je ne saurais dire...

— Tâchez de vous souvenir, faites un effort de mémoire. N'était-ce pas juste avant votre troisième tentative contre la porte – alors qu'elle s'ouvrit si aisément ?

— Tout juste ! m'écriai-je. Je m'en souviens mieux maintenant. Mais la puissance maudite parut s'emparer de nouveau de ma volonté.

— Hem ! fit Steele. Continuez. Pouvez-vous vous rappeler à quel instant précis vous avez senti que vous aviez une arme à la main ?

— Je... je crois bien que c'est dès le moment que je me suis levé.

— Et vous êtes certain que non seulement vous en avez senti la présence, mais que vous l'avez vue lorsque vous vous êtes trouvé dans la chambre de Kirke ?

— Certainement. Dès que j'eus franchi la porte. Je sentais le contact du manche et j'ai vu la lame étinceler sous les rayons de la lune provenant de la fenêtre.

L'inspecteur se leva subitement, traversa la chambre et se mit à examiner la porte de communication.

— Vos empreintes digitales ont été relevées de ce côté de la porte, ce qui semble bien corroborer votre récit, mais nous n'en avons pas trouvé de l'autre, dit-il.

Il ouvrit brusquement la porte dont le vantail tourna du côté de ma chambre. Une expression de compréhension soudaine parut illuminer son visage.

— Décidément je suis un imbécile ! Voilà qui élucide tout.

— Élucide quoi ? demandai-je.

— Si vous avez ou non poignardé Kirke. Mais j'ai encore quelques questions à vous poser.

Il désirait que je lui raconte à nouveau ce qui s'était passé après que j'eus rêvé d'avoir poignardé Kirke. Ainsi donc j'avais entendu un bruit métallique, comme celui d'un objet tombant sur les dalles, après que j'eus poussé l'effroyable cri que tous les hôtes de la maison avaient entendu. Curieux, cela. Et le matin, j'avais été frappé par certains détails me prouvant que je n'avais pas rêvé mon cauchemar. Il me fit décrire exactement l'étui à pilules dont j'avais constaté la disparition.

Dès que j'eus terminé, il se leva et me pria de le suivre au salon. Là il informa M. Copeland qu'il désirait faire une communication à ses invités.

Impatients de connaître du nouveau, tous les hôtes furent bientôt réunis. Bob Manning était parvenu à les convaincre de mon innocence et ce n'est pas en coupable qu'ils m'accueillirent.

— Vous avez été tous stupéfaits de la déclaration que nous a fait M. Clayton hier. Je doute fort que vous ayez compris pourquoi tout en avouant son crime il nous a dit qu'il ne s'en considérait pas moralement responsable. Mon intention est de vous expliquer cette énigme.

Il réfléchit un instant tout en scrutant du regard le visage des personnes rassemblées autour de lui. Norton Osgood était manifestement pâle.

— M. Clayton a dit la vérité, commença Steele calmement. Il a été contraint par une volonté supérieure à la sienne à pénétrer dans la chambre de Kirke pour lui ravir la vie.

Les assistants tressaillirent visiblement d'horreur.

— Si nous envisageons les événements qui ont directement précédé le crime, il ne nous sera pas difficile de découvrir la source du pouvoir mystérieux agissant sur Clayton, et le contraignant à exécuter l'ordre meurtrier d'un autre. Mes amis est-il nécessaire de vous en dire davantage ?

— Non ! fit Norton Osgood d'un ton calme. Ce n'est pas nécessaire. C'est moi qui ai ordonné à George Clayton de tuer Kirke. Je suis le meurtrier... car Clayton n'a fait qu'exécuter ma volonté !

Henry Copeland se leva en proie à un sentiment d'horreur et d'exécration à l'ouïe d'une pareille monstruosité.

— Alors vous admettez, M. Osgood, que vous avez délibérément fait usage de votre pouvoir de suggestion hypnotique pour contraindre M. Clayton à supprimer Kirke pour des raisons qui vous sont personnelles ?

— Non ! répondit vivement Osgood. Je n'avais aucune raison de désirer la mort de M. Kirke !

— Et cependant vous avouez avoir forcé Clayton à le tuer ?

— C'est vrai, mais à la requête d'un autre ! Il y eut un sursaut de surprise général. Je me rendis compte de suite de l'intention d'Osgood.

— Que voulez-vous dire, exactement ? demanda Steele. Entendez-vous qu'il s'agit d'un meurtre doublement indirect, c'est-à-dire que vous avez ordonné à Clayton de tuer Kirke parce qu'un autre a demandé de le faire ?

— Précisément ! déclara Osgood.

— Alors, quel est cet autre ?

Osgood hésita. Malgré ses efforts, il ne put s'empêcher de jeter un rapide coup d'œil à Ellen Aldridge, et Steele ne manqua pas de le saisir.

— Je ne peux pas répondre à cette question, répliqua Osgood.

— Fort bien, dit l'inspecteur, nous laisserons de côté pour le moment la question des motifs de ce crime pour élucider la façon dont il a été commis. Voilà donc ce qui s'est passé jeudi soir, M. Osgood a hypnotisé M. Clayton en vue de lui faire exécuter le meurtre parce qu'il était le plus influençable des sujets.

Peu après minuit, M. Clayton sous la contrainte de la suggestion imposée par M. Osgood, s'est levé, a traversé sa chambre, et par trois fois s'est efforcé d'ouvrir la porte de communication donnant dans la chambre de Kirke, jusqu'à ce qu'elle cède enfin, et cela après de vaines tentatives de résister au pouvoir démoniaque qui le dominait. Tout cela, Clayton l'a fait dans un cauchemar et ma tâche a été de déterminer si ce rêve était réel ou non. Il s'aperçut qu'il avait un couteau en main parce qu'il en a vu la lame briller sous les rayons de la lune. Alors il a poignardé Kirke et finalement dissimulé le couteau meurtrier dans une cachette de la cheminée. Le lendemain matin il a trouvé des preuves irréfutables de s'être effectivement levé pendant la nuit, et plus tard il a découvert dans sa cheminée le couteau qu'il avait rêvé d'y avoir caché. Clayton a donc tué Kirke, mais c'est M. Osgood qui est moralement coupable de ce crime !

— Non ! s'écria ce dernier. J'admets d'avoir ordonné à Clayton de le commettre, mais c'est à l'instigation...

— Et c'est là où vous êtes dans l'erreur, interrompit l'inspecteur. Il n'y a qu'une objection à la théorie que je viens de vous esquisser, mais elle est irréfutable. Et c'est que George Clayton n'a pas tué Kirke, ne pouvait pas matériellement le faire.

— Comment s'écria Osgood. Mais...

— M. Osgood, continua Steele, vous avez essayé d'obtenir de Clayton qu'il tue Kirke dans la nuit de jeudi dernier, mais vous avez échoué parce que votre pouvoir ne s'étend pas jusqu'au domaine du crime ! Jusqu'à quel point Clayton a-t-il exécuté votre ordre ? Jusqu'au point où son sens moral l'aurait permis s'il avait été en possession de toute sa volonté. Il est allé jusqu'à la porte de la chambre de

Kirke, mais pas plus loin. Jusqu'à ce moment son rêve était bien réel. Le fait qu'il n'a pas retrouvé ses pantoufles à leur place, le matin suivant, démontre qu'il les a bien chaussées pour traverser la chambre. Et il prit avec lui non un couteau, mais son étui à pilules qui se trouvait sur la table de nuit et dont la forme fait penser au manche d'un poignard. Jusqu'à ce point il a exécuté votre ordre, M. Osgood, mais pas plus avant car il existe une « limite hypnotique » qui s'est révélée dans ce cas comme dans tous ceux qui ont été étudiés.

— Mais l'empreinte de mes doigts sur la porte ! m'écriai-je.

— Sans doute, car vous avez fait deux tentatives pour l'ouvrir. Mais vous n'avez pas réussi.

— Mais j'en ai fait une troisième et cette fois j'ai réussi.

— Non ! dit l'inspecteur. C'est à ce point-là que le pouvoir hypnotique a perdu son emprise sur votre volonté. Vous avez *rêvé* cette troisième tentative.

— Je sais pourtant bien que j'ai poussé la porte et qu'elle s'est ouverte.

— Vous ne pouviez pas l'ouvrir en poussant, pour la simple raison que cette porte s'ouvre en dedans et non en dehors comme vous l'avez rêvé !

J'eus un sursaut de stupéfaction.

— Il est naturel alors que vous ne puissiez pas réussir dans vos premiers efforts puisque vous poussiez la porte. Et votre troisième tentative n'était donc qu'une hallucination. Tout ce qui suivit n'est qu'illusion. Vous dites que vous avez vu la lame du couteau étinceler à la lueur de la lune s'infiltrant par la fenêtre de Kirke. Comment cela pouvait-il

être puisqu'il pleuvait à torrents cette nuit-là ? Et qu'est devenu votre étui à pilules ? Vous l'avez gardé en main tant que vous avez rêvé que vous poignardiez Kirke, puis l'avez caché dans la cheminée. Si nous n'avons pas relevé une seule empreinte de vos doigts dans la chambre de Kirke, c'est pour la bonne raison que vous n'y êtes jamais entré !

— Mais le couteau que nous avons découvert dans la cachette ? Le véritable meurtrier ne pouvait connaître mon rêve.

— C'est là que vous faites erreur. Lorsque j'en ai parlé avec le D^r Manning cet après-midi, il m'a dit que vous lui aviez raconté votre cauchemar dans le petit salon aux rideaux rouges. Il était facile à tout hôte de cette maison de se dissimuler et de vous entendre. Le D^r Manning se souvient même d'avoir eu le vague sentiment que quelqu'un assistait à votre entretien. L'auteur du crime a eu toute liberté de remplacer dans la cheminée votre boîte à pilules par le couteau afin de vous persuader que vous étiez bien le coupable.

— M. Steele, interrompit Henry Copeland, tout cela est fort bien, mais du moment que M. Osgood reconnaît avoir fait usage de son pouvoir hypnotique à l'instigation d'un autre, il est de notre devoir de démasquer cette personne.

— Permettez-moi de vous dire que vous vous trompez, M. Copeland, répondit l'inspecteur. Il est exact que M. Osgood a suggéré à M. Clayton le crime qu'il désirait voir accompli. Qu'il l'ait fait à l'instigation d'une troisième personne ou non, peu importe. Quel que fût son motif et qui que ce soit qui ait pu lui demander sa collaboration, la question n'est plus là. L'hypnotisme a cessé de jouer le premier rôle dans cette affaire. M. Osgood désirait supprimer Kirke et il a fait de son mieux pour cela. Mais il a échoué. Moralement il

est un assassin. Mais je viens précisément de prouver que ni lui, ni son hypnotisme ne sont responsables de la mort de M. Kirke.

— Vous pensez alors que ce crime a été commis par une toute autre personne et pour un motif différent ? demanda M^{me} Copeland.

— Je vous dirai que les faits nouveaux résultant de la déclaration de culpabilité de Clayton ne changent rien à la ligne de conduite que j'avais adoptée. M. Osgood a cherché à satisfaire sa soif de meurtre par une méthode diabolique. Il a échoué. Il n'est donc pas le meurtrier d'Harrison Kirke, pas plus que Clayton. Mais... un autre l'est, et cet autre est un de ceux qui m'entourent en ce moment !

IX

L'inspecteur Steele se tenait au milieu de nous, scrutant de son regard pénétrant le cercle de visages anxieux tournés vers lui. Rien ne lui échappait de leur moindre expression. Il espérait que le coupable se trahirait par quelque signe imperceptible mais il en fut pour son attente. Au bout d'un temps il prit de nouveau la parole.

— Il est manifeste maintenant que Kirke a été tué délibérément par quelqu'un qui n'a pas eu recours à la suggestion hypnotique et pour des motifs qui lui sont absolument personnels. Il ne nous reste plus qu'à démasquer ce coupable. Mais par quelle méthode puis-je espérer qu'on y parvienne ? M. Gray s'est attaché aux indices que pouvaient lui fournir les empreintes digitales relevées, mais sans réussir dans ses investigations. Pour ma part j'ai passé trois jours à rechercher quels sont les motifs du crime, et j'ai également échoué. Une seule voie nous reste ouverte, et dans les circonstances actuelles il est étrange que je n'y aie pas songé plus tôt. J'ai prié M. Osgood de me prêter son concours.

Cette déclaration nous surprit au plus haut point.

— J'ai appris que M. Osgood s'est employé plus d'une fois à dépister le crime grâce au pouvoir hypnotique qu'il possède à un si haut degré, continua l'inspecteur. Nous avons tous entendu l'aveu qu'il nous a fait hier, et nous sommes tous convaincus qu'ayant indirectement tenté un meurtre il en est moralement coupable. Je lui ai offert l'occasion de racheter sa faute à nos yeux en s'employant au mieux de son pouvoir à m'aider à démasquer le vrai cou-

pable du crime qu'il n'était que trop désireux de voir exécuté.

— Alors vous croyez pouvoir découvrir la vérité grâce à... l'hypnotisme, s'informa M. Copeland.

— Tel est l'espoir de M. Osgood, répondit Steele, et j'ai toutes raisons de penser que sa confiance est justifiée.

— Mais... comment ? questionna Fred Aldridge.

— Nous allons vous le faire savoir tout de suite. M. Gray arrive en ce moment et dès qu'il sera là nous commencerons.

Le détective ne tarda pas à entrer, et, mis au courant de la méthode que se proposait d'utiliser son chef, il eut de la peine à ne pas la ridiculiser ouvertement.

— Je pense que nous ferions mieux d'arrêter cet homme qui a confessé avoir poussé M. Clayton à commettre le crime, grommela-t-il.

— Ce qui est exactement ce que le vrai criminel espère nous voir faire ! répondit l'inspecteur. Rien ne serait plus maladroit. Il est évident que M. Osgood n'a pas tué Kirke. Il avait une telle confiance en son pouvoir de contraindre Clayton à exécuter sa volonté qu'il n'avait aucune raison de se compromettre lui-même. Et la meilleure façon de racheter son intention meurtrière est encore de nous aider à découvrir le vrai coupable.

— De quelle façon comptez-vous procéder ? demanda Gray.

— Je vais vous l'expliquer, fit-il, s'adressant à nous tous. M. Osgood va vous hypnotiser, chacun de vous à son tour. Pendant quelques minutes votre volonté sera en son pouvoir.

Il prétend qu'il peut vous contraindre à dévoiler ce qui vous a le plus préoccupé, ce qui pèse le plus sur votre esprit, et vous obligera même à nous faire une description de la scène qui vous a le plus frappé. Il peut aussi vous ordonner d'exécuter à nouveau l'acte le plus important de votre activité ces jours derniers, et vous serez forcés de le faire.

Un murmure d'étonnement et d'appréhension parcourut notre groupe.

— Vous pouvez aisément conjecturer le résultat de cette expérience, continua l'inspecteur. L'image la plus vivace qui doit demeurer dans l'esprit du meurtrier est certainement celle de l'instant du crime. La pensée dominante qui l'obsède est d'effacer toute preuve de son forfait. Le coupable décrira la scène du meurtre peut-être, et revivra les instants qu'il a consacré à faire disparaître toute preuve de culpabilité. Il ne nous reste qu'à l'observer.

Je scrutai les visages de mes voisins. Tous étaient pâles. Chacun se demandait évidemment avec angoisse : Qu'en adviendra-t-il si j'agis d'une façon qui paraîtra louche ?

— Nous allons procéder à cette expérience avec chacun de vous, quel que soit son sentiment personnel au sujet de l'hypnotisme. J'insiste là-dessus. M. Osgood ne vous fera aucun mal, j'en ai sa promesse formelle. Et je n'admettrai aucune exception.

Je me demandai si ces paroles m'étaient destinées. Plus que jamais je redoutais de sentir mon esprit à la merci de la volonté d'Osgood.

Steele commença par placer deux chaises au centre du salon. Exactement comme l'autre soir, pensai-je. Et cette

réminiscence me fit frissonner pour tout ce qu'elle me mémorait d'angoisse et de terreur.

— Peu importe l'ordre dans lequel vous passerez, dit Steele. Tous vous devez vous y soumettre, un peu plus tôt, ou un peu plus tard... quelqu'un veut-il... être le premier ? Du regard il fit le tour du cercle de visages pâles et anxieux. Mais personne ne dit mot. Tous étaient trop terrifiés par le pouvoir étrange d'Osgood. Un instant d'attente passa.

Alors je me décidai subitement. Je venais d'être exonéré de tout soupçon et il me parut que c'était mon devoir de me soumettre le premier à l'épreuve. Je m'avançai, mais Manning me saisit par le bras.

— Non, George, dit-il. Vous avez suffisamment souffert déjà. C'est à moi de commencer.

— Mais vous m'aviez dit que vous appréhendiez ces expériences d'hypnotisme !

— C'est vrai. Mais cela importe peu. M. Osgood, je suis prêt !

— Non, non ! Bob ! s'écria Fred Aldridge. M. Steele, ce n'est pas juste. Il a toujours eu une telle horreur de ces expériences que ce serait cruel de l'y soumettre le premier.

— Fred a raison, dit alors le jeune Copeland. Cela ne lui paraîtra plus si pénible une fois qu'un autre aura passé. Attendez !

— Je passerai volontiers la première, dit alors M^{me} Copeland.

Elle prit place en face d'Osgood tandis que Manning retournait s'asseoir. Contrairement à nous tous, elle ne paraissait pas avoir la moindre appréhension.

Norton Osgood commença ses passes de la même façon que les précédentes fois. Au bout de trois minutes il fit signe à Steele que M^{me} Copeland se trouvait en état d'hypnose.

— Faites-nous un tableau de la scène qui vous a le plus impressionnée ces jours derniers, ordonna l'inspecteur.

— Décrivez-nous ce que vous voyez maintenant ! dit Osgood à M^{me} Copeland d'un ton bas et impérieux. Dites-nous ce que vous voyez !

— Je vois... une chambre, répondit-elle très lentement, comme hésitant. Une chambre... avec une table autour de laquelle sont assises plusieurs personnes. Une chambre, une table et nos hôtes.

— Tout le monde est-il là ? demanda Norton Osgood.

— Non ! Mon fils, je ne le vois pas. Ah ! il revient. Il court, et son visage est pâle. Il nous dit que M. Kirke... vient d'être assassiné !

— Elle revoit la salle à manger au moment où Arthur vint nous annoncer la mort de Kirke, expliqua Henry Copeland à l'inspecteur.

— Bon ! Continuez, M. Osgood.

— Vous allez représenter ce qui vous a le plus préoccupé. Faites-le... maintenant !

Mais M^{me} Copeland resta sans bouger.

— Elle a été si bouleversée qu'elle ne sait que faire, dit alors Grâce Copeland.

— Cela suffit, ordonna l'inspecteur. Vous pouvez la réveiller.

Quelques passes d'Osgood suffirent, et M^{me} Copeland se leva déclarant qu'elle se rappelait clairement tout ce qu'elle venait de dire. Nous attendîmes qu'un autre volontaire se présentât. Ce fut Lucy Aldridge qui s'offrit. Elle était visiblement terrifiée, mais s'efforçait de n'en rien laisser paraître.

Osgood la pria de lui donner toute son attention et commença ses passes habituelles. Mais après une minute il s'arrêta subitement.

— Je vous en prie, ne vous dérobez pas ! Ne pensez à rien d'autre, fit-il.

— Mais c'est ce que je fais.

Après quelques minutes d'effort, Osgood dit :

— Avez-vous ressenti la moindre impression anormale depuis que j'ai commencé mes passes ? demanda-t-il.

— Non, je n'ai rien éprouvé de spécial.

— Je vais essayer encore une fois, dit Osgood.

Cinq minutes s'écoulèrent sans aucun résultat. À la fin il fit un geste de découragement et se tournant vers Steele :

— Je le regrette mais je dois avouer mon échec. Miss Lucy est apparemment de ces personnes réfractaires à la suggestion hypnotique. Ce n'est pas la première fois que j'en rencontre.

— Nous excuserons donc Miss Lucy Aldridge, décida l'inspecteur. Quelqu'un d'autre est-il prêt ? Miss Copeland ? Bon, merci.

Grâce Copeland manifestait moins d'appréhension que Lucy Aldridge, bien que visiblement nerveuse. Au bout de deux minutes déjà, elle se trouvait au pouvoir d'Osgood. Les résultats de la première partie de l'expérience furent les mêmes que pour sa mère. Elle nous décrivit la salle à manger au moment où son frère Arthur accourait faire part de l'affreuse découverte. Priée de représenter ce qui la préoccupait le plus, elle resta immobile et silencieuse. Mais au moment où Osgood s'appêtait à la réveiller, elle se leva, et vint placer son bras sur l'épaule de Fred.

— Cela suffit, dit l'inspecteur. À un autre s'il vous plaît.

Henry Copeland se leva et vint tranquillement prendre place en face d'Osgood.

Mais de nouveau les efforts répétés de ce dernier n'amènèrent aucun résultat. Au bout de dix minutes il dut avouer son impuissance à faire la plus légère impression sur l'esprit du banquier. Steele s'en montra assez irrité cette fois et demanda d'un ton sec si de semblables échecs étaient à prévoir avec les six personnes qui restaient à examiner.

— J'espère bien que non, M. Steele, répondit-il sincèrement. Un pareil insuccès m'est pénible et je ferai de mon mieux pour n'en point avoir d'autre à confesser.

Ce fut au tour de Fred Aldridge de se lever, mais il fut devancé par sa sœur.

Dès l'instant où elle s'assit en face d'Osgood j'eus l'impression que les manières de celui-ci changeaient et

l'intuition qu'il s'efforçait de lui faire dire ou faire quelque chose qui paraîtrait équivoque. À mesure que l'épreuve avançait mon sentiment se changea en conviction. Et mon aversion pour Osgood s'accrut jusqu'à la haine.

Elle commença par décrire le petit salon aux rideaux rouges – là où elle m'avait fait comprendre pour la première fois qu'elle n'aimait plus Bob Manning.

— C'est une petite pièce, dit-elle lentement en réponse aux questions d'Osgood. Très petit, avec une porte donnant sur le hall.

— Si petit que cela ? N'y a-t-il pas place pour un lit ?

— Non, répondit-elle immédiatement. Il n'y a pas de place pour un lit. Mais je vois une table à écrire, et... une porte ouverte sur le hall.

— Oui, c'est cela, dit Osgood. Et peut-être une autre porte et une fenêtre.

— Non ! persista Ellen Aldridge. Aucune autre porte et point de fenêtre sinon celle près de la porte du hall. Mais... à l'autre extrémité de la chambre...

— Oui, oui ! Qu'y a-t-il ?

— Quelque chose... de rouge, dit-elle très lentement comme cherchant ses mots.

— Quelque chose de rouge ! répéta Norton Osgood. Un lit ! Et sur ce lit une forme, celle d'un homme !

— Il n'y a pas de lit, dit-elle en secouant la tête. Son esprit dominé par la volonté d'Osgood ne paraissait pas se rendre compte de ce qu'Osgood cherchait à lui faire dire.

Mais à l'autre extrémité, reprit-elle, quelque chose de rouge...

— Rouge ? s'écria de nouveau son tourmenteur. Quoi donc de rouge ? Du... sang ?

Des exclamations horrifiées s'élevèrent. À la fin la jeune fille se rendit compte de ce qu'Osgood voulait l'amener à dire.

— Non, non ! s'écria-t-elle épouvantée.

— Qu'est-ce donc que vous voyez qui est rouge... et que vous n'osez pas nommer ? C'est du sang, du sang rouge !

— Ce n'est pas du sang. C'est de l'étoffe rouge, des rideaux !

— C'est du sang ! fit Osgood d'un ton impérieux, comme elle se reculait avec crainte. C'est du sang que vous voyez, et il y a un lit... et dans votre main...

— Ça suffit ! interrompit l'inspecteur d'une voix irritée. Miss Aldridge nous décrit le petit salon voisin – la pièce avec des rideaux rouges. Réveillez la !

Osgood obéit de mauvaise grâce. La jeune fille se leva encore pâle et tremblante de l'horrible accusation.

— Vous ne lui avez pas fait dire ce qui la préoccupe le plus, objecta le méthodique avocat.

— Tout à fait inutile dans ce cas, répondit l'inspecteur. M. Aldridge, à votre tour, si vous êtes d'accord.

— Certainement.

Il prit place sur la chaise. Tant de fois déjà il s'était soumis au pouvoir d'Osgood qu'il n'éprouvait plus aucune appréhension de ces séances.

Fred Aldridge nous donna exactement la même description que M^{me} Copeland et sa fille. Osgood paraissait indifférent aux détails, mais l'inspecteur lui ordonna de continuer l'expérience.

— Exécutez ce qui vous préoccupe le plus en ce moment commanda-t-il. Faites-le !

Fred se leva vivement. Un instant il se tint comme irrésolu puis se dirigea vers la petite table qui se trouvait à l'extrémité du salon. Là il se mit à fouiller soigneusement dans les piles de livres et de magazines qui s'y trouvaient. Les autres le regardaient faire avec étonnement.

Il fit alors lentement le tour de la pièce, scrutant attentivement tous les recoins, regardant sous les chaises et finalement soulevant les bords du tapis. Ne trouvant pas apparemment dans le salon ce qu'il cherchait, il se dirigea vers la porte.

— Demandez-lui ce qu'il cherche, fit Steele.

— Que désirez-vous retrouver demanda Osgood au jeune homme.

— Une lettre, répondit Fred, s'arrêtant sur le seuil.

— Quelle lettre ?

— Ma lettre... Je dois l'avoir égarée quelque part.

— Réveillez-le, ordonna Steele.

Quand Osgood l'eut fait, l'inspecteur s'adressa au jeune homme.

— Vous avez eu conscience que vous cherchiez une lettre ? demanda-t-il.

— Oui. J'avais cela dans l'esprit au moment d'être hypnotisé. Il s'agit d'une lettre importante de la maison qui m'emploie, et je dois l'avoir laisser tomber quelque part ce matin.

— Fort bien, dit l'inspecteur. Qui veut être le suivant ?

— Moi, fit Endicott.

Nous nous attendions bien à ce que l'avocat nous fit rire, mais il paraissait vouloir se surpasser !

Il décrivit une pièce que personne ne reconnaissait. Norton Osgood aussi semblait perplexe et questionnait Endicott sans répit.

— Je vois une petite pièce, répétait l'avocat. Une très petite chambre, avec des rayons tout autour...

— Des rayons ? s'exclama Henry Copeland.

— Qu'y a-t-il sur ces rayons ? demanda Osgood.

— Des plats... sur quelques-uns... et sur les autres... des pâtés et... de bonnes choses !

— L'office ! expliqua M^{me} Copeland.

— Je me demande quels instants d'émotion quelqu'un peut bien passer dans l'office dit l'inspecteur tout ébaubi.

— Et que diable faisait-il là ? voulu savoir Gray.

— Demandons à la cuisinière s'il lui manque des pâtés, suggéra le jeune Copeland.

Tous nous riions de bon cœur, sauf Steele que ce tour imprévu des investigations impatientait visiblement.

— Faites-lui exécuter la seconde partie de l'épreuve, ordonna-t-il sèchement.

Osgood donna les ordres habituels, et sans aucune hésitation Endicott se dirigea vers le hall, suivi de Gray. Nous nous apprêtions à les accompagner, mais Steele nous fit signe de rester.

— Faites-le revenir lorsqu'il aura fini, dit-il au détective.

Nous attendîmes en silence quelques minutes. Puis Endicott revint tenant en main, à notre grand amusement, une écuelle avec un bâton de savon de sable.

Ce fut le banquier qui comprit le premier de quoi il s'agissait.

— Oh ! s'écria-t-il. Je vois ce qui le préoccupe. L'autre jour, en portant ce fameux bouclier qui nous a tant fait rire, il s'est taché les mains de rouille grasseuse, et depuis lors il n'a cessé de se laver pour les faire disparaître.

Malgré son ennui de voir le temps perdu pour ces futilités, Steele ne put s'empêcher de rire. Il était sur le point de faire réveiller Endicott, lorsque ce dernier se mit brusquement à parler.

— Que dois-je faire de cela ? demanda-t-il lentement.

Norton Osgood eut comme une soudaine inspiration.

— Donnez-le, ordonna-t-il d'un ton tranquille et impérieux, à celui qui en a le plus besoin !

L'avocat demeurait indécis, et Osgood répéta son ordre. Alors Endicott se tourna vers nous et le regard vacillant se dirigea vers Arthur Copeland, tenant son écuelle à bras tendu. Mais le fils du banquier s'esquiva adroitement.

Déçu dans sa première tentative, l'obéissant avocat tourna son attention sur Henry Copeland. Mais celui-ci, les nerfs déjà trop tendus par tout ce mystère dont sa demeure avait été le théâtre, et quelque peu alarmé de ce qu'il voyait faire à Osgood, s'empessa de se mettre hors de portée comme s'il redoutait que cette écuelle à savon ne contienne quelque sortilège diabolique.

Mais Endicott ne voulut pas se tenir pour battu tant qu'il n'aurait pas exécuté l'ordre d'Osgood. Se retournant soudain il s'aperçut que Fred Aldrige s'était réfugié dans un coin du salon et qu'il s'était mis dans une position lui rendant toute fuite impossible. Apparemment enchanté, l'avocat s'avança rapidement.

Mais Bob Manning se rendit compte de la frayeur de l'impressionnable jeune homme à voir Endicott s'approcher avec ce regard fixe et terrifiant, et s'interposa juste à temps, saisissant l'avocat par le bras. Pas le moins du monde offensé, ce dernier eut un soupir de soulagement en tendant son écuelle à Manning. Un rire général de détente accueillit cet exploit et réveilla l'avocat.

Mon ami resta silencieux un instant, le regard fixé sur l'objet qui avait été placé dans ses mains. Il se mit à sourire.

— Dois-je comprendre que ce geste comporte une signification spéciale ? demanda-t-il.

— Pas que je sache, répondit l'inspecteur. Voulez-vous passer au suivant ? fit-il à Osgood.

J'étais le plus rapproché en ce moment, et m'assis sur la sellette. Mes sensations furent les mêmes que précédemment. Durant une minute je pus entendre la voix d'Osgood et voir les gestes de ses mains. Puis la chambre et tout ce qui m'entourait parut se fondre dans le lointain et je perdis conscience du présent. Soudain j'entendis la voix impérieuse ordonner :

— Décrivez ce que vous voyez !

À cet instant précis je me rendis compte qu'une image se formait devant moi. Tout d'abord vague et indistincte, elle devint rapidement précise et j'y reconnus avec horreur ma propre chambre ainsi que je l'avais vue au moment du crime.

— Je vois une chambre de grandeur moyenne, fit ma propre voix comme arrivant du lointain. Il y a un lit, une cheminée... et deux portes.

— Où ces portes conduisent-elles ? entendis-je Osgood demander.

— L'une ouvre sur le hall, et l'autre... l'autre dans la chambre de Kirke.

Je frissonnais d'horreur en prononçant ces mots. Toute la terreur que m'inspirait Osgood me submergea de nouveau. L'épouvante de mon cauchemar s'emparait de mon esprit. Je ne songeais qu'à crier au secours.

— Faites ce qui est votre préoccupation dominante, m'ordonna en cet instant la voix d'Osgood. Faites-le !

Et j'obéis. J'aspirai l'air profondément et poussai un hurlement prolongé, terrifiant. Comme ses échos résonnaient encore par toute la maison, je m'éveillai, juste à temps pour en observer les effets. Les nerfs des assistants avaient déjà été mis à rude épreuve. Grâce Copeland, à son tour, poussa un cri de frayeur. Tous se levèrent comme sous l'action d'un ressort. Fred Aldridge voulut s'enfuir, mais trébucha et retomba sans forces sur sa chaise. Même Bob Manning perdit contenance et laissa choir l'écuelle à savon qui se brisa avec un bruit métallique. Il s'élança vers moi et me saisit le bras au point de me faire mal.

— Pour Dieu ! George, cessez de hurler ! dit-il d'une voix rauque et chargée d'épouvante. Qu'avez-vous ? Que vous a-t-il fait !

J'étais tellement médusé que je ne pus lui répondre.

— M. Steele, dit Henry Copeland qui se remettait de sa frayeur, cela dépasse la mesure. Nous ne pouvons admettre de voir nos hôtes torturés de cette façon.

— M. Copeland, notre devoir est d'achever cette expérience, insista l'inspecteur. L'épouvante de M. Clayton provient de son état mental. Je vous prie tous de vous calmer afin que nous puissions poursuivre.

— Mais pourquoi avez-vous soumis M. Clayton à cette épreuve, du moment que vous l'avez déjà reconnu innocent ? demanda Ellen Aldridge.

— Simplement par égard pour les autres. J'avais dit que chacun devait se soumettre à l'expérience. Si vous le voulez bien nous allons continuer avec les deux personnes qui restent.

Bob Manning s'avança vers la chaise. Il n'avait pas caché sa répugnance pour de semblables expériences, mais à le voir si calme et maître de lui en ce moment, personne n'aurait pu s'en douter. Il s'assit sans un mot en face d'Osgood.

Je supposais que mon ami se montrerait réfractaire à l'influence hypnotique, mais je m'étais bien trompé. Au bout de quelques minutes, Osgood fit signe que le jeune docteur se trouvait en état d'hypnose.

Il commença par décrire une chambre que je reconnus peu à peu. Il ne pouvait s'agir que du petit salon aux rideaux rouges. Au premier moment je m'en étonnai comme les autres. Mais je me souvins... et me tournant vers l'inspecteur je lui dis :

— Je sais à quoi il pense. Il revoit l'instant où pour la première fois je lui avouai que je croyais avoir tué Kirke.

Steele fit un signe d'acquiescement.

— Réalisez maintenant la pensée dominante de votre esprit, ordonna Osgood.

Bob Manning se leva et traversa le salon. Il s'arrêta à l'endroit où il avait laissé tomber l'écuelle à savon et se mit à en regarder les fragments d'un œil fixe. Puis il se baissa comme pour les ramasser, mais au moment où il allait les toucher il recula comme frappé d'horreur.

Nous l'observions tous étonnés. Osgood voulut reprendre la tactique qu'il avait déjà employée avec Endicott.

— Prenez-les ! ordonna-t-il, prenez-les !

De nouveau Bob Manning se baissa, mais de nouveau il recula comme épouvanté.

— Ramassez-les ! répéta Osgood.

— Je ne peux pas !

Une troisième fois il étendit la main, mais pour la retirer promptement. Nous pouvions voir son visage blanc de terreur comme il fixait l'objet à ses pieds.

— Pourquoi ne pouvez-vous pas ramasser cela ? demanda Osgood.

— Cela suffit, interrompit Steele. Il ne faut pas pousser trop loin cette épreuve. Réveillez-le !

Lorsque Manning vit que ce qui reposait à ses pieds n'était que l'écuelle brisée, il resta sans parler quelques instants. Alors il se tourna vers moi.

— George ! s'écria-t-il. Savez-vous ce que je voyais à mes pieds ?

— Quoi donc ? demandai-je.

— Un serpent ! répondit-il. Un horrible serpent comme ceux que nous rencontrions en Afrique. Je pouvais le voir enroulé, prêt à l'attaque !

— Pour Dieu ! M. Steele, fit le banquier, il est temps que cela finisse ! Je ne puis admettre de voir tranquillement mes amis amenés à ce point d'épouvante et croire encore que c'est au bénéfice de la justice.

— Je suis parfaitement d'accord avec vous, M. Copeland, répondit gravement l'inspecteur. Il se tourna vers Osgood.

— Avez-vous suggéré au D^r Manning de voir ce serpent dans l'intention délibérée de le terroriser ?

— Non ! sur mon honneur. Je ne savais même pas jusqu'à cet instant qu'il avait été en Afrique.

Steele le regarda attentivement comme s'il doutait de sa parole. Alors il se tourna vers Arthur Copeland.

— Vous êtes le dernier, dit-il. Si vous voulez bien prendre place nous en aurons bientôt fini avec cette épreuve.

Osgood n'eut aucune difficulté à endormir le jeune Copeland. Mais la description que fit le fils du banquier nous mit de nouveau les nerfs à rude épreuve.

— Je vois une chambre... répondit-il aux questions d'Osgood, une chambre de dimensions moyennes. Il y a une fenêtre... un lit... une porte donnant sur le hall. Je vois une autre porte conduisant à la chambre de M. Clayton. Et sur le lit...

Il s'arrêta, et Osgood ne parvint pas à lui faire poursuivre cette description.

— La chambre de Kirke, murmura Endicott.

— Et pourquoi pas ? dit Henry Copeland en s'adressant à Steele. Arthur a découvert le crime et il revoit cet instant.

— Fort bien, dit l'inspecteur. Demandez-lui de faire ce qui l'obsède en ce moment.

Osgood fit ce qu'on lui demandait. Mais il ne s'attendait pas à ce qui s'ensuivit. Arthur Copeland se leva et debout devant lui le regarda un moment en silence.

— Quelle que soit votre pensée dominante, cherchez à la réaliser, répéta Osgood.

Pour toute réponse, Arthur le désignant du doigt, demanda :

— N'avez-vous pas tué Kirke vous-même ?

Un sursaut de surprise accueillit cette question inattendue. Osgood se leva d'un bond et dans sa colère oublia de garder son contrôle sur la volonté du jeune Copeland, aussi celui-ci se réveilla-t-il.

— Qu'y a-t-il, qu'ai-je dit ? ne put-il que balbutier.

Steele le lui rapporta, et le jeune homme s'en excusa aussitôt.

— Je ne sais ce qui m'a poussé à vous demander chose pareille, M. Osgood, déclara-t-il.

— Vous aviez cette pensée dans l'esprit, sinon vous ne l'auriez pas extériorisée, répondit sèchement Osgood.

Cet incident mit fin aux expériences. Steele informa la plupart des hôtes que leur présence n'était plus nécessaire. Gray ne manqua pas de rappeler à l'inspecteur sa prédiction sur l'inutilité de cette séance. Il prit congé en déclarant qu'il avait décidé d'abandonner l'affaire, insoluble selon lui, et d'en aviser ses chefs.

Norton Osgood semblait partager cette opinion. Lorsque nous nous trouvâmes seuls avec l'inspecteur, il lui dit :

— M. Steele, j'ai fait de mon mieux pour vous seconder, mais vous voyez que mes efforts n'ont eu aucun succès. Je suis plus convaincu que jamais que ce crime a été commis

par une personne d'une intelligence supérieure que l'on n'arrivera pas à démasquer.

— Puis-je vous demander ce que vous entendez en disant que vos efforts n'ont pas été couronnés de succès ? demanda Steele d'une voix calme.

— Je veux dire que je n'ai pas réussi à déceler la moindre chose qui ait un rapport direct avec le crime. Les paroles et les actions de la plupart des personnes présentes n'ont été rien moins que ridicules.

— En effet, apparemment, fit Steele.

— Pourquoi dites-vous « apparemment » ? questionna Osgood. Je n'ai certainement rien remarqué. Il est alors peu probable que vous ayez découvert quelque chose.

— Il n'y aurait rien de remarquable en cela. M. Osgood. Vous avez l'habitude de gouverner la pensée des autres, moi j'ai celle de la lire.

— Vous ne voulez pas dire que vous avez appris quelque chose de nouveau ! s'exclama Osgood.

— Je ne puis que vous répéter que ce n'est pas chose tout à fait impossible.

— Mais M. Steele ! dit Osgood étonné, vous n'avez certainement pas découvert qui a tué Kirke.

L'inspecteur fixa son regard scrutateur sur le visage du jeune homme comme s'il voulait y découvrir un impénétrable secret :

— C'est en quoi vous vous trompez, M. Osgood. Je l'ai découvert !

X

Cette déclaration inattendue de l'inspecteur me surprit au plus haut point. Je me demandai même si j'avais bien entendu. Il avait donc découvert un indice nouveau grâce aux expériences qui venaient d'être faites ? Mais j'avais tout observé avec la plus grande attention et n'avais rien remarqué qui pût apporter quelque lumière à cette énigme. D'autre part, j'étais bien certain maintenant que je n'avais pas commis le crime. Quel était donc l'incident révélateur que Steele avait pu déceler dans cette série d'actes pour la plupart burlesques ?

À la première occasion, je pris à part l'inspecteur et lui demandai ce qu'il avait bien pu observer. Il parut surpris que je n'en sache rien.

— Je croyais, d'après votre expression à ce moment-là, que vous aviez noté la chose, me dit-il.

— Je n'ai rien vu du tout ! répliquai-je. Êtes-vous bien sûr de tenir le coupable cette fois ?

— Sans aucun doute répondit-il avec calme.

— Alors... vous allez l'arrêter immédiatement ?

— Non. Je n'ai aucune preuve. Je sais seulement qui est l'auteur du crime. Il se peut que j'aie les plus grandes difficultés à le convaincre de ce forfait.

— Mais dites-moi donc ce que vous avez vu, m'écriai-je.

L'inspecteur hésita un instant.

— Je ne puis mentionner de nom sans posséder de preuves irréfutables. Mais je puis vous montrer où j'ai trouvé l'indice qui m'a conduit à découvrir la vérité.

À ma grande surprise, il me conduisit à l'étage, et passant près de la porte de la chambre de Kirke, fit quelques pas plus loin jusqu'au point où les deux passages bifurquaient à angle droit. S'arrêtant alors il attira mon attention sur le tapis qui s'étendait tout au long du vestibule et me dit :

— Voici quelque chose que Gray et ses hommes n'ont pas su voir. Je l'ai découvert accidentellement hier.

M'approchant, je distinguai une large tache rouge sombre de la dimension d'un dollar et près d'elle une plus petite. Le passage étant faiblement éclairé, elles étaient peu visibles.

— Du sang ! m'écriai-je.

— Oui. Le sang d'Harrison Kirke.

— Mais comment se fait-il que ces taches se trouvent là ?

— Ah, voilà justement ce qui les rend intéressantes. Reprenons, si vous le voulez bien la suite des événements de votre rêve. Vous vous souvenez vous être levé sous la contrainte de la suggestion d'Osgood et d'être allé jusqu'à la porte de la chambre de Kirke, essayant par deux fois de l'ouvrir, mais naturellement sans succès. Et tout ce que vous avez cru faire après cela n'était qu'une hallucination.

— Je le comprends maintenant. Mais...

— Alors tâchez d'en tirer les conséquences logiques. Après avoir caché votre inoffensif étui à pilules dans la che-

minée, vous vous êtes recouché, libéré de l'influence d'Osgood. Je ne sais combien de temps vous vous serez torturé l'esprit en remémorant ce que vous croyiez avoir fait avant de pousser ce cri d'horreur que d'autres ont entendu. Mais ce dont je suis persuadé c'est que durant cet intervalle le véritable meurtrier est entré dans la chambre de Kirke par la porte donnant sur le hall et a commis son crime.

Je gardai le silence tandis qu'il réfléchissait un instant.

— L'assassin est une personne d'une grande habileté. Il portait des gants. Le coup mortel a été donné avec une telle force et une telle précision que la victime n'a pu émettre un seul cri. Alors, sans faire le moindre bruit, le meurtrier est sorti, passant par le hall pour rentrer chez lui.

— Mais comment a-t-il pu être négligent au point de laisser le couteau dégoutter de sang ? Cela ne cadre pas avec son habileté consommée.

— Non, certainement. Mais n'est-ce pas à ce moment-là que vous avez poussé votre hurlement lugubre ?

— En effet, si vos conjectures sont exactes.

— Alors, imaginez-vous ce qu'a dû éprouver le criminel. Si vous aviez commis un meurtre dans le plus grand silence, et que vous vous en retourniez sain et sauf, quel ne serait pas votre saisissement à l'ouïe d'un semblable cri paraissant venir de la chambre de la victime ?

— Mais... je n'arrive pas à comprendre, fis-je. Si le meurtrier avait déjà quitté la chambre de Kirke au moment où j'ai poussé ce cri, d'où provient ce bruit de chute que j'ai entendu, j'en suis certain, juste au moment où je me réveillais ?

Steele me regarda un instant sans répondre.

— Et que vous apprend cette tache de sang ? demandai-je.

— Elle m'apprend que le coupable a sa chambre dans le passage gauche du hall.

— Dans ce cas cela élimine toutes les dames et aussi... J'hésitai, incertain de bien me souvenir quels hôtes avaient leurs chambres dans le passage de droite.

— En effet, toutes les dames et un gentleman sont alors hors cause. Le choix reste entre les personnes qui occupent les chambres du vestibule gauche. Le criminel s'en est bien rendu compte et de savoir qu'il en avait laissé la preuve par cette tache de sang a dû le tourmenter.

— Je ne vois pas bien comment vous pourrez prouver lequel de ces cinq hommes est le coupable.

— Je ne le puis pas, d'après la seule découverte de cette tache. Voyons... nous avons ici M. Arthur Copeland, le Dr Manning, M. Osgood, M. Fred Aldridge et M. Endicott. Un seul d'entre eux s'est révélé d'une telle mentalité que nous puissions le soupçonner. Quant aux autres, la seule idée qu'ils aient pu commettre un crime est révoltante. Mais nous devons envisager que si ce crime a été commis, la victime méritait vraiment son sort. Et dans ce cas vous admettez comme moi qu'un pareil meurtre n'est plus trop vil pour qu'un de ces cinq hommes l'ait commis.

— Mais vous n'avez aucun indice vous permettant de prouver lequel d'entre eux est le coupable lui répétai-je.

— Vous vous trompez. Je l'ai découvert, maintenant. Et juste de la façon que j'attendais, grâce à ces expériences d'hypnotisme.

Je le regardai stupéfait. Et me souvenant soudain de l'incident de l'écuelle à savon, de cette obsession de l'avocat voulant laver quelque tache...

— M. Steele, vous ne voulez pas dire... vous ne prétendez pas... Non, ce n'est pas possible ! C'est le plus affable et le meilleur des hommes que j'aie jamais rencontré ! Grand Dieu, Endicott !

— Si vous le connaissez depuis longtemps, vous devez savoir de quoi il est capable ou non.

— Ah, voilà ! je ne l'avais jamais vu avant d'arriver ici... mais quand même, M. Steele, je ne puis croire cela. Ce n'est pas possible. Du reste je ne puis le croire d'aucun d'entre-eux !

— Oui, c'est incroyable. Je vous dirai franchement que je n'ai jamais été aussi péniblement surpris qu'en apprenant qui avait tué Kirke. Mais un meurtre est un meurtre, et mon devoir est de rechercher la preuve qui me fait défaut. Maintenant, j'exige de vous la promesse que vous ne ferez part à personne, entendez-vous, personne, de ce que je viens de vous dire. Le secret le plus absolu est de rigueur jusqu'au moment où j'aurais pu réunir les preuves qui me sont nécessaires.

Je lui promis ce qu'il désirait, et nous rejoignîmes les autres.

Vers les sept heures du soir je trouvai Steele examinant attentivement au moyen d'une grosse loupe l'escalier et le parquet du hall.

— Comment pouvez-vous espérer trouver quelque nouvel indice après tant de jours ? m'informai-je.

— En effet, mais ce que je cherche a rapport à quelque chose de plus récent. Je crains cependant de ne pas le trouver.

Il s'approcha lentement du coin du hall où chapeaux et pardessus s'accrochaient aux patères.

— Voilà qui m'intéresse depuis que je suis ici, dit-il. J'ai déjà examiné nombre de fois les poches et les gants, mais je vais essayer encore.

Il mit la main dans l'une des poches d'un pardessus, l'en retira vivement avec une exclamation de surprise et fouilla l'autre poche. Son air de satisfaction m'apprit qu'il avait découvert quelque chose d'intéressant.

— Dites-moi, Clayton, fit-il, personne n'est sorti hier ou aujourd'hui ?

— Non, je ne crois pas. La surveillance de M. Gray est particulièrement sévère.

— Quoiqu'il en soit, voilà un gentleman qui a eu l'occasion d'enlever les gants de la poche de son pardessus depuis hier. Je me demande pourquoi.

J'aurais donné beaucoup pour connaître le possesseur du pardessus en question. Mais ce recoin du hall était plutôt sombre, et je ne pus distinguer lequel des vêtements appendus l'inspecteur avait fouillé. Celui-ci ne fit pas mine de vou-

loir contenter ma curiosité et je le connaissais trop bien pour me permettre de l'interroger.

— Nous laisserons cette question de gants de côté pour le moment, dit-il. Il ne sera même pas nécessaire, peut-être, de les retrouver. Je vais vous réunir de nouveau. Ah ! attendez une minute... qu'est-ce que cela peut bien être ?

Il se baissa rapidement pour ramasser quelque chose de blanc qui se trouvait sous le porte-patères.

Après l'avoir examiné un instant il le mit dans sa poche sans dire mot. L'éclairage était si faible que je ne pus distinguer de façon certaine de quoi il s'agissait, mais je crois bien que c'était une enveloppe commerciale. Je ne pensai pas sur le moment que cette trouvaille pût avoir une relation quelconque avec le meurtre de Kirke.

Nos amis étaient tous passablement excités lorsqu'ils se réunirent dans le salon à la requête de l'inspecteur, car d'après son expression ils se rendaient compte qu'il était survenu quelque chose de nouveau.

— Je partirai pour New-York demain matin, annonça-t-il brusquement une fois chacun de nous installé.

Cette nouvelle nous surprit, mais personne ne fit aucun commentaire.

— J'avais promis à M. Copeland, continua l'inspecteur, que je ne partirais pas sans avoir élucidé cette affaire, et j'ai tenu parole. Je sais lequel d'entre vous a poignardé Kirke et je puis en fournir la preuve.

Il fit une pause tout en scrutant attentivement nos visages. J'observai de même mes voisins. M. Copeland et son fils paraissaient horrifiés dans l'attente de cet instant drama-

tique où le mystère serait enfin éclairci. M. Endicott semblait retenir son souffle. Fred Aldridge jetait des regards apeurés sur chacun de nous se demandant sans doute lequel était coupable. Bob Manning, calme à son habitude, attendait en silence. Seul, Osgood paraissait ouvertement incrédule et je crus même le voir sourire ironiquement.

L'inspecteur plongea lentement sa main dans la poche de son veston. Nos regards suivaient chacun de ses mouvements.

— La preuve qui me manquait, je l'ai enfin trouvée.

Mais avant qu'il pût la retirer de sa poche, le banquier se leva.

— M. Steele, dit-il, voulez-vous attendre un instant ?

L'inspecteur parut fort surpris de semblable requête. Copeland continua :

— Dois-je comprendre que vous êtes sur le point de démasquer le meurtrier de Kirke ? demanda-t-il.

— C'est précisément ce que je vais faire, répondit Steele d'un ton décidé.

— Me feriez-vous alors la faveur d'attendre quelques minutes. Je désire vous voir seul à seul avant que vous fassiez cette divulgation.

— J'y consens volontiers. Allons dans la pièce à côté. Les autres personnes voudront bien attendre ici.

Il se dirigea vers la porte suivi du banquier. Mais Endicott se leva à son tour et les retint.

— Je vous accompagne, dit-il d'un ton calme. Copeland, quelque peu surpris, hésita et lui dit :

— Ne vaudrait-il pas mieux que vous y renonciez, David ? Je préférerais parler à M. Steele en confidence.

— Non, non, je vous accompagne. Le ton de M. Endicott suggérait une résolution inébranlable.

— Dans ce cas... venez, fit le banquier.

Mais Fred Aldridge s'avança à son tour. Son visage aux traits tirés était pâle comme aux premiers jours de l'enquête.

— M. Steele, voulez-vous me permettre de me joindre à vous ? Cela vaudrait mieux... pour chacun de nous.

Un instant l'inspecteur parut hésiter. Un soupçon me vint brusquement. Cette entrevue ne serait-elle pas préparée dans le but désespéré de lui tendre un piège, de s'emparer de la preuve qu'il détenait et de la détruire ? Steele eut la même pensée, car il répondit :

— Fort bien, M. Aldridge, vous pouvez venir... et Clayton aussi.

Nous nous rendîmes dans le petit salon familial où nous avons eu notre première discussion avec Norton Osgood. L'inspecteur en ferma soigneusement la porte.

— Et bien, M. Copeland ? dit-il.

— J'aurais préféré vous voir seul au sujet de ce que j'ai à vous dire.

— Ces deux autres gentlemen sont venus de leur propre mouvement. Quant à M. Clayton, il me prête son concours pour l'affaire en question. Quelle que soit la confidence que

vous désirez me faire, vous pouvez compter sur mon entière discrétion.

— Je n'en doute pas, répondit le banquier. Mais je vois que vous ne saisissez pas ma pensée. Je crains particulièrement d'aborder le sujet dont j'ai à vous entretenir en présence de ces messieurs, car je crains qu'il n'affecte l'un d'entre eux.

Son regard se porta furtivement sur les autres, mais je n'aurais pu dire si ce fut Endicott ou Aldridge qu'il voulait désigner.

— Vous ne devez pas hésiter à parler devant moi, dit l'avocat d'une voix calme.

— Mais David, vous ne pouvez comprendre...

— Quoi que ce soit que vous puissiez dire... je désire être présent, répondit obstinément Endicott.

— Et moi aussi, déclara Fred Aldridge.

Le banquier ne put finalement qu'acquiescer. Il se tourna vers Steele.

— Je vais vous présenter une requête des plus inusitées, et j'ose à peine espérer que vous consentirez à la prendre en considération. Elle est même tout à fait déraisonnable étant donné le temps et la peine que vous avez dépensés pour vos investigations. Je vous prie pourtant de bien vouloir m'écouter.

— Je vous accorderai volontiers tout ce qui peut être dans les limites de la raison, répondit l'inspecteur.

— Ah, voilà ! je crains bien que vous ne trouviez ma demande par trop déraisonnable, dit le banquier, sans pouvoir s'empêcher de sourire. J'allais vous prier de renoncer à éclaircir cette affaire, de la laisser demeurer un mystère.

Je ne pus cacher ma stupéfaction, mais je remarquai que les autres, y compris Steele, témoignaient peu de surprise.

— Vous voulez dire, M. Copeland, que... commença l'inspecteur.

— Tout simplement ceci, interrompit le banquier. M. Gray abandonne l'affaire en désespoir de cause. Ne consentiriez-vous pas, de votre côté, à laisser ce cas rester un mystère insoluble ?

Steele demeura silencieux un moment. Il me parut qu'il regardait Aldridge et l'avocat.

— Vous rendez-vous compte, M. Copeland, dit-il enfin, que je possède maintenant une preuve suffisante pour convaincre le meurtrier ?

M. Endicott voulut parler, mais le banquier le devança.

— Je le sais, et c'est précisément pourquoi je vous fais ma requête en ce moment.

— Autre chose. Pour quelle raison m'adressez-vous pareille demande ?

Copeland jeta un regard vers l'avocat qui resta silencieux. Aldridge les observait tous deux.

— Je vous prie de bien réfléchir, M. Copeland, lui dit l'inspecteur. Si vous ne voulez pas que je fasse usage de mes

preuves contre le coupable qui doit probablement vous être cher, j'ai le droit de savoir pourquoi.

— Vous en avez deviné la raison, répondit le banquier à voix basse. De même que vous, je sais qui a commis le crime.

— Et vous préférez que ces messieurs ne le sachent jamais ?

Le regard de Steele scruta de nouveau les visages d'Endicott et d'Aldridge. Copeland ne leva pas les yeux. Quand il répondit, sa voix était à peine perceptible.

— L'un d'eux ne doit pas le savoir.

Chacun de nous parut douloureusement surpris. Le banquier sembla s'en rendre compte et voulut se reprendre, car sans nous regarder il ajouta rapidement :

— Tous deux, peut-être.

Endicott, stupéfié, fixait son ami d'un œil hagard. Fred me regardait d'un air sombre. Steele rompit le silence pénible.

— Que dois-je faire ? Êtes-vous sûr que vos amis désirent aussi que cette affaire soit étouffée ? Pensez-vous qu'ils accepteront de vivre avec ce constant soupçon que l'un des leurs est un criminel, et d'avoir à se demander sans cesse si l'ami qui leur est cher n'est pas précisément le coupable ?

— Non, je ne le crois pas, dit Endicott.

— Il vaudrait mieux qu'ils ne le sachent jamais, insista Copeland.

— Fred Aldridge ne disant mot, Steele se tourna vers moi.

— Et vous, Clayton, qu'en pensez-vous ?

Je pris un instant de réflexion avant de répondre. Tout compte fait, je jugeai que l'avenir était plus important que le présent.

— Je suis d'accord avec M. Endicott, répondis-je. Le meurtrier de Kirke doit être démasqué.

Si ce furent mes paroles qui firent pencher la balance dans l'esprit de Steele, je les regretterai toute ma vie.

— Nous devons donc poursuivre l'affaire, dit-il d'un ton ferme.

Copeland voulut de nouveau parler, mais se rendit compte à quel point ce serait inutile. Fred semblait absent. Quant à Endicott il paraissait avoir escompté cette solution.

— Voulez-vous maintenant nous faire connaître quelle preuve vous possédez ? demanda-t-il à l'inspecteur.

— Certainement. Je l'ai ici.

De nouveau il fouilla sa poche et en sortit un objet cylindrique en bois que je reconnus lorsqu'il le plaça sur la table. C'était mon étui à pilules !

— Voilà « l'arme » utilisée par M. Clayton lorsqu'il a rêvé qu'il poignardait Kirke, fit l'inspecteur. Il se souvient de l'avoir dissimulée dans une cachette de la cheminée. Plus tard, le véritable meurtrier remplaça cet inoffensif étui par le couteau homicide dans l'espoir que Clayton serait ainsi convaincu d'avoir commis lui-même le crime. Quant à cet objet,

il l'a jeté où il pensait que jamais personne ne pourrait le trouver, même s'il se consacrait entièrement à cette recherche.

J'entendis une exclamation étouffée comme de quelqu'un qui aurait écouté à la porte. Endicott se leva brusquement.

— Alors sur cet étui doivent se trouver les empreintes digitales du...

— Meurtrier d'Harrison Kirke ! interrompit l'inspecteur. L'homme qui de sa main gantée a poignardé sa victime, mais n'a pas jugé nécessaire de prendre des précautions avec cet étui qu'il pensait si bien caché !

Que pouvions-nous objecter à cela ? Le criminel ne pouvait plus échapper à son sort et tous nous en avons la conviction.

— Je vais faire relever ces empreintes à l'instant, dit Steele.

— Comment ? Ce n'est pas encore fait ? s'étonna Endicott.

Steele fit un signe négatif.

— Je n'en avais pas un besoin immédiat. Je savais depuis quelque temps qui a tué Kirke. Mais je vais m'en occuper tout de suite.

Endicott s'apprêtait à parler quand une interruption inattendue l'en empêcha. Un projectile frappa violemment les vitres à l'autre extrémité de la pièce. Tous nous sursautâmes. La nuit était très sombre et l'on ne distinguait rien au dehors.

— Quelqu'un s'intéresse à notre discussion, dit le banquier.

Endicott se précipita vers la fenêtre et scruta l'obscurité. Copeland le rejoignit à l'instant.

— Que voyez-vous, demandai-je intéressé.

— Rien, répondit le banquier. Il fait trop sombre. Peut-être que quelqu'un nous espionne. Je vais baisser le store.

— Attendez ! s'écria l'inspecteur brusquement. Si quelqu'un a tenté d'observer ce que nous faisons comment serait-il assez maladroit pour déceler sa présence en frappant sur les vitres ?

— Et j'ai bien entendu, fit Fred Aldridge.

Je les rejoignis vers la fenêtre avant que le banquier baissât le store, mais rien n'était visible au dehors.

— Il n'y a pas de doute qu'une sorte de projectile a frappé la vitre, dit Endicott. Quelque chose qu'on aurait jeté de peu de distance.

Une exclamation de Steele nous fit retourner.

— Clayton ! dit-il, qu'est-ce que vous avez là à vos pieds ?

Je me baissai. Un crayon de bois d'environ cinq centimètres de long reposait sur le tapis. Je le pris et m'aperçus que la mine en était cassée. Steele accourut et l'examina attentivement.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Copeland.

L'inspecteur ne répondit pas. Fred Aldridge s'approcha de nous, mais Steele se retourna brusquement vers lui.

— Avez-vous vu d'où venait ce projectile, M. Aldridge ? lui demanda-t-il.

— D'où ? répéta machinalement le jeune homme étonné.

— Oui. Ce bout de crayon est l'objet qu'on a lancé contre la fenêtre. Et on l'a jeté de l'intérieur de cette chambre !

— Comment... de l'intérieur de la chambre ! s'écria le banquier. M. Steele, qu'est-ce qui peut bien vous faire croire à cela...

— Regardez ! s'exclama Endicott d'un ton singulier. Regardez, M. Steele. La table...

Il la désignait du doigt tendu et tous nous regardâmes. L'étui avait disparu !

Ce fut un concert d'exclamations. Seul Steele était resté silencieux. Il se dirigea vers la porte, la ferma à clef et mit celle-ci dans sa poche. Alors il revint vers nous.

— J'exige que celui d'entre vous qui a pris cet étui me le rende immédiatement, dit-il d'un ton ferme et calme.

Personne ne répondit. Nous étions trop abasourdis.

Que voulez-vous dire ? fit à la fin Copeland.

— Ceci. L'un de ceux qui se trouvent en ce moment dans cette chambre a jeté ce crayon contre la vitre afin de faire croire que le projectile venait du dehors. Alors, tandis que mon attention était tournée du côté de la fenêtre il s'est emparé de l'étui révélateur afin de le faire disparaître à nou-

veau. Lequel d'entre vous a fait cela et pourquoi ? Vous allez me répondre immédiatement.

— Je ne puis croire à ce que vous dites, M. Steele, fit le banquier.

— Vous serez bien obligé d'y croire. Il n'y a pas d'autre hypothèse à considérer. La mine brisée de ce crayon démontre que c'est là le projectile qui a frappé la vitre. Il est évident qu'il n'a pu être lancé du dehors à travers la fenêtre ! Il ne reste d'autre alternative que celle-ci : l'un de vous l'a jeté de l'intérieur de la chambre.

— Incroyable ! déclara Copeland.

— Vous ne connaissez pas celui qui a fait cela, M. Copeland.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Aucun de nous n'en est capable !

— Fort bien, dit Steele. M. Endicott, est-ce vous ?

— Jamais de la vie ! C'est absolument ridicule !

— Alors, c'est vous Clayton ?

— Non, ce n'est pas moi.

— Et vous... M. Aldridge ?

— Moi ? Non, ce n'est pas moi.

Steele nous regarda silencieusement un long moment.

— Alors, dois-je vraiment croire qu'aucun de vous ne s'est emparé de cet étui ? dit-il à la fin.

— C'est bien ce que vous devez croire, répondit Endicott.

— Je ne comprends pas, fit Steele.

— Je prétends que cette boîte n'a pas été prise par l'un de nous, dit encore l'avocat.

— Vous êtes absolument sûr de cela ?

— Non. Mais la chose est possible.

— Possible ! Vous n'allez pas me dire que quelqu'un d'autre est entré dans la chambre et s'est emparé de l'étui sous nos yeux !

— Je crois précisément que c'est cela qui est arrivé.

— Vraiment ? Alors, pouvez-vous me dire qui a lancé le crayon contre la fenêtre ?

— La personne qui a pris l'étui.

L'inspecteur était exaspéré.

— C'est absurde, M. Endicott ! déclara-t-il. Nous devrions n'examiner que des hypothèses vraisemblables.

— Mon hypothèse est absolument raisonnable, répondit l'avocat d'un ton tranquille.

— Voulez-vous me dire, alors, où se trouvait cette personne lorsqu'elle a jeté son crayon ?

— Je ne puis le savoir exactement. Mais je suppose qu'elle se tenait sur le seuil de la porte.

L'inspecteur le regarda comme s'il le suspectait d'avoir perdu la raison.

— M. Endicott, reprit Steele, quand nous sommes entrés dans cette chambre j'ai eu soin de constater que la porte en était bien refermée, et lorsque je suis allé la fermer à clef il y a juste un moment je l'ai trouvée dans le même état.

— Je n'en pense pas moins qu'elle a pu être ouverte et refermée entre-temps. Je ne cherche en aucune manière, M. Steele, à vous égarer dans vos investigations. Si je vous soumets cette explication c'est que je ne puis croire qu'aucun d'entre nous soit capable de ce que vous croyez.

— Il est tout à fait impossible que quelqu'un d'autre ait pu le faire, s'obstina l'inspecteur.

— Erreur. Voulez-vous bien réfléchir un moment à ce qui s'est passé. Lorsque nous avons entendu un projectile frapper la vitre nous vous regardions tous. Personne d'entre nous n'aurait pu lancer quoi que ce soit sans être immédiatement observé. Je courus à la fenêtre et regardai dehors.

M. Copeland vint me rejoindre ainsi que M. Clayton. Tous nous regardions du même côté. Le voleur n'avait qu'à pénétrer dans la chambre, se glisser jusqu'à la table et se retirer sans bruit. Je crois fermement que c'est ce qui s'est passé.

— C'est à peine croyable ! fit Copeland.

— Il m'est impossible d'admettre une pareille chose. Personne ne me fera croire que quelqu'un a pu ouvrir la porte, s'avancer jusqu'à la table, se retirer, refermer la porte, tout cela sans être vu et sans trahir sa présence par le moindre bruit ! C'est parmi vous quatre que je dois chercher cet étui.

— C'est bien ce que je crains que vous allez faire, dit Copeland.

— Je vais offrir encore une fois à celui qui l'a pris l'occasion de le rendre, nous dit Steele.

Personne ne répondit.

— Dans ce cas... fit l'inspecteur, je le laisserai en possession de qui que ce soit qui l'ait dans sa poche.

Un sursaut d'étonnement accueillit ses paroles inattendues.

— Lorsque j'apprendrai qui d'entre vous a commis cet acte stupide, je me verrai forcé de l'impliquer de tentative d'entraver l'exercice de la justice. Ce qui vient de se passer n'en changera absolument en rien le cours. Je sais quel est le meurtrier et je vais l'arrêter ce soir !

Il se dirigea vers la porte et l'ouvrit en prenant la clef dans sa poche, puis se retournant vers nous :

— Je vous rends votre liberté, messieurs, dit-il.

Endicott prit le bras de l'inspecteur comme nous sortions dans le hall et lui dit :

— Ne voulez-vous pas au moins essayer de mettre ma théorie à l'épreuve, M. Steele ? Informez-vous au salon si l'un des hôtes n'a pas trouvé quelque excuse pour sortir un instant ?

Steele admit que la suggestion était bonne et fit comme on le lui demandait.

— Personne n'est resté au salon comme je l'avais demandé, fit-il d'un ton d'impatience et d'irritation. Ils se sont séparés.

— J'en suis extrêmement vexé, M. Steele, fit le banquier. Il paraissait sincère, mais je pense qu'il était secrètement satisfait de cette occurrence. Dois-je les réunir de nouveau ? reprit-il.

— Non, pas pour le moment, répondit l'inspecteur d'un ton sec.

Je m'approchai de lui dès qu'il fut seul.

— Allez-vous retarder votre divulgation jusqu'à demain ? demandai-je.

— Peut-être. Mais vous pouvez compter que cette fois je ne tiendrai aucun compte de toutes les tentatives que l'on pourrait entreprendre pour que j'abandonne l'affaire. Que quelqu'un me le demande est admissible, mais je ne supporterai pas qu'on essaie délibérément de m'obliger à le faire. Ce qui vient de se passer ne se répétera pas !

— Qui a pris cet étui ?

— Je n'en sais rien, mais j'ai mes soupçons.

— L'hypothèse d'Endicott est absurde ! déclarai-je. Que quelqu'un ait pu accomplir ce qu'il prétend est tout à fait impossible. Vous pouvez être sûr que cet étui a été pris par l'un de ceux qui se trouvaient dans la chambre.

— Oui, fit Steele, pensif. Ce gentleman s'est cru très habile de s'emparer de l'étui et d'en effacer les empreintes accusatrices.

Il se mit à rire doucement et demeura silencieux un long temps.

— Pauvre type ! dit-il à la fin. S'il savait !

— S'il savait quoi ? demandai-je, subitement intéressé.

L'inspecteur se leva sans hâte et se dirigea vers la porte, puis s'arrêtant sur le seuil :

— Cet étui, Clayton, n'était pas le vôtre, mais un tout semblable que j'ai obtenu chez un droguiste d'après votre description. En fait d'empreintes digitales on ne relèverait que celles du bonhomme qui me l'a vendu. Quant à l'autre étui, je ne pense pas pouvoir jamais le découvrir.

... Supposant que rien de nouveau ne surviendrait ce jour-là, je montai dans ma chambre bien qu'il ne fût que neuf heures, car j'étais plutôt fatigué et désirais me trouver seul pour réfléchir posément à tout ce qui s'était passé. Je fermai la porte et m'assis au bord de mon lit.

Je ne pouvais qu'admirer la façon dont Steele nous avait tous dupés au moyen du faux étui. Le vol de celui-ci s'avérait un indice qui faciliterait la tâche de démasquer le coupable.

Je me demandais ce que l'inspecteur allait faire lorsqu'on frappa à ma porte. Je me levai et c'était précisément lui qui venait me chercher.

— Descendons, Clayton, ordonna-t-il à voix basse. Nous allons en finir.

XI

— Comment ? m'écriai-je. Le meurtrier a-t-il avoué ?

— Chut ! Taisez-vous ! Non, pas encore. Mais avant un quart d'heure il le fera.

— Comment le savez-vous ?

— Venez avec moi et vous le verrez.

Sans le questionner davantage, je le suivis au rez-de-chaussée. Il me fit entrer dans le petit salon aux rideaux rouges.

— Attendez ici un instant, dit-il. Je vais chercher M. Copeland.

Je m'assis dans l'obscurité. Une minute à peine avait passé quand je me rendis compte que quelqu'un se tenait sur le seuil, regardant dans la chambre. Je me levai aussitôt pour voir qui donc c'était, mais l'inconnu s'était déjà éloigné et je l'aperçus juste comme il entra au salon. Ma curiosité étant éveillée, je le suivis. Quand je fus assez près de la porte, je pus constater que la personne qui venait d'entrer n'était autre que Norton Osgood. Ellen Aldridge se trouvait déjà là et attendait apparemment quelqu'un.

— Miss Aldridge, commença Osgood, sur un ton humble et bas, je vous dois des excuses.

Elle se leva toute indignée.

— Ne me dites plus jamais rien, M. Osgood. Je ne vous le permettrai pas ! Je vous tenais pour un gentleman. Je vous croyais l'ami de Fred et de notre famille. J'ai été assez folle pour vous confier un secret que je n'aurais jamais dû dire à personne sinon à mon frère. Et qu'avez-vous fait ? Vous m'avez accusée d'un crime... pour vous disculper !

— Je ne vous ai jamais accusée !

— Non ! Vous ne l'avez pas énoncé dans ces termes. Vous n'avez pas osé dire que vous me croyiez coupable du meurtre de Kirke. Non, en effet. Mais vous avez fait toutes les insinuations possibles. Vous avez abusé de votre pouvoir hypnotique hier soir pour essayer de me contraindre à avouer un crime que je n'ai pas commis ! Et vous avez fait cela parce que vous redoutiez qu'on vous accuse vous-même !

Osgood, accablé de honte, était incapable de répondre. À ce moment, l'inspecteur entra dans le salon par l'autre porte.

— M. Steele, dit aussitôt Norton Osgood, j'ai un aveu à vous faire. Et ce que je vais vous dire je le répéterai tout à l'heure devant les autres. Le soir du crime j'ai essayé de contraindre Clayton à assassiner Kirke.

— Cela je le savais, dit l'inspecteur.

Entrant alors en cet instant, je rejoignis les interlocuteurs.

— Je vous ai induit à penser que j'avais usé de mon pouvoir sur Clayton dans ce but à l'instigation de Miss Aldridge, continua le jeune homme.

— C'est ce que nous ne pouvions manquer de supposer d'après vos actes et vos insinuations depuis ce soir-là, répondit Steele.

— Or, ce que Miss Aldridge m'avait demandé était tout autre chose et je m'en suis prévalu pour avoir une arme contre elle. Je ne crois pas qu'elle ait jamais désiré la mort de Kirke quelque ressentiment qu'elle ait pu nourrir contre lui.

— Je sais également cela, dit Steele.

— Et j'ai insinué ces choses parce que je craignais qu'on m'en accusât. Kirke avait escroqué mon frère il y a cinq ans — dépouillé de valeurs valant plus de dix mille dollars. Aussi c'est avec joie que j'aurais tué cette canaille !

Il s'arrêta, nous regardant à la ronde, puis continua.

— Mais... je n'aurais jamais eu le courage de tuer un homme. J'essayai de contraindre Clayton à le faire pour moi. Et je crois que plus d'un en a eu le soupçon. Cependant, je vous le jure sur l'honneur, M. Steele, je ne l'ai pas fait délibérément. C'était une tentation bien grande... commettre un meurtre désiré et avoir l'assurance qu'on ne pourrait jamais vous en accuser... Mais je n'y songeai qu'après notre discussion sur les limites du pouvoir hypnotique, et même alors je n'aurais pas osé l'essayer. Lorsque je m'assis sur la chaise au moment d'endormir Clayton, j'étais bien déterminé à ne jamais tenter pareille chose. Mais Miss Aldridge m'avait demandé une faveur que je n'étais guère disposé à lui accorder et cet antagonisme latent de mon esprit a fait qu'inconsciemment... M. Steele, je vous jure que je dis la vérité maintenant ! Non, non, je ne voulais pas lui suggérer ce

meurtre. Mais une fois sa volonté en mon pouvoir... je l'ai fait malgré moi !

— Je comprends... commenta Steele.

— Vous devez tous vous souvenir de mon horreur lorsque je me rendis compte de ce que je venais de faire. J'aurais donné je ne sais quoi pour revenir en arrière. Mais c'était impossible ! J'ai vécu cette nuit-là dans la terreur de ce qu'allait faire Clayton ! Il s'arrêta brusquement, nous regardant avec des yeux égarés. Je ne sais pas ce qui est arrivé... continua-t-il. M. Endicott avait raison sans doute puisque Clayton n'a pas commis ce crime.

— Et c'est alors vous qui avez tué Kirke ! m'écriai-je.

Il se retourna vers moi les yeux agrandis d'épouvante.

— Le tuer... jamais ! dit-il d'une voix étouffée. C'était déjà bien assez que je vous aie suggéré de le faire ! M. Steele, non, ce n'est pas vrai. J'ai toujours cru que c'était Clayton qui avait tué Kirke jusqu'à ce vous nous ayez expliqué que c'était impossible !

— Bien, bien, fit l'inspecteur. Je sais aussi que ce n'est pas vous qui avez commis le crime. Accompagnez-moi dans le petit salon, M. Osgood.

J'étais sur le point de les suivre lorsque Ellen Aldridge me retint par le bras.

— George, dit-elle, tout cela est de ma faute. Je me retournai vivement.

— Jamais de la vie ! dis-je avec ferveur.

— Oh, oui ! ajouta-t-elle à voix basse. Si je n'avais pas été si sotté et déraisonnable ce soir-là, personne ne vous aurait soupçonné de ce crime et tout ce qui a suivi ne serait jamais arrivé. Je m'en rends bien compte maintenant et je sais...

— Vous ne voulez pas dire que vous savez qui a tué Kirke ! m'écriai-je. Vous...

Elle me fit signe de me taire et me dit d'une voix suppliante :

— Je vous en prie, ne me demandez pas cela.

— Mais, Ellen, ne voulez-vous pas au moins me dire ce que vous aviez demandé qu'Osgood me suggère ?

— Oh ! Vous ne voulez pourtant pas que...

— Si, Ellen, je le désire.

— Mais c'est quelque chose que je ne devrais jamais avoir demandé... Ce... ce n'était pas bien.

— Je n'en crois rien, Ellen. Je suis sûr que vous n'avez jamais rien fait de répréhensible. Ne voulez-vous pas me le dire ?

Elle se mit à sourire, mi-honteuse, mi-craintive.

— Je... je lui ai demandé s'il ne pouvait pas vous suggérer de... m'aimer un peu, répondit-elle.

Je la pris dans mes bras et l'embrassai passionnément. Et quand Henry Copeland entra précipitamment dans le salon il ne fut pas peu stupéfait, bien que d'une toute autre manière qu'il s'y attendait.

Je m'empressai de rejoindre Steele. Quand j'entrai dans la pièce, l'inspecteur achevait de donner des instructions plutôt compliquées. Il me fit signe de m'asseoir.

— Clayton, me dit-il, je crois qu'il vaut mieux vous mettre au courant de ce que je veux tenter. Je vais apparemment procéder à une nouvelle séance d'hypnotisme.

— La même que celle que nous avons eue hier soir ? demandai-je.

— Non ! l'idée en est tout autre et ne peut manquer d'amener une confession. M. Osgood hypnotisera apparemment toute la société le plus rapidement possible, mais sans réveiller personne, jusqu'à ce que tout le monde soit en son pouvoir en même temps.

— Qu'avez-vous voulu dire par « apparemment » ?

— Ah, voilà justement où réside le secret. Osgood prétendra hypnotiser neuf des dix personnes de la société, et le seul qu'il endormira réellement sera précisément le meurtrier.

— Mais comment puis-je le reconnaître ? demanda Osgood.

— Je vous le dirai. Vous vous rendez compte de l'effet de mon plan. Tous se figureront être au pouvoir d'Osgood et je déclarerai que celui-ci obligera le coupable à se confesser. Seul d'entre vous réellement endormi, il se figurera s'être trahi et se sentira contraint d'avouer.

— C'est un excellent plan, répondis-je. Je suis sûr qu'il réussira.

— Je n'en doute pas, dit Steele. Je m'en vais faire rassembler la société au salon.

— Attendez ! s'écria Osgood. Vous ne m'avez pas encore dit le nom de la personne.

— Oh ! fit Steele en riant. Je ne dois pas oublier cela. Il me lança un rapide regard de côté et dit alors à Osgood :

— Je vais vous l'écrire.

Il prit dans sa poche un crayon et une feuille de papier qui me parut être l'enveloppe qu'il avait trouvée et s'apprêta à écrire lorsqu'il eut comme un frisson et s'arrêta.

— J'ai une crainte superstitieuse de faire cela, dit-il tandis qu'un sourire singulier errait sur ses lèvres. Ces rideaux rouges sont inquiétants. Je n'ai jamais frôlé de plus près la mort que le jour où j'étais sur le point d'écrire le nom d'un meurtrier alors qu'il m'épiait.

— J'eus un sursaut d'horreur.

— Ne l'écrivez pas, au nom du ciel ! m'écriai-je. L'inspecteur se retourna et souleva tranquillement les rideaux rouges. Ils découvrirent un passage étroit et faiblement éclairé. Personne ne s'y trouvait.

— Je me suis alarmé à tort. De toutes façons le meurtrier de Kirke n'est pas de ceux qui tuent pour sauvegarder leur vie, dit Steele.

Je le vis se pencher sur l'espèce d'enveloppe qu'il tenait à la main et mouvoir rapidement son crayon. Il me sembla qu'il prétendait seulement écrire un nom déjà marqué sur le papier que, se redressant, il tendit à Osgood.

— Vous endormirez ce gentleman, et personne d'autre, ordonna-t-il ; voici son nom.

Norton eut un recul d'étonnement horrifié.

— Ce n'est pas possible, M. Steele ! protesta-t-il. En êtes-vous sûr ?

— Je n'en ai pas le plus léger doute. Il a tué Kirke. Cette crapule le méritait amplement, mais justice doit quand même être rendue. Cet homme doit avouer ce soir !

— Bien, dit Osgood. Je ferai mon possible pour cela.

— Que tout le monde se réunisse au salon, demanda Steele. Peut-être voudrez-vous bien appeler ceux qui sont à l'étage, Clayton ?

Cinq minutes plus tard, tous les membres de la société, les nerfs tendus, se trouvaient rassemblés pour la dernière fois au salon. Chacun se rendait compte que la fin du drame approchait.

Les Copeland se groupèrent à l'extrémité du salon. Endicott s'assit près du banquier. Les trois Aldridge prirent place à l'autre bout, Bob Manning s'asseyant près de Lucy, toute pâle de frayeur. Je me trouvais entre les deux groupes, non loin de Steele et d'Osgood occupant le centre de la pièce.

Je notai avec surprise que l'on avait apporté un divan de la chambre voisine et qu'on l'avait placé au milieu du cercle des assistants. À l'une de ses extrémités se trouvait une chaise sur laquelle l'inspecteur déposa un objet qu'il venait de retirer d'un paquet. C'était le couteau ayant servi au meurtre.

— Mes amis, commença Steele. M. Osgood a pu m'assurer qu'il se faisait fort de désigner le coupable.

Personne ne soufflait mot.

— Pour arriver à ce but il se servira de nouveau de son pouvoir de suggestion. Les indices que l'expérience de hier nous a permis de relever sont suffisants pour qu'aujourd'hui il puisse contraindre le meurtrier d'Harrison Kirke à confesser son crime.

— Les terreurs de hier soir doivent donc recommencer ? protesta le banquier.

— Pas le moins du monde, répliqua Steele. M. Osgood procédera d'une toute autre manière maintenant. Il s'arrangera pour avoir en même temps toutes les personnes présentes sous son pouvoir.

— Je ne crois pas que cela soit possible, objecta Endicott.

— Je vais vous prouver le contraire, dit Osgood. Je puis mettre successivement plusieurs personnes en état d'hypnose et les garder sous le contrôle de ma volonté aussi longtemps que je le désire.

Cette déclaration fit sensation.

— Comprenez-vous ce que cela signifie ? demanda Steele. M. Osgood aura dix personnes en son pouvoir. Chacune d'elle agira exactement comme il le désire. Et le coupable se verra littéralement forcé de se trahir.

— Ce n'est pas logique ! s'écria le jeune Copeland. Je ne...

— Logique ou non, cela sera, riposta l'inspecteur. Vous voyez cette chaise ? Et ce couteau, le même qui a transpercé le cœur de Kirke. Eh bien, nous allons nous imaginer que la victime repose sur ce divan.

Grâce Copeland poussa un cri de terreur.

— M. Steele ! protesta le banquier, est-ce donc vraiment nécessaire ?

— Absolument. Je vais vous expliquer ce qui se passera. Neuf d'entre vous s'imagineront seulement que Kirke se trouve sur ce divan. Mais le dixième – le meurtrier – l'y verra en réalité !

Un nouveau cri d'horreur poussé par M^{me} Copeland nous fit tous sursauter.

— Le meurtrier d'Harrison Kirke ne peut plus nous échapper ! dit Steele en élevant la voix. Je vais laisser ce couteau sur la chaise. C'est l'arme que le coupable connaît trop bien. Il s'en emparera, et voyant Kirke sur le divan répétera son crime !

Endicott recula de terreur, s'appuyant contre la paroi.

— M. Osgood, termina l'inspecteur, veuillez commencer.

J'interrogeai Steele du regard et il me fit signe d'avancer. Je pris donc place sur la sellette.

Osgood sut très habilement feindre les passes et si je n'avais pas été par trois fois endormi je n'aurais pas saisi la différence. Mais lorsqu'il leva la main en signe qu'il avait achevé, je me sentais l'esprit parfaitement libre de toute influence extérieure.

Les autres suivirent sans protestation. J'étais dans un tel état d'excitation et d'attente que je ne pris pas garde à l'ordre dans lequel ils passèrent. Quand Osgood en eut fini avec Fred Aldridge, le dernier, Steele surveilla silencieusement nos deux groupes quelques instants.

— Attendez ! dit Endicott. Mon cerveau est parfaitement clair. Il en était tout autrement les précédentes fois.

— C'est tout simplement, répondit vivement Osgood, que je le désire ainsi pour le moment.

— M. Steele, dit à son tour Henry Copeland, je suis absolument sûr que je ne me trouve pas en état d'hypnose.

— Vous ne tarderez pas à constater votre erreur, rétorqua Osgood.

— Rappelez-vous, que vous avez été impuissant à m'endormir hier soir.

— Vous vous rendrez bientôt compte que j'ai mieux réussi cette fois. Je suis prêt. M. Steele.

— Alors, il ne nous reste plus qu'à observer ce qui va se passer, annonça l'inspecteur comme il nous fixait l'un après l'autre d'un regard pénétrant. Le meurtrier de Kirke va répéter son crime !

Comme il disait ces derniers mots, il tourna le commutateur avec sa main droite, plongeant subitement la chambre dans l'obscurité. Des exclamations de surprise s'élevèrent.

— Que personne ne bouge ! ordonna l'inspecteur.

La pièce n'était pas absolument sombre. Une légère lueur provenant du hall permettait de distinguer vaguement

le contour des objets à l'autre extrémité du salon, tandis que de mon côté tout restait invisible. J'apercevais la silhouette de la chaise où se trouvait déposé le couteau du crime, et une masse noire m'indiquait la position du divan. Je devinais plutôt que je ne voyais les formes vagues de nos deux groupes. Steele et Osgood avaient complètement disparu dans l'ombre.

L'on n'entendait pas d'autre bruit que celui des respirations haletantes. L'attente était angoissante.

— M. Osgood !

— Je suis prêt !

— Alors, ordonnez au meurtrier de Kirke de commettre à nouveau son crime !

Les voix de Steele et d'Osgood résonnèrent dans l'obscurité. Ce dernier ne répéta pas l'ordre en paroles. L'on entendit comme un soupir d'angoisse et mes nerfs étaient si tendus que j'avais envie de rire. Puis de nouveau le silence absolu.

— Vous devez le faire ! Vous devez le faire ! Faites-le !

Comme j'entendais de nouveau l'ordre impérieux qui m'avait contraint à me lever, la nuit du crime, je sentis un frisson d'épouvante me parcourir l'échine. Un long gémissement se fit entendre. Personne ne paraissait avoir bougé.

Mes yeux s'habituant peu à peu à l'obscurité il me sembla voir à ma gauche, près de la paroi, une forme vague. Ce devait être David Endicott. Cette autre à côté de lui, Henry Copeland. Plus loin son fils, sans doute, qui se tenait là auparavant. À droite, d'autres formes indistinctes. L'une, debout

devait être Fred Aldridge. Je ne pouvais voir Lucy et Ellen sur le sofa, mais j'avais conscience de leur présence.

— Vous devez le faire ! Vous devez le faire ! Faites-le !

La voix impérieuse ordonnait pour la seconde fois. C'était elle que j'avais entendue quand je m'étais arrêté à la porte de Kirke après avoir accompli la première partie de ce qui m'était commandé. Qu'exigeait-elle maintenant ? Certainement personne n'avait bougé. Alors le premier ordre n'avait donc pas été exécuté ? Osgood allait-il échouer dans cette suprême épreuve ?

Alors un cri terrifiant déchira l'obscurité. Un cri de femme, et je crus reconnaître la voix de Lucy Aldridge. Mais quoi donc avait pu causer une pareille frayeur à la jeune fille ? Personne n'avait bougé, personne n'avait fait la moindre chose, ou...

Je sursautai. Je n'avais pas observé la chaise basse où le couteau reposait. C'était pourtant l'objet le plus visible de la chambre. Et devant elle un homme était accroupi !

Comment avait-il pu se glisser jusque-là sans que je le voie, et sans qu'on l'entende ? Cela paraissait incompréhensible. Mais il était là !

Je le vis étendre la main et prendre le couteau. Il resta dans la même position un long moment tandis que tous nous attendions la respiration suspendue. Alors je me rendis compte que sa position changeait imperceptiblement. Lentement, sans aucun bruit, il rampait vers la couche où il s'imaginait que Kirke reposait.

Rien ne pouvait être plus terrifiant que ce glissement silencieux, que cette avance furtive et menaçante. Chaque pas le rapprochait du divan...

Et je vis soudain son bras se lever... puis en un éclair le couteau meurtrier s'abaissa d'un seul coup, traversant avec un bruit de déchirement le matelas du divan.

Je m'élançai horrifié... c'en était trop ! Et le cri que je poussai fit écho aux hurlements d'épouvante des autres qui fuyaient ce spectacle affolant. Alors la voix du banquier se fit entendre au-dessus du tumulte.

— De la lumière ! Allumez !

Quelqu'un chercha à tâtons le commutateur. D'autres couraient. Endicott criait d'une voix rauque. Alors...

— Arrêtez-le ! Il se sauve ! La porte ! hurla Arthur Copeland.

Steele tourna subitement le commutateur. Sous le flot brusque de lumière, la scène apparut dans toute son horrible confusion. L'impression que j'en reçus fut si vive qu'elle restera toujours gravée dans mon cerveau. Endicott, au centre du salon, livide, hagard, se tordant les mains. Fred Aldridge courant comme un fou vers la porte, et Steele sur le seuil, lui barrant le passage.

Fred s'élança dans les bras de l'inspecteur, s'accrochant désespérément à lui, jetant en arrière par-dessus son épaule, un regard où nous pûmes lire non pas la culpabilité mais l'épouvante.

— Non ! je ne me sauverai pas ! dit Bob Manning comme il se relevait près du divan, étreignant encore convulsive-

ment l'étincelant couteau dans sa main droite. C'est moi qui ai tué Kirke, et je ne le regrette pas ! Arrêtez-moi !

Une demi-heure plus tard, le calme s'étant rétabli, Steele s'informa de ce qui l'avait poussé au crime. Sa voix témoignait plus de regret que de blâme. Je me trouvais là en compagnie d'Endicott et du banquier.

— Il le méritait ! répondit Bob Manning. Et si je ne l'avais pas tué, un autre l'aurait fait !

— Clayton ? demanda Steele.

— Oui ! Clayton ou Miss Aldridge ! Je me rendis compte immédiatement qu'il se passait quelque chose d'anormal la seconde fois qu'Osgood endormit Clayton. Je remarquai l'attitude d'Ellen quand elle pria Osgood de contraindre Clayton à exécuter quelque chose. Je vis aussi l'expression d'horreur qu'éprouva Osgood lorsqu'il se rendit compte que son sujet commettrait ce qu'il lui avait suggéré.

— Et vous craigniez...

— J'ai eu peur pour les deux. Je songeai à la nature impulsive et ardente d'Ellen et au désir non dissimulé qu'éprouvait George d'écraser cette vipère !

— Mais comment vous êtes-vous rendu compte de l'aversion que Clayton ressentait pour Kirke ?

— Il n'aurait pas été un homme s'il ne l'eût ardemment haï ! J'étais caché derrière les rideaux rouges et j'ai entendu ce méprisable gredin dire à Ellen Aldridge de ces paroles qu'aucun homme ne pourrait prononcer devant moi et... continuer à vivre ! J'entendis Clayton entrer et le menacer. Et quand j'ai remarqué l'agitation d'Osgood pendant son ex-

périence d'hypnotisme je me suis demandé... j'ai eu peur... pour tous deux !

Ce soir-là je restai levé et me mis aux écoutes. J'avais vu à quel point George était anxieux et énervé. Au milieu de la nuit j'entendis le parquet craquer dans sa chambre. Je sais maintenant qu'il se dirigeait vers la porte de Kirke. Avant qu'il y parvint j'étais moi-même dans la chambre du misérable et j'y restai jusqu'à ce que j'aie entendu Clayton se remettre au lit. Mais je pensais qu'il renouvellerait sa tentative. Je me l'imaginai étrangler Kirke et je voyais déjà Ellen et lui arrêtés pour meurtre.

— Et c'est pour les sauver tous deux que vous...

— Oui, et pour sauvegarder le secret de Miss Aldridge, interrompit Bob. Je descendis à l'office et m'emparai d'un long couteau de cuisine qui s'y trouvait. Et cette répugnante canaille est mort comme il aurait dû mourir dix ans plus tôt !

— Mais qui a placé le couteau dans la cheminée de Clayton ? demanda l'inspecteur.

— C'est moi, avoue Manning à voix basse. Le matin suivant George me fit part d'un cauchemar qu'il avait eu. Je remontai dans sa chambre pour faire en sorte que rien ne puisse l'accuser. Et quand je redescendis je... je l'entendis...

— Oh, Bob ! Ce n'était pas ma faute ! Je le jure !

— Je le sais maintenant, dit-il. Je sais qu'Ellen en est responsable. Mais alors j'étais aveuglé de douleur et de rage. Et j'oubliai à ce moment-là qu'une amitié comme la nôtre ne peut être rompue pour de semblables choses. Aussi je retournai dans votre chambre et remplaçai par le couteau votre étui à pilules que je jetai. Et lorsque je me rendis compte de

ce que je venais de faire j'aurais donné ma vie pour revenir en arrière !

— N'avez-vous pas été sur le point d'avouer précédemment ? demanda Steele.

— Oui. Quand vous avez accusé Ellen devant tous, au salon. J'allais tout vous dire lorsque George m'a devancé. Alors j'ai attendu et vous ai laissé vous empêtrer sur cette fausse piste, car j'étais sûr de pouvoir innocenter mon ami sans aucune difficulté au moment voulu. Mais je savais déjà, dès la nuit même du crime, ce qui finalement me trahirait.

— Les taches de sang sur le tapis du hall, dit Steele.

— Précisément. Je sortais de la chambre de Kirke après l'avoir poignardé, lorsque j'entendis le hurlement lugubre de George. De ma vie je n'avais entendu semblable cri. Je ne suis pas nerveux, M. Steele, mais... Je laissai tomber le couteau sur le tapis.

— Et hier soir, pendant l'expérience hypnotique ?

— Hier soir il a répété ce cri horrible tandis qu'il était en état d'hypnose. Je portais alors l'écuelle à savon et la laissai tomber exactement comme le couteau. Quand ce fut mon tour d'être hypnotisé, je me souvins de cette écuelle brisée et me sentis contraint d'en ramasser les morceaux. Mais lorsque je me baissai pour cela, ce que je vis sur le parquet c'était... la tache de sang.

— C'est bien ce que je pensais, fit Steele.

— Je fis de mon mieux pour cacher la vérité. Je dis à George que j'avais vu un serpent. Tous parurent satisfaits de cette explication sauf vous. De ce moment je compris que mon sort était fixé. Lorsque j'ai subtilisé l'étui ce soir, je sa-

vais d'avance que cela ne ferait que retarder un peu l'inévitable fin.

— Comment ? C'est vous qui avez pris l'étui ? Impossible !

— C'est moi. Je me glissai jusqu'au petit salon et j'entendis votre conversation. J'entr'ouvris la porte et jetai mon crayon contre la fenêtre. Tandis que vous étiez tous en train de chercher la cause du bruit, je me glissai furtivement jusqu'à la table et m'emparai de l'étui.

— Quand je vous le disais ! fit Endicott.

— D^r Manning, s'écria Steele, mais c'est impossible ! Vous dites avoir entr'ouvert la porte, lancé ce crayon, puis être entré et ressorti sans qu'aucun de nous cinq s'en soit aperçu ?

— Très facile, dit Bob. Lorsque je chassais en Afrique j'ai appris la manière de me déplacer sans aucun bruit, et rapidement encore, si nécessaire. George vous dira comment je suis entré chez lui l'autre nuit.

Je suis indiscutablement le meurtrier d'Harrison Kirke, M. Steele. Mais je n'ai pas tué par motif personnel et je savais qu'un jour vous me démasqueriez. Je l'ai fait pour épargner Ellen et Clayton... et s'il fallait recommencer, je le ferais encore !

— C'est moi qui vous défendrai ! s'écria Endicott. Ce n'est pas ma partie, mais dans ce cas je me sens le devoir de dire au jury ce que je pense... et je le ferai !

L'inspecteur fit sa valise le matin suivant et prit congé de chacun de nous. Gray nous quitta quelques heures plus

tard emmenant Bob Manning. Mais avant de partir ce dernier vint nous saluer.

— Je viens vous dire adieu, dit-il simplement.

Ellen avait le cœur si gros qu'elle ne put lui répondre. Quant à moi je ne trouvai pas les paroles que j'aurais voulu dire. Je m'informai si je pourrais le revoir.

— Je ne crois pas, dit-il en souriant tristement. Peut-être penserez-vous parfois à moi. Je me suis conduit comme un lâche... pour une fois. J'essaie de le racheter. George.

Puis il se tourna vers Ellen.

— Que pourrais-je vous dire ? Je vous aimais... plus que vous ne croyez. Peut-être est-ce parce que vous ne vous en êtes pas rendu compte que... peut-être le savez-vous maintenant !

Il me serra la main et partit accompagné de Gray et d'un de ses agents en civil.

Il fut condamné à vingt ans de prison. Mais on le libérera probablement avant. Jusqu'alors il ne veut pas que je lui écrive. Il désire être mort pour nous, pour tous ceux qui l'aimaient, et nous avons respecté cet ultime souhait.

Mais sa mémoire restera dans nos cœurs.

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

<https://ebooks-bnr.com/>

en octobre 2022.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Sylvie, Marie-Joelle, Isa, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Scott, Mansfield, Epuys, Michel (traduction-adaptation), *Rideaux rouges*, Genève-Annemasse, Jehebert, [1933]. D'autres éditions ont pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page recadre *Rideau, La Salle*, photo prise par Celienparis, s.d. (Licence [CC BY-SA 3.0 Unported](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/)).

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques :**

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.